

N° 289 — 27 JUILLET 1939

20
frs.
2fr. BELGES
0.40 SUISSE

PARAIT LE JEUDI

regards



CORRIDA

à FRÉJUS

7059336

Photo M. GRANER.

Le dessous des Cartes

L'AFFAIRE « CHUT ! »

Le bœuf sur la langue.

Chut ! ne parlons plus de l'affaire Abetz ! Il est tellement plus facile de poursuivre un journaliste parce qu'il a écrit que la femme d'un ministre était l'amie d'une espionne que de saisir l'espionne elle-même et de publier le nom de ses amis.

Donc, tout va bien. Il n'est pas vrai que l'on ait suggéré à la Justice militaire qu'il n'y avait, dans tous ses dossiers, que de pauvres petites affaires de trafic d'influence, ni qu'on l'ait sondée pour savoir si elle ne consentirait pas à repasser le tout à la justice civile.

Il n'est pas vrai que M. Georges Bonnet ait fait pression sur M. Marchand pour que des poursuites soient engagées, d'urgence, contre M. Lucien Sampaix, secrétaire général de *l'Humanité*, coupable d'avoir, le premier, dénoncé les traîtres à la France.

Mais il est certain que M. Lucien

Sampaix, lui, comparaitra devant la correctionnelle.

On ne dira pas, après ça, qu'il n'y a pas de justice à Paris.

« La question ne sera pas posée ! »

Une inculpation appelle un procès — et celui-ci viendra demain vendredi.

Admirez en passant la rapidité avec laquelle la Justice, si lente à s'émouvoir quand il s'agit de faire la lumière sur les Cagouards ou sur les traîtres, a agi dans le cas de M. Sampaix...

...Une inculpation, donc, appelle un procès, et un procès appelle des explications.

A moins d'un huis clos, on ne voit pas trop comment on évitera certaines précisions.

Plaignons le juge devant lequel va comparaître M. Sampaix. Et atten-



Quatre hommes courageux : le professeur Haldane, et ceux — anciens volontaires des Brigades Internationales — qui l'assistèrent dans son expérience. Pour connaître dans quelles conditions vivent les équipages des sous-marins en perdition, ces hommes sont demeurés enfermés dans une cloche où l'on raréfiait l'air progressivement. La déposition du professeur Haldane au cours du procès du « Thétis » a fait sensation.



Au meeting organisé par le Rassemblement Universel pour la Paix, pour la défense de Dantzig, ont pris la parole MM. Henri Raynaud, Paul-Boncour, Pierre Cot, Marius Moutet, Grumbach, Yvon Delbos, que l'on voit ici de gauche à droite, Jacques Duclos y prononça également un discours fort applaudi. Au fond de la tribune on distingue MM. Fernand Grenier, président des Amis de l'U.R.S.S., et Georges Bidault, directeur du journal catholique *l'Aube*.

dons-nous à l'entendre reprendre la fameuse phrase d'un de ses prédécesseurs, M. Delagorgue, au procès d'Emile Zola, pendant l'affaire Dreyfus :

— La question ne sera pas posée !

**

Pourtant, elle est déjà posée, la question :

Devant l'opinion publique.

Abetz le séducteur.

M. Bertrand de Jouvenel, qui fut membre du P.P.F. de M. Doriot, et membre du Comité France-Allemagne de M. F. de Brinon, a, naturellement, très bien connu Abetz.

Mais lui, du moins, ne s'en cache pas. Il est juste de dire que M. Bertrand de Jouvenel a quitté à la fois le P.P.F. et le Comité France-Allemagne après Munich.

Il avait compris.

Les détails qu'il nous donne, dans un hebdomadaire fascisant, sur Otto Abetz, ne manquent pas de saveur. Mais là où l'on ne marche plus, c'est quand il nous affirme que, jusqu'à ces derniers temps, Abetz était sincère en œuvrant pour le rapprochement franco-allemand, et qu'il fut en quelque sorte berné par Hitler.

Si que l'un a été berné en cette affaire, c'est M. de Jouvenel lui-même (il le reconnaît d'ailleurs), et quelques naïfs, qui crurent — les malheureux ! — à la bonne foi d'Hitler.

Bien entendu, à côté de ces naïfs, il y a ceux, beaucoup plus nombreux, qui savaient parfaitement à quoi s'en tenir sur celui que notre confrère appelle candidement « le séducteur Abetz ».

Abetz et Franco.

Peut-on, sans risquer la prison, poser la question suivante :

« Est-il vrai qu'en juillet 1936, à la veille de la rébellion de Franco, Abetz et Elisabeth Buttner se trouvaient à Madrid ? »

...Pas en simples touristes, évidemment.

Bonvoisinage

Notre confrère Paul Nizan, dans *Ce Soir*, avait attiré l'attention de ses lecteurs sur la *Revue de la Famille*, organe de la Caisse de Compensation de la Région Parisienne. Cette publication, envoyée gratuitement à tous les bénéficiaires de ces allocations, publie des articles qui ont parfois une singulière résonance nationale-socialiste.

L'observation de *Ce Soir* a eu le don de déchaîner contre lui la fureur de la *Journée Industrielle*, organe de la C.G.P.F. de M. Gignoux.

Signalons à ce dernier (mais il le sait déjà) qu'une édition en langue allemande de *Joie et Travail (Freude und Arbeit)*, magazine de propagande édité par les services de Goebbels, a publié une double page consacrée aux œuvres sociales de « notre camarade (sic) Bonvoisin ».

Or, M. Bonvoisin est le directeur du Comité central de la Caisse des Assurances Sociales, éditeur de la *Revue de la Famille*.

Nous aimerions savoir ce qu'en pense M. Gignoux.

L'hydre de la propagande nazie.

On ne peut pas parler des affaires d'espionnage. Soit.

Mais rien encore, aucune loi, aucun décret n'empêche de dénoncer la propagande allemande qui s'exerce chez nous.

Aucun texte juridique ne s'oppose à ce que nous énumérons les divers organismes qui se partagent cette besogne.

Il y a donc d'abord l'organisation des Allemands à l'étranger, dirigée, de Stuttgart, par Boehle.

Puis l'*Hajendienst*, ou service des ports, dirigée par Kurt Wermke.

Puis les *Organisations touristiques et scientifiques*, dont l'état-major est à Hambourg.

Puis l'*Institut d'Alsace-Lorraine*, de Francfort.

Puis l'*Aussenpolitisches Amt*, de Rosenberg, et sa filiale, le *Fichte Bund* dont il a été parlé dans l'affaire des tracts saisis dans la Somme et dans l'est de la France.

Puis l'*Aussenhandelstant*, sorte d'office pour le commerce extérieur.

Puis le *Velt-Dienst*, ou *Service mondial*, d'Erfurt, dirigé par Ulrich Fleischauer, dont l'adjoint, M. Bodung, a un compte dans une banque du boulevard Haussmann. C'est à ce dernier organisme qu'appartenait le fameux von Potters dont il a été parlé lors de l'affaire du C.S.A.R.

Puis des organisations « culturelles » et racistes, puis la « Jeunesse Hitlérienne » du fameux von Schirach, puis la *Force par la joie (Kraft durch Freude)*, organisations de loisirs qu'il ne faut pas confondre avec *Joie et Travail (Freude und Arbeit)*, luxueux magazine de propagande en plusieurs langues édité à Berlin.

Enfin, planant au-dessus de tous ces organismes, les contrôlant, il y a la Gestapo, de Himmler.

Une affaire de cinéma.

Cette affaire n'a rien à voir avec les dossiers du Cherche-Midi. On peut donc en parler.

Est-il exact que deux groupes se soient opposés, dans l'exploitation de la faillite Pathé-Natan ? Et que l'un avait à sa tête feu M. Tannery, ex-directeur de la Caisse des Dépôts et Consignations. L'autre, le tout-puissant M. Régnier, Léon, directeur de l'Agence Havas Publicité. Et l'un des magnats de la presse.

Est-il exact qu'un intermédiaire ait poussé le groupe Régnier à entamer des négociations avec le représentant de M. Goebbels ?

Est-il exact que quelque indiscret — on ne le poursuivra sans doute pas devant la correctionnelle — ait prévenu le groupe Régnier du danger qu'il y avait à s'engager dans cette affaire plus que louche au moment où l'on allait découvrir l'affaire Abetz ?

Et que M. Régnier et deux de ses co-administrateurs aient donné une démission retentissante de leurs fonctions d'administrateurs de Pathé-Natan ?

Qui donc est cet obligeant indiscret ? Qui donc a trahi les secrets de l'instruction, avec infiniment d'avance, et une parfaite connaissance des dossiers ?

Parions que ce n'est pas M. Lucien Sampaix...

Conseil des ministres.

On ne s'est pas montré très pressé à Paris, de convoquer un Conseil des Ministres.

Bien sûr, quant à la question du Code de la Famille, on pourrait toujours s'entendre. Seulement, est-ce que certains ministres n'ont pas posé la question d'une éventuelle extension du cabinet ?

Vers la droite ? Sans aucun doute, mais surtout pour s'alléger de quelques poids lourds, de quelques indésirables qui, si le Cherche-Midi va jusqu'à 14 heures... — mais chut ! — compromettraient encore leurs collègues au moins autant qu'ils l'ont fait au cours du scandale Stavisky.

Est-ce que le président du Conseil, depuis jeudi dernier, n'était pas en possession d'une démission sensationnelle ?

Est-ce que ses conseillers militaires ne lui conseillent pas d'aller jusqu'au bout, en ce qui concerne la défense nationale, et de dénoncer l'espionnage et le « pire encore » ?

Seulement, voilà, qui mettrait les pieds dans le plat ?

Ce n'est assurément pas M. Marchand, qui commence à trouver bien ennuyeuse cette affaire d'instruction, en pleines vacances, et bien lourde la responsabilité d'un secret qui, fatalement, n'en sera pas toujours un.

Fermeté sur tous les fronts

De quoi, un nouveau Munich ? Vous voulez rire ?

Les deux démocraties, en effet, sont fermes sur tous les fronts. Et en voici des preuves.

D'abord, on a signé, à Paris, et MM. Bonnet et l'ambassadeur d'Allemagne ont rapproché, une fois encore, leurs signatures, un traité commercial franco-allemand.

Un accord parfait. Tout le monde est content. L'Allemagne reçoit, en minéral de fer, exactement ce qu'elle recevait l'an dernier, avant l'affaire de Prague. Il paraît que cela ne compte pas. Les Français auront peut-être une autre opinion. En tous cas, avec la Suède, nous devenons les gros fournisseurs de l'acier allemand. Mais nous, nous recevons du coke que nous ne saurions, sans doute, trouver ni dans nos mines, ni chez les Anglais, ni chez les Belges.

Les journaux allemands ajoutent, de plus, que nous avons, en fait, réglé toutes les questions litigieuses quant à l'annexion de la Bohême-Moravie. Tout, jusques et y compris les créances tchèques en souffrance à Paris, jusqu'au droit de la marque « Bohême-Moravie » sur les produits manufacturés que nous livrerons, comme par le passé, les usines tchèques contrôlées par l'Allemagne.

Nous répondons que, en droit, rien n'est changé. On aimerait tout de même connaître qui donne la vraie version de ces accords, et que soit publié leur texte.

Car, avec M. Bonnet, on sait ce que valent les paroles et les démentis, même lorsqu'il s'arrange pour faire publier ceux-ci par le doux M. Gentin.

Le pêcheur de baleines

A Londres, c'est mieux encore. On a reçu le directeur commercial du général Goering, le Dr Wohltat, venu parler de la pêche à la baleine.

Voilà qu'à peine arrivé dans la capitale anglaise, des personnages officieux lui font des tas de mœurs. On l'invite dans la haute société, dans certains clubs huppés. Puis, brusquement, un jour, quelqu'un lui sussure :

— Que diriez-vous d'un petit prêt d'un milliard de livres ?

Affolé, le Dr Wohltat téléphone à Berlin.

— Tiens ! Tiens ! dit le Führer en se frottant les mains.

Et c'est la déclaration de la Wilhelmstrasse sur Dantzig ! Vous savez ? « Dantzig sera au Reich sans guerre »...

Parce qu'on n'est pas long, à Berlin, à comprendre.

Le mot juste

D'où vient cette initiative ? Qui a fait des ouvertures secrètes au Dr. Wohltat ? (Whaletat, comme on l'appelle maintenant à Londres, Whale signifiant baleine).

Malgré toute l'application mise à brouiller les pistes (on est allé jusqu'à dire que la proposition émanait de l'Allemagne!), il n'est pas malaisé de retrouver, dans cette affaire, la main de sir Horace Wilson, le plus munichois des collaborateurs de M. Chamberlain.

On pense bien que sir Horace n'a pas agi sans en avoir référé au Premier Ministre.

De sorte que, comme on dit à Londres en parlant de tout cela :

— C'est une histoire de baleines... de parapluie.

Du parapluie de M. Chamberlain, naturellement.

La politique Chamberlain

Le négociateur allemand est reparti, sans rien apporter, paraît-il.

On n'a seulement pas pu s'entendre sur les garanties. Comme si la parole du Führer ne devait pas suffire à M. Neville Chamberlain-Septembre !

En vérité, la politique Chamberlain prévaut, sur toute la ligne. Et contre l'accord anglo-soviétique, dans les négociations duquel les

« Dévoiler hardiment les complots »

On nous avait bien dit que M. Otto Abetz avait en France beaucoup de relations dans le grand monde, mais nous ne le croyions tout de même pas si puissant. Nous ne pensions pas, notamment, que son influence allait jusqu'à pouvoir faire poursuivre par la justice de notre pays tel journaliste insuffisamment dévoué aux intérêts de M. Hitler. Nous nous excusons de notre naïveté. Et nous rendons grâce au cher M. Otto Abetz.

Nous avons appris, à la rubrique consacrée par les journaux aux « menées nazies en France », qu'un journaliste français était poursuivi. Il s'agit de notre confrère Lucien Sampaix, secrétaire général de « L'Humanité ». Lucien Sampaix, certes, n'a pas touché d'argent pour trahir la France, il a commis un crime autrement grave. Celui de prendre au sérieux certaines affirmations disant que nous sommes « en présence de tentatives tendant à envelopper la France dans un réseau d'intrigues, d'espionnage ou pire encore », et de faire son possible pour aider à la besogne d'épuration, pour éclairer l'opinion publique de son pays, à bon droit inquiétée par les agissements des traîtres. Lucien Sampaix, dans un article, s'était cru autorisé à rappeler que M. Aubin, qui appartenait au journal « Le Temps », avait été arrêté et avait avoué avoir « touché ». Ce fait avait été déjà « divulgué » depuis plusieurs jours par toute la presse, y compris, naturellement, « L'Humanité ». Notre confrère avait également cité des articles de différents journaux, tels que « le Temps », « le Petit Parisien », etc...

Nous espérons bien ne gêner en rien l'enquête en cours sur les agissements dénoncés à la tribune même de la Chambre des Députés, par le Président du Conseil, en demandant ce que cela peut bien signifier ?

Oui ou non, notre pays se trouve-t-il enveloppé dans un réseau d'intrigues, d'espionnage et, pire encore ? Si oui, pourquoi s'en prendre à ceux qui aident la justice à le découvrir.

Oui ou non, l'agent hitlérien Abetz a-t-il bien dû quitter le sol de notre pays ? Oui ou non y avait-il noué des relations dont il se servait dans un but préjudiciable aux intérêts de la France ? Oui ou non y avait-il parmi ces relations des journalistes et hommes politiques français qui prêtaient une oreille attentive (prêter est une façon de parler), aux suggestions de cet agent hitlérien ? Oui ou non ces journalistes et hommes politiques se recrutaient-ils parmi ceux qui, en septembre 1938, prêchaient la capitulation devant Hitler et le reniement des engagements de la France proclamés sacrés quelques semaines avant par M. Daladier et M. Bonnet ? Si oui, pourquoi sévir contre ceux qui militaient au contraire en septembre 38 pour une politique conforme à l'intérêt national ? Si oui, pourquoi autoriser, pourquoi encourager, par l'inculpation de Lucien Sampaix, la manœuvre de diversion de ceux qui crient : « Sus au communisme » alors que les gens compromis dans l'affaire actuelle sont précisément les tenants de l'anticommunisme et de l'antisémitisme, ces deux fourriers de l'hitlérisme ? Pour-

quoi favoriser la campagne de ceux qui crient hypocritement « à l'or de Moscou » alors que c'est l'or de Berlin qui coule à pleins bords ? Pourquoi tolérer l'offensive antifrançaise, tendant à isoler la France, de ceux qui s'agitent furieusement pour empêcher l'accord avec l'Union Soviétique, dont notre gouvernement paraissait cependant rechercher l'alliance contre l'agression hitlérienne ?

Il faut le dire, et le dire hautement, parce que c'est la vérité et parce que c'est l'intérêt de la France, il n'est pas un bon Français qui ne puisse approuver et qui n'approuve les articles courageux de Lucien Sampaix, et sa campagne de salubrité uniquement inspirée par le souci du bien public et de la sécurité française. Quand nous disons bon Français, nous parlons naturellement de vous, de nous, de la multitude des braves gens qui composent la nation, et non



Lucien Sampaix.

pas de ce « gratin » très spécial qui préfère à la France les sourires du charmant M. Abetz, cet homme du monde, et non pas de ces messieurs et dames qui sont moins sensibles à l'air de France qu'à « l'atmosphère pleine de détente, de charme », qui régnait certain soir fameux de décembre 1938 à l'ambassade d'Allemagne « dans un petit salon style Empire où M. von Ribbentrop se tenait », si l'on en croit le compte rendu publié par « le Temps » (Est-ce le distingué M. Aubin qui tenait la plume ?). C'était à l'époque où le chef de M. Abetz, accompagné de ce dernier, venait au Quai d'Orsay faire copain avec M. Bonnet.

Il y a, dans les poursuites intentées contre Lucien Sampaix, quelque chose qui révolte l'esprit de justice et le simple bon sens des gens de chez nous, qui n'aiment pas qu'on les fasse tourner en bourrique. Ils n'y comprennent plus rien. Ou plutôt, ils craignent de trop bien comprendre, parce que les Français, même ceux qui ne lisent plus « l'Œuvre », ne sont

pas des imbéciles (1). On leur a déjà fait le coup avec les Cagouleurs. Les Cagouleurs, vous vous souvenez bien, voyons ? ces délicieux gamins qui jouaient à construire des caves truquées, avec chambre de tortures, dans lesquelles ils entreposaient des mitrailleuses allemandes ou italiennes, et qui s'amusaient aussi à fabriquer des bombes qui faisaient sauter les maisons et tuaient des Français ? Pour qui donc travaillaient-ils, ces Cagouleurs ? Figurez-vous que ce n'était pas pour Moscou, c'était pour Berlin, encore ! Vous vous rappelez les promesses et les affirmations ronflantes ? « Tous les coupables seront châtiés avec la dernière sévérité, etc... » Il y a deux ans de cela. On est toujours en train d'instruire l'affaire. Elle sera rudement instruite, cette affaire-là ! Quant à messieurs les Cagouleurs, ils sont, pour la plupart, en liberté. Avec la permission de recommencer.

Déjà, au moment où le complot de la Cagoule souleva l'indignation des Français, il y eut un journaliste qui contribua puissamment à éclairer l'opinion publique sur le danger, à démasquer les bandits à la solde de l'étranger et à faire la lumière sur leurs crimes. C'était précisément Lucien Sampaix. Est-ce que les Cagouleurs, déjà, voudraient prendre leur revanche ? Leur revanche sur la France ? Est-ce que le gouvernement français va les aider ? Nous voudrions ne pouvoir y croire.

Le peuple français comprendra difficilement que l'on blanchisse les traîtres en inculquant ceux qui dénoncent la trahison. C'est là vraiment un couronnement assez particulier à la célébration du 14 juillet 1789.

« Ce qui constitue une République, c'est la destruction totale de ce qui lui est opposé », disait Saint-Just. « Lorsqu'un gouvernement libre est établi, disait-il aussi, il doit briser tout ce qui s'oppose à la prospérité publique ; il doit dévoiler hardiment les complots. » « On ne fait point de république avec des ménagements, mais avec la rigueur farouche, la rigueur inflexible envers tous ceux qui ont trahi. » Voilà ce que disaient les « grands ancêtres ». Mais ils ne se bornaient pas à le dire, ils le faisaient.

Nous pensons avec Saint-Just que « le peuple français ne perdra jamais sa réputation : la trace de la liberté et du génie ne peut être effacée dans l'univers ». Eh bien ! ce peuple-là ne tolérera jamais que M. Abetz fasse la loi en France ! Et l'inculpation de Lucien Sampaix, cette manœuvre de division des Français, leur donne déjà l'occasion d'affirmer leur union contre la trahison, pour le salut du pays.

Pierre UNIK.

Notre confrère J. M. Herrmann écrit fort justement, dans « Le Populaire » :

« L'inculpation de Lucien Sampaix et de « l'Humanité » est totalement arbitraire. Elle constitue non seulement une injustice, mais un très dangereux précédent. Journalistes et citoyens de toutes les opinions ne peuvent laisser passer sans protester une aussi grave atteinte au principe de la liberté de la presse, pour laquelle le peuple de France a fait trois révolutions. »

« Ce procès fait à Sampaix est un procès de ténacité. C'est un procès politique. C'est surtout une manœuvre d'intimidation. »

« On veut détourner l'attention de l'étouffement du scandale. »

gouvernements britannique et français, sous l'influence de groupements puissants à Londres et à Paris, abandonneront la Pologne et la laisseront seule dans un conflit armé avec l'Allemagne. »

Qui sont ces « groupements puissants » ? Il serait intéressant de savoir si c'est sous leur « influence » que notre confrère Lucien Sampaix est cité en correctionnelle ?

Une déclaration.

A Berlin on dit que la Pologne restera seule. Quelques jours avant, le maréchal Rîdz-Smigly déclara, dans une interview, que la Pologne se battra, même seule. Déclaration courageuse, certes, mais n'est-elle pas la preuve patente que, malgré tous les démentis, on continue à exercer une pression formidable

(Suite page suivante.)

instructions du Foreign Office sont à chaque fois barrées par celles de Downing Street. Et pour l'entente avec l'Allemagne, moyennant de nouvelles concessions.

Mais, direz-vous, les bombardiers anglais, les visites des généraux ? Cela indique, tout simplement, que l'Armée, en Grande-Bretagne, tout comme en France, n'approuve pas la politique de son premier ministre.

Est-ce qu'il y a, en France, accord entre l'opinion du général Gamelin et celle de M. Georges Bonnet ?

Tête basse devant Tokio.

En Extrême-Orient, ce n'est pas moins grave. Là, la Grande-Bretagne, après avoir quitté ses culottes et ses caleçons devant les militaires nippons, perd la face à jamais.

La Grande-Bretagne reconnaît le

droit à la rapine, à l'invasion des militaires nippons. Elle reconnaît le gouvernement de trahison qu'est en train de constituer Wang Tchîn Wei, le traître à son pays. Elle abandonne le gouvernement national de la Chine indépendante. Elle renonce à soutenir le dollar chinois.

C'est la plus grande défaite diplomatique qu'un gouvernement anglais ait jamais essuyée. Il ne sauve même pas l'honneur.

A part cela, les dirigeants de R.S.S. sont des « juristes » pour n'avoir pas confié dans la détermination, la fermeté de M. Neville Chamberlain.

« Les groupements puissants ».

Au lendemain même du coup de sonde de Wohltat, on déclare à Berlin, selon un grand journal de Londres, « qu'au moment décisif les



CRITIQUE

— Je n'y connais rien en musique, mais je dois reconnaître que votre solo de violon était très réussi !...

sur la Pologne pour la faire renoncer à Dantzig ?

Les difficultés surgies subitement dans les négociations au sujet des crédits d'armement que l'Angleterre doit ouvrir à la Pologne sont plus que symptomatiques.

Des commentaires et des voyages.

Et nous en revenons encore à ce projet de crédit fantastique par lequel certains milieux de la Cité espèrent amadouer Hitler.

A Londres et à Paris on a démenti « énergiquement ». Raison de plus pour nous méfier. Si on ne démentait pas, la tempête de l'opinion serait telle que ces messieurs seraient mis dans l'impossibilité de réaliser ce plan monstrueux. Et ne négligeons pas une série de symptômes très inquiétants : le rédacteur parlementaire de la Press Association, agence officielle très bien renseignée, a commenté la déclaration allemande concernant Dantzig dans les termes suivants : « Les propos du porte-parole du gouvernement allemand prévoyant une solution du problème de Dantzig sans avoir recours à la guerre, sont accueillis avec un intérêt général. Les bruits courent avec persistance dans certains milieux de Londres qu'une médiation pourrait être proposée avant longtemps au sujet de Dantzig. »

Et le *Financial Times* de déclarer que le « plan nazi » est « accueilli favorablement dans certains milieux ». Certains milieux ? Mais c'est un collaborateur direct de M. Chamberlain qui a négocié avec Wohltat. Et quand nous passons des commentaires aux faits nous constatons ceci : M. Greiser, le président nazi du Sénat de Dantzig, invite le docteur Purckhardt, haut-commissaire de la S.D.N. dans la VII^e livre, à une partie de chasse. Lord et Lady Kemsley, représentants de la presse munichoise de Londres, se rendent à

Berlin, à la suite d'une invitation du docteur Dietrich, chef officiel de la presse allemande, pour organiser avec lui l'échange d'articles entre la presse allemande et britannique. (Le docteur Dietrich, soit dit en passant, se trouve en relations étroites avec le fameux Office Ribbentrop, qui avait sa main dans l'affaire Abetz-Bräutigam).

Une capitulation sans précédent

L'accord de Tokio constitue une capitulation sans précédent. C'est, en plus grand, une réédition de la politique franco-anglaise vis-à-vis de l'Espagne républicaine.

L'Angleterre se déclare « neutre ». Elle reconnaît l'état de fait créé en Chine par les « opérations militaires japonaises ». Elle renonce à soutenir le dollar chinois. D'où une chute verticale de la monnaie chinoise et des difficultés à l'avenir, pour le gouvernement chinois, d'acheter des armes à des gouvernements capitalistes.

C'est ainsi que Londres s'apprête à aider le Japon à étrangler la Chine. Pourquoi ? Eh bien, les milieux financiers de Londres constatent qu'après tout l'occupation de la Mandchourie et d'autres territoires chinois par les Nippons n'a pas été, après tout, une si mauvaise affaire pour eux. Ils font valoir qu'entre 1932 et 1937 les exportations britanniques en Mandchourie sont passées de 8 millions à 11 millions de yens, que celles de l'Empire Britannique au Japon sont passées entre 1906 et 1936 de 17 à 49 millions de

qu'à Moscou il ne négocie que pour calmer l'opinion publique.

Les milieux anglais qui ont poussé à la capitulation de Tokio ont même donné à cette capitulation une certaine pointe antisoviétique. Hitler tâchera d'en tirer profit : « Vous vous êtes entendu avec le Japon en renonçant à tous vos intérêts politiques dans les provinces occupées par ce pays », dira-t-il. « Je vous demande de faire la même chose en Europe. Après tout, Monsieur Chamberlain, vous avez reconnu, depuis Munich, que l'Allemagne est la plus grande puissance du Continent. En quoi une occupation de Dantzig, du Corridor, une liquidation plus ou moins formelle de la Pologne pourrait-elle vous gêner ? Nous vous laisserons faire du commerce comme vous en faites avec le Japon, avec la Mandchourie, avec notre « protectorat » tchèque. D'ailleurs il serait illogique que vous ne tiriez pas toutes les conséquences de votre attitude vis-à-vis de Moscou, en ce qui concerne les Etats Baltes ».

La singulière mission de M. René Brunet

M. René Brunet, député socialiste de la Drôme, est un ami intime de M. Georges Bonnet et la politique qu'il défend est plus près de celle du Ministre des Affaires étrangères que de celle de M. Léon Blum. Autrement dit, c'est un Munichois cent pour cent.

Or, le bruit court avec persistance — et l'intéressé ne l'a jamais démenti — que M. René Brunet, qui est avocat, s'est rendu récemment à Ankara pour plaider dans un procès mettant aux prises l'Etat turc et une société allemande de chemins de fer.

Et c'est de celle-ci qu'il serait l'avocat !

Ce qui corse cette affaire, c'est que M. René Brunet se serait fait délivrer par M. Georges Bonnet un passeport diplomatique destiné à faciliter sa « mission ».

De sorte qu'à Ankara, on a eu l'impression que c'était un agent du Quai d'Orsay qui venait plaider contre le gouvernement turc allié de la France !

Un hebdomadaire de gauche a même pu écrire, sans s'attirer de démenti :

« On assure que M. Brunet, professeur de droit et grand avocat international, est l'avocat de l'Ambassade d'Allemagne à Paris. »

Les travailleurs socialistes et républicains qui ont envoyé M. Brunet siéger à la Chambre, ont le droit d'être fixés au plus tôt sur cette grave accusation.

Défense de manifester

Une dépêche du Nachrichten Büro, datée de Prague, 14 juillet :

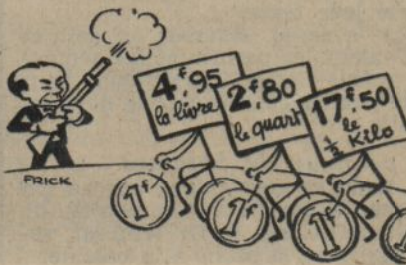
« Le ministère de l'Intérieur communique : ces temps derniers, dans les cinémas, les spectateurs se comportaient au cours des représentations de films allemands d'une façon qui pouvait donner



— C'est ça que, sur vos prospectus, vous appelez « un panorama unique au monde » ?

« l'impression de manifestations anti-allemandes. Désormais, la police a résolu de faire respecter l'ordre dans les cinémas par des fonctionnaires spéciaux. Ils auront le droit d'arrêter les représentants, de fermer les cinémas pour une durée illimitée et d'envoyer les fauteurs de troubles dans un camp de concentration. »

A part ça, il est bien entendu que les Tchèques sont on ne peut plus contents d'être devenus allemands !



L'AUTRE TOUR DE FRANCE

— Nous autres, on part au coup de fusil.

Bienfaits du régime nazi

On lit dans la revue officielle du Ministère de l'Hygiène du Reich. « Le Congrès de la Société euro-Deutsche Medicwochenschrift » : « péenne de dentisterie qui vient de se tenir à Bonn a constaté qu'un très grand nombre d'enfants, en Allemagne, souffrent de maladies de la bouche, particulièrement de la mâchoire : 40 pour cent des enfants de six ans et 55 pour cent des enfants de quatorze ans présentent une mauvaise conformation de la mâchoire ou des dents qui doit, à la longue, entraîner les plus graves maladies de l'estomac. « Selon le rapporteur la cause en est dans la mauvaise alimentation des femmes enceintes, des nouveau-nés et, en général, de tous les enfants. »

C'est tout.



DANS LE METRO

— Pour aller aux Abbesses ?
— Chut !... pas un mot sur l'affaire Abetz.

livres alors que celles destinées à la Chine sont tombées dans la même période de 43 à 13 millions de livres. Dans ces milieux qui viennent de l'emporter on déclare ouvertement que la Grande-Bretagne aurait intérêt à voir s'établir « dans les provinces chinoises une administration favorable au Japon » !

Le fond de l'histoire

C'est donc à Tokio que Chamberlain négocie sérieusement, tandis



— Je crains que mon épée ne soit pas assez tranchante, me permettez-vous de l'affûter contre la vôtre ?



— Un garçon ! Il est venu à terme ?...
— Voui, M'sieur... pensez donc, juste un 15 juillet.



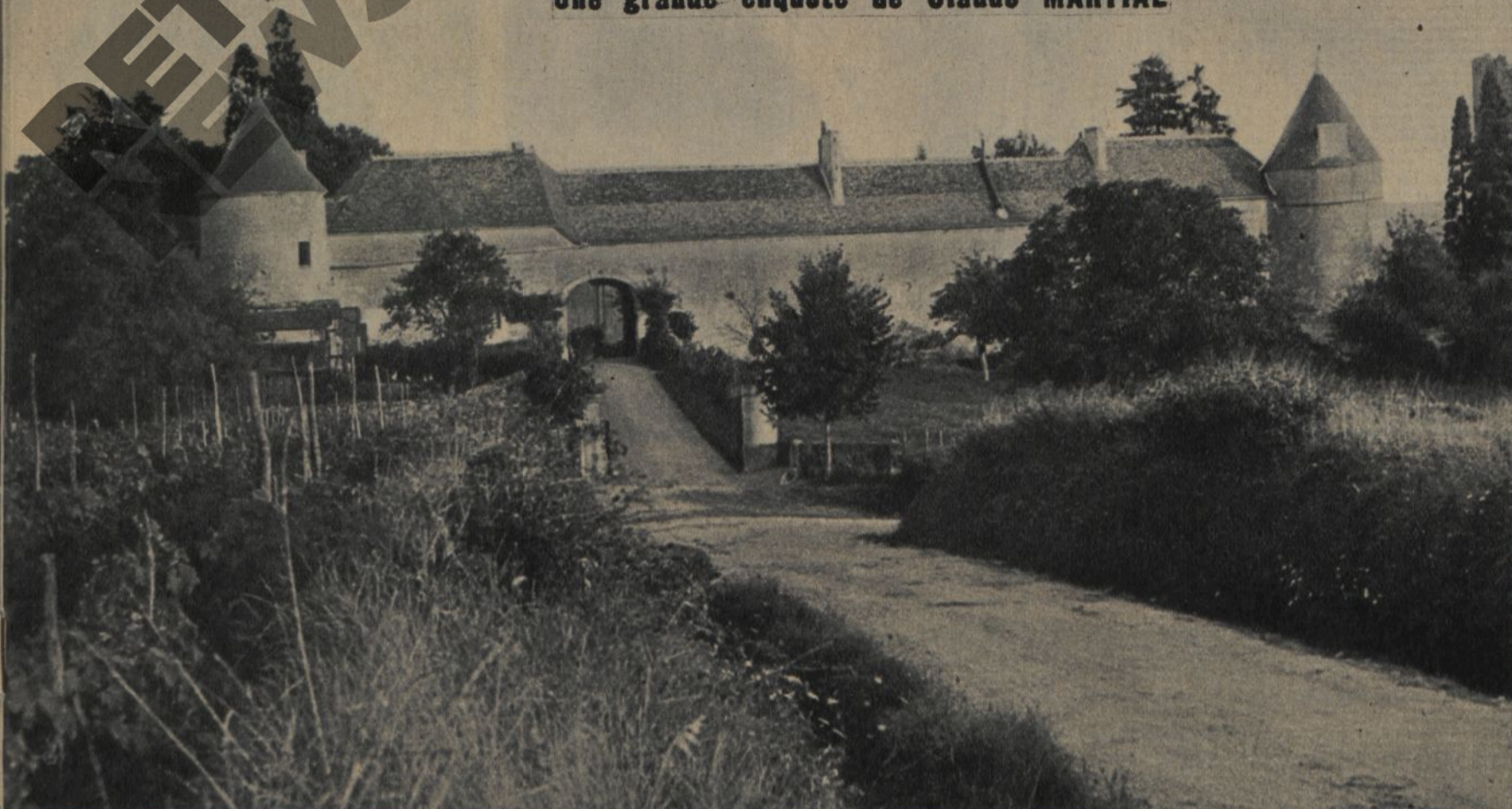
— Chéri, offre-moi ce joli manteau.



CONSCIENCIEUSEMENT
— La maison est honnête, Monsieur, elle prévient.

SERVITUDE ET GRANDEUR PAYSANNES

Une grande enquête de Claude MARTIAL



Paysage typiquement français : coteaux où les vignes célèbres offrent à un soleil timide leurs branches tordues, bouquets d'arbres centenaires, belles et simples demeures bâties de belle pierre.

Chez les vigneronns du centre

BARRIÈRE de ceps au centre de la France. Ici, c'est la frontière : Nord, Sud. Le Sud commence avec la vigne, sur cette ligne qui s'en va, à travers les coteaux hérissés de ceps, de Chablis presque jusqu'à Nantes.

Il y a bien, un peu plus haut, l'exception merveilleuse de la Champagne, plus loin encore, ce royaume autonome de la vigne qu'est l'Alsace. Le grand royaume des Vins de France a pourtant, ici, ses limites.

Avec ses misères, ses joies, ses espérances et ses craintes. Ici l'on participe aux inquiétudes de tous les paysans de France, à la vie incommode de tous les villages du pays.

En plus, toutefois, quelques soucis particuliers inhérents au travail de la vigne et à celui du vin.

Chablis, Vouvray : deux capitales de la qualité. Pas encore, là, d'exploitation rationnelle, industrielle, massive. Le vigneron, le petit propriétaire cultive sa vigne comme ses aïeux l'ont cultivée. Il se soucie, d'abord, d'en préserver le caractère, de garder au plant sa saveur, sa vigueur. Longue patience de toute une année. Soins d'amoureux, tendres et fragiles, pour la plus délicate des maîtresses : la vigne.

Le même raisonnement, il m'a été tenu à Chablis, sur cette petite place où les voitures de luxe se pressent comme moutons à la foire. Chablis, relais gastronomique sur la grand'route de France.

Nous étions assis dans ce curieux café qui, pour piliers, a ces vis en bois de pressoirs d'autrefois. Devant nous, bien sûr, une chopine de ce vin comme un peu trouble, jaune très pâle, et qui semble toujours en travail.

— Nous avons eu, ces années passées, trop de mauvaises récoltes. Moins de vin, et, cette fois, du vin moins bon. D'habitude, on a, souvent, la consolation, quand on en a peu, qu'il soit meilleur. Il a fallu sucrer plus fort. Et puis quelle hausse sur les frais généraux !

Sait-on que la main-d'œuvre, à Chablis, est restée bon marché ? L'ouvrier vigneron n'a guère que 15 % de hausse avec les lois sociales. Il s'en plaint, d'ailleurs. Et ça c'est la vieille rancune que l'on a encore sur le cœur. Car, en un rien de temps, quel vertige s'est emparé de toutes les industries annexes ! Il pèse encore, multiplié depuis, sur les prix. Voici, édifiant, le premier tableau des hausses sur les factures, présentées aux propriétaires de Chablis :

(Voir suite page suivante)

Le grand royaume des vins de France a ses limites ici, sur cette ligne qui s'en va, à travers les coteaux hérissés de ceps de Chablis, presque jusqu'à Nantes.



SUITE →



Le travail de l'ouvrier vigneron est difficile, son salaire médiocre. S'il a une femme et des enfants, il préfère le plus souvent entrer aux chemins de fer où on lui assure un salaire supérieur.



Aux visiteurs à qui il fait les honneurs de sa cave, le vigneron ayant plongé sa pipette dans le fût, le jus onctueux du raisin coule dans la tasse d'argent.



Ce petit propriétaire vigneron cultive sa vigne comme parents et ses grands-parents, avec le seul souci de garder au plant sa saveur et sa vigueur, avec une minutieuse patience, des soins d'amoureux, tendres et fragiles.

Engrais, sulfates	30 %
Capsules	50 %
Paillons	60 %
Bouchons	50 %
Tonnellerie, caissages	20 %

C'est surtout la hausse des paillons qui émeut le vigneron :

— Pensez donc qu'il y a toujours eu des stocks de paille et que, tout de même, ce qu'achète l'amateur de vins, ce n'est pas le paillon. Et ça n'est pas fini ! Tenez, je viens de recevoir la circulaire d'un syndicat de vendeurs de vins. Il annonce que le prix de la bouteille, dans une région voisine, passe de 4 fr. 75 à 7 fr. 25. Il annonce sur les paillons une hausse de 114 % ! Ça ne manquera pas d'avoir une répercussion dans toutes les régions... Et c'est désastreux. On va nous tuer avec les frais généraux. Ici, nous vendons le Chablis ordinaire 50 % plus cher. Je vous l'ai dit, petite récolte. Pour les grands vins, la hausse n'est que de 30 %. Avec une bonne récolte, cette hausse des prix sera réduite.

Même son de cloche chaque année dans les vignobles fameux des environs. Le vigneron est toujours optimiste.

Les Riceys reprennent espoir. L'Irancy est optimiste.

A Vouvray, ce dont on se plaint, surtout, c'est du manque de protection pour le petit viticulteur.

— Une bonne année, pour nous, c'est 100.000 hectolitres. En 1935, nous avions récolté du 45 hectas à l'hectare, soit 12 pièces à l'arpent, exactement les chiffres sur lesquels sont basées les lois d'appellation d'origine qui veulent, en plus, que les vins faits présentent au moins 10°. L'année suivante, eh bien ! la récolte a été de 10 à 12 hectolitres par hectares, pas plus. Mais le calcul restait fixé aux mêmes chiffres. Est-ce juste ? Alors, que voulez-vous que nous fassions ? La pièce de vin, du coup, que nous vendions de 200 à 500 francs — plutôt 500 quand l'année était bonne — est passée à 750 et 1.000 francs. C'était cher, bien sûr...

C'était cher... Ça l'est bien davantage encore, depuis les décrets-loi.

Nous nous sommes promenés, depuis Chablis, dans la vallée majestueuse où la Loire coule, large et puissante, entre des paysages typiquement français : un mol arrière-fond de côtes peu élevées ; aux rives, des bouquets d'arbres centenaires. Et puis, près des grands ponts de pierre dont les arches se rient de la fureur soudaine des eaux, de coquets villages aux maisons bâties de belle pierre.

Les grands châteaux de l'Histoire de France, avec leur façade Renaissance ou leurs tourelles héritées du style médiéval : Chambord, Chaumont, Amboise, Blois. La route court le long des rives, en remblai, presque nue, comme un ruban. A chaque tournant, un point de vue nouveau, émouvant d'être si simple, si calme.

De petits clos dans chaque village. Vins fameux, crus de rois, que l'on ne déguste guère que sur place, dans des hôtels qui se souviennent d'avoir été des auberges. Meung-sur-Loire, Beaugency, Blois. Bien plus loin, Bourgueil où les vigneron sont assez contents :

— On goûte de mieux en mieux notre vin rouge, en France. Il fait, sur bien des tables, concurrence au Beaujolais. Il est moins capiteux, mais tout aussi fruité.

Ceux de l'Anjou aussi sont presque satisfaits :

— Les vins d'Anjou font une rude concurrence au Vouvray. Paris boude un peu le Vouvray. C'est trop cher. Une réaction de défense de l'acheteur se produit. Il vient chez nous. Tant mieux. Et ce n'est pas tant pis pour Vouvray, croyez-le bien. Nous avons avantage, les uns et les autres, à faire apprécier les vins de qualité. Il y a faculté de consommation pour tous nos crus. Et la rééducation des palais se fait, à l'appréciation des saveurs différentes...

C'est vrai. Vouvray ne s'émeut pas trop de la concurrence. Mais une question se pose :

— Est-ce que Vouvray sera encore Vouvray ? Est-ce que la loi sur les appellations d'origine n'est pas trop large ? Est-ce que l'on va bien délimiter l'aire de production ? Et ne pas confondre les cépages ? Vouvray, Bourgueil, Chinon, ça ce sont des noms. Et les plants « breton » n'ont rien à voir avec les « pinots » de la Loire...

Le degré minimum, on y tient, à Vouvray. Et le rendement à l'hectare est défendu. Car la vigne n'est pas une forçerie. Car il ne s'agit pas de bousculer la terre généreuse, de lui tirer du vin comme à une vache laitière, en quantités industrielles.

Qualité d'abord. Guerre aux plants américains à gros rendement de qualité inférieure. A bas le Noha !

Nous sommes dans une cave de Vouvray, au cœur d'un rocher.

La grand'route, la voiture la quitte à l'entrée de Vouvray pour se diriger vers la colline crayeuse. Une vallée qui se rétrécit. Un clocher aigu qui s'efforce, en vain, de donner de grands airs au village. Toutes les routes qui partent grimpent à l'assaut de la colline et se perdent dans des bouquets d'arbres. Rochers épars, sol caillouteux. Les perspectives, ici, se brisent aux accidents du terrain.

Sur la colline, la vigne. Dans la colline, les caves. Il faut, pour y pénétrer, franchir deux grilles. La seconde, celle qui défend ces grottes, est faite d'épais barreaux, comme une prison.

Dame ! il faut défendre les fûts aux ventres pacifiques. Ils ne s'en iraient pas tout seuls, mais que d'amateurs aideraient l'évasion. La cave, ainsi, avec sa porte à claire-voie, est presque en plein air. La pioche a dessiné ses limites dans la pierre jaunâtre. Les fûts se chevauchent, sur une double ligne, jusqu'aux profondeurs lointaines et obscures de la grotte. Dehors, mi-enfoncé dans le sol, le pressoir. Tout de suite en entrant, le cuveau de ciment où coule, en octobre, tout tumultueux encore, le bouillon de la vigne. Des pompes mobiles qui servent au transvasement. Au plafond, le double cordon noir du courant électrique. Finie la chandelle familière aux vigneron d'autrefois.

C'est la tournée du propriétaire. La tournée ? Elle est innombrable !

Dans le fût, il plonge la pipette. Et le jus blanc de plus en plus doré, coule dans nos tasses d'argent.

Car il faut goûter à tous les crus. Celui de l'année, encore un peu âpre, un peu vert, non pas acide, mais aigu. Et puis, en remontant, des crus toujours corsés, mais plus civils, adoucis, patinés, qui se laissent boire comme un enfant se laisse aimer. Oh ! ils ne feraient de mal à personne, bien sûr...

Enfin, quand, déjà, les oreilles s'échauffent et que les arbres ont une couleur, des contours indécis, un vieux Vouvray, celui que l'on ne goûte, exactement que là, un vrai vin d'or, flatteur, velouté, fluide et sournois, onctueux et chaud :

— Un vrai vin de messe pour archevêque, dit le vigneron.

Envions les archevêques !
Après, pour causer, mieux vaut s'asseoir.
Notre hôte, lui, n'a pas perdu le fil de la conversation :

— Je vous le disais, les lois sur les vins ont été assez mal faites. Bâclées trop vite, sans doute. D'où nos mécomptes. On a prôné les cépages à grand rendement. Tous les hybrides y sont passés. Et je plante des plants tout neufs. Et je table sur des récoltes phénoménales. Est-ce que l'on ne s'est pas aperçu que c'était là politique de dépréciation des crus français ? Il ne faut forcer ni son talent, ni sa vigne...

Quelques anecdotes, en passant, sur la fameuse prime à l'arrachage :

— Oh ! ça n'a pas été perdu pour tout le monde. Les vignes arrachées, vous savez, c'étaient surtout celles qui ne produisaient plus ! Tant d'hectares fatigués. Ni vu, ni connu. Comme ça, on trouve moyen de faire rapporter une vigne qui n'en peut plus. Mauvaise politique, cela. C'est le contraire que l'on doit réaliser. Politique de la qualité. Soigner les bons crus. Protéger les vins classés. Il y va du succès de notre exportation. Et, aussi, de notre consommation intérieure. Le Français a droit aux bons vins, lui aussi. Que l'on renonce à l'arrachage, de grâce. Sans quoi, dans dix ans, c'est le contribuable qui devra payer la prime à la replantation !

Un mot, en passant, sur les droits :

— Comment voulez-vous que l'on lutte ? Dans les « Côtes du Cher », quand vous payez du vin 60 francs, il y a, à côté, 56 francs de droits. Je me demande comment ils s'en tirent. Et sur l'alcool, donc ! Pensez que nous payons bien 12 fr. 50 à la régie pour une marchandise qui vaut 25 sous !

Et puis ce sont les droits sur l'appellation d'origine. Et puis la taxe sur l'année de bouteille... Et puis l'absence de tarifs spéciaux sur les chemins de fer.

— Tout cela, je vous le dis, vaut qu'on y pense un peu, à Paris...

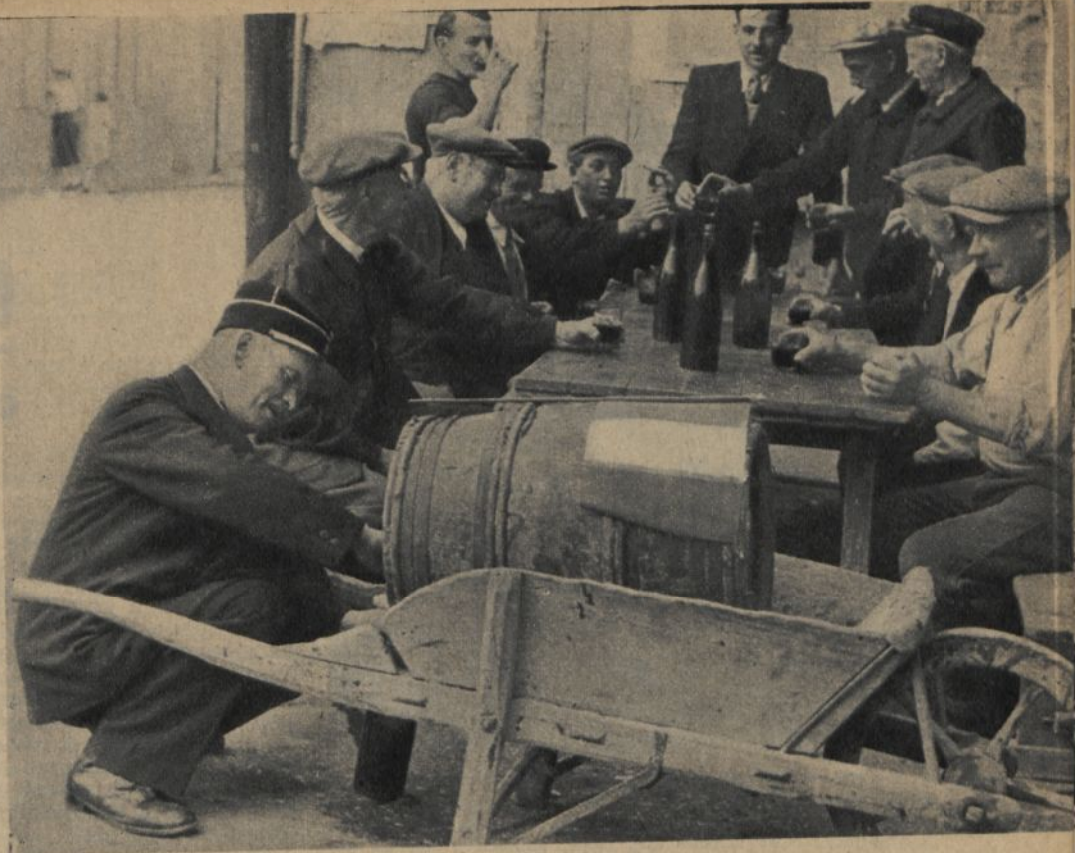
Et, pendant que nous y sommes, il est une chose encore qu'il convient de dire :

— Dans Vouvray même, qui n'est qu'une petite ville ou un gros village, sept vigneron nous ont quittés. Ils sont allés au « chemin de fer ». C'est grave, vous savez. Le chemin de fer a embauché 60.000 ouvriers, pour ne pas les garder, d'ailleurs. Que ne les prend-il parmi les chômeurs ! Nous n'avons pas trop de vigneron ici, ni la terre trop de cultivateurs ! Qu'on y pense. Prenons, ici, le cas de l'ouvrier vigneron qui a une quarantaine d'années. Il a une femme. Il a des enfants. Il gagne 500 à 600 fr. par mois — salaires révisés — il n'est pas nourri. Il est logé, par contre, et touche deux barriques de vin. Ça ne suffit pas à l'empêcher de comparer, avec plus d'envie que de justesse de raisonnement, son sort à celui du fonctionnaire des chemins de fer, des indemnités pour charges de famille dont il se fait une merveille, et cette retraite qui attire tant le paysan français...

Avantager les travailleurs ruraux, c'est un programme urgent, essentiel. A part cela...

— Eh bien ! dites-le. Malgré tout, nous ne nous plaignons pas. Nos caves se vident lentement, mais elles se vident. Nos vins restent ce qu'ils furent toujours. Et cela, voyez-vous, c'est notre grande force. Parce que, mûrir des vignes, cela demande le sol de chez nous, le soleil de chez nous, et, aussi, les vigneron d'ici. Alors, la concurrence...

Claude MARTIAL.

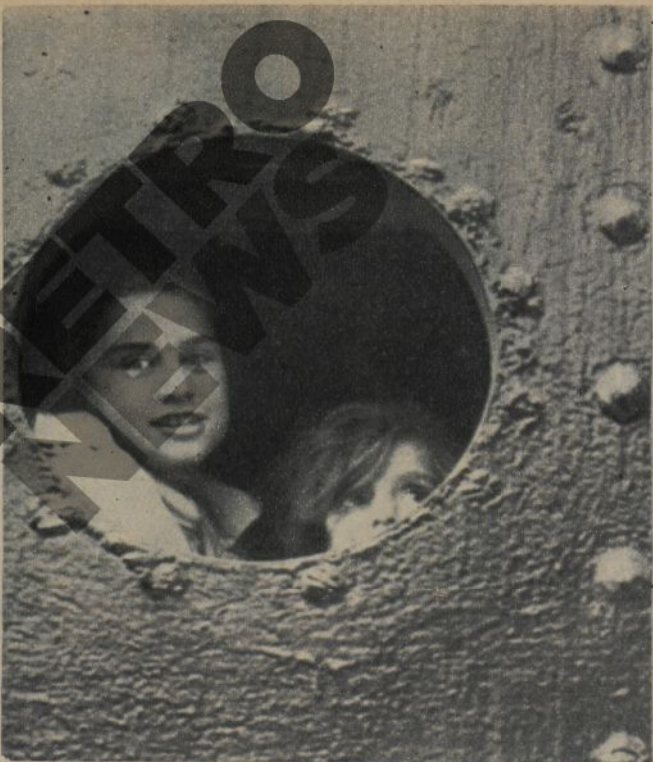


Pour goûter le vin nouveau — événement dans le village — le vigneron a convié les notables, l'instituteur, sans oublier le garde-champêtre.

▲ « Le vin sera-t-il bon cette année ? » Sans doute, si l'on en croit la gourmandise de la vendangeuse qui s'arrête dans son pénible travail pour se rafraîchir du jus de la grappe.

→ Pendant les vendanges, ce sont des centaines et des centaines de grands paniers d'osier qui se déversent dans la lourde charrette transformée à l'occasion, en une sorte de grande cuve.





« Nous ne voulons pas de vous ! » Plusieurs pays les ont repoussés. A la Havane, du « Saint-Louis » qui les emmène au loin, toujours plus loin, candidement ils regardent la terre s'éloigner et les hommes sans bonté, minuscules, qui les ont chassés...

ILS sont dans notre chef-lieu de canton agricole et poitevin — 2.000 habitants, une foire par mois, un marché par semaine — les traqués, les errants du « Saint-Louis », les hommes chassés de chez eux, en ces temps bénis, parce qu'ils ne sont pas de « grands aryens blonds ».

Pleins à déborder de voyageurs et de bagages, deux cars sont arrivés, un jour, à une heure inusitée. Derrière les glaces, des visages inconnus regardaient de droite et de gauche, dans les rues étroites de la ville, un pays inconnu. Remue-ménage aux carrefours. Qu'est-ce, disait-on, des touristes ? Une agence de voyage ? Tout de suite la nouvelle se répandit, portée par les uns et les autres :

— Une quarantaine d'Allemands et d'Autrichiens, paraît-il. Vous savez ceux dont personne ne voulait, qui ont navigué et renavigué pendant des semaines et des semaines, ont fini par débarquer au Havre et à Paris... Le gouvernement, ou un comité on ne sait pas au juste, les envoie ici. La préfecture vient de téléphoner à la mairie. On les met à l'hôtel de « l'Europe » et aussi au « Coq d'Or »... Ils n'ont plus d'argent, puis rien. Le comité paie, pour eux, 25 fr. par jour et par personne... Des hommes, des femmes, des jeunes gens, des jeunes filles. Il y a un petit enfant...

Le lendemain, quelques-uns se sont promenés par la ville, nu-tête et correctement vêtus. Ils saluaient les boutiquiers sur le pas des portes. Arrêtés près de chez moi, ils ont levé vers le haut clocher gothique leur tête chauve fortement sculptée, leur visage soigné, passé à la pierre ponce. Longuement, ils ont discuté de la rosace pourpre et or dominant le porche de l'église, ils ont tourné placidement autour du kiosque à musique, sur la place, puis ils sont repartis, mains au dos, robustes et distingués.

Deux ou trois seulement parlent français et viennent, le matin, chercher des journaux au bureau de tabac. Il y a là, dit-on, un avocat, un notaire, un chirurgien-dentiste, un tailleur, des commerçants. Ils n'ont pas le droit de quitter la commune; ils attendent dit-on, leur départ pour le Mexique : cela peut demander des mois... Les

TRAQUÉS, LES ERRANTS,

CEUX DU « SAINT-LOUIS »

ont retrouvé la paix

par Georges DAVID

hommes sortent un peu chaque jour, vont s'asseoir sous les tilleuls du mail, près du monument aux morts de la guerre. Les femmes ont demandé à s'occuper à l'hôtel. Elles viennent, parfois à la pâtisserie, proche l'église, emportant, une joie dans les yeux, des macarons, spécialité du pays, et des éclairs au chocolat : ceci est bien allemand. Ces gens-là vivent discrètement. Ils ont plutôt l'air de bourgeois en vacances que d'exilés. Ils vivent étonnés et ravis, de la liberté, des mille petites libertés dont nous jouissons. Et c'est cela, je pense, qui les repose et les rend si calmes. Et puis il y a la tranquillité du Poitou et le ciel de Touraine, pourpre.

Je voyais, un de ces derniers dimanches, un voyageur en je ne sais quoi, resté à l'hôtel, leur apprendre patiemment à jouer aux boules... « La

petite, c'est le cochonnet. » Et l'homme à la tête forte et rasée de se tourner vers ses compagnons : « Cochonnet... » Et tous de lancer la boule en prenant bien garde de ne pas froisser leur veston et de salir leurs chaussures cirées à la glace.

Des hommes ressemblant à tous les hommes.

La veille du 14 juillet, à l'issue de la retraite aux flambeaux, M. le maire allume un feu de joie, au champ de foire, et la musique joue la « Marseillaise »; c'est la tradition. Voici comment ces gens-là ont salué la « Marseillaise ». Hommes, femmes, enfants — ils avaient dû faire l'appel — tous serrés en rang d'oignons, mais loin de la foule, isolés dans la nuit, sous les arbres, se sont découverts et mis au garde à vous. Des gens discrets.



Le « Saint-Louis » a boulingué longtemps... Dans les ports, les policiers montaient à bord et refusaient le débarquement. Enfin, l'Angleterre en a accueillis quelques-uns. La France aussi. Au large de Boulogne, la radio leur a appris la bonne nouvelle. Sur le pont, ils saluent, heureux, la terre de France.



Quarante-neuf proscrits, des enfants, des femmes, des hommes, ont retrouvé la joie. De Boulogne, ils ont été acheminés sur Paris. A la gare d'Orsay, un déjeuner leur a été offert. Puis ils sont repartis. Non plus chassés, cette fois. C'est vers le Poitou paisible, sous le beau ciel de la Touraine, qu'ils s'en sont allés.

Le soir venait, un vrai soir de juin qui semblait plus beau encore parce qu'il était le premier avec du soleil. Il gardait tard la totale apparence du jour.

Jean-Marie remontait lentement la rue qui partait de la côte à l'endroit où le port se terminait et qui allait toute droite jusque dans les champs.

Après la soupe il s'était rendu à son bateau voir si Belzic et Le Fell avaient terminé le travail et replié les voiles hissées dès le matin pour sécher. Les deux hommes se préparaient à partir. Sur le pont l'ordre était parfait, dans le coup d'œil qu'un marin pouvait donner, rien ne choquait et tous les cordages lavés sur le pont formaient de plaisantes arabesques.

Jean-Marie maintenant se rendait chez Jeannine Guivarch.

Il la trouva seule chez elle, son frère Antoine avait appareillé la veille avec « l'Albatros », la mère était à l'usine car la sardine donnait bien et les femmes travaillaient tard.

Jeannine était assise à l'intérieur de l'unique pièce, devant la fenêtre étroite et basse. Il s'arrêta devant elle, au dehors, pour la saluer, mais surtout parce qu'il aimait la voir derrière les grosses fleurs rouges et mauves qui poussaient dans quatre pots de terre. Pour lui, il n'était pas dans le village une autre jeune fille possédant un visage aussi parfait, un sourire aussi « divin ». C'était son mot à lui, un mot qu'il avait trouvé seul et qui faisait sa joie. Il le lui dit une fois, avec un peu de crainte, un peu de honte plutôt, mais au lieu d'être moqueuse, comme elle savait l'être parfois, il remarqua qu'elle était émue.

C'est en la regardant derrière cette fenêtre qu'il avait deviné le mot divin dont il baptisa son sourire. Il s'était souvenu de l'image d'une sainte qu'il avait vu sur un autel, derrière de semblables fleurs rouges et mauves; un souvenir lointain pourtant, ce temps où petit gamin il allait à la messe le dimanche.

— Bonjour, Jeannine ! avait-il murmuré.

— Bonjour, Jean ! répondit-elle.

Elle l'appela Jean, toujours, comme si Jean-Marie était trop long pour elle, ou peut-être parce que la consonance paraissait trop rude à sa voix douce, un peu faible.

Le sourire de Jean-Marie, malgré sa timidité, exprimait la joie qu'il ressentait de pouvoir regarder ce visage qu'il aimait. Il l'admira longtemps; de la jeune fille il ne voyait que le buste se détachant au-dessus des fleurs.

Puis il entra dans la pièce basse; le sol était de terre battue, les murs blancs de chaux neuve avec le plafond aussi blanc mais où les poutres tordues mettaient une sorte d'obscurité mal définie. Il avait serré longuement la main qu'elle lui tendait, une étreinte caressante, un peu maladroitement avec sa main à la peau rugueuse. Il ne voulut pas s'asseoir et resta debout près d'elle.

Jeannine ne se leva pas à son approche. Elle se tenait assise dans un siège curieux, un fauteuil roulant mal fabriqué avec à l'arrière deux roues de bicyclette, à l'avant deux petites roues de bois qui venaient sans doute d'un jouet d'enfant. On le détaillait mal, une grosse couverture verte enveloppait les jambes de la jeune fille et débordait de tous côtés.

Jeannine était infirme des jambes, mais on ne savait pas quelle maladie les immobilisait. Jean-Marie surtout ne voulait pas le savoir, il n'y pensait jamais, son imagination et son amour supprimaient toute infirmité et rétablissaient la perfection. Dans son esprit, il lui était difficile de comprendre ce qu'il ressentait en présence de la jeune fille, c'était un sentiment profond qui tourmentait son être; il idéalisait un peu maladroitement Jeannine, la comparait à une madame et l'aimait sans doute comme telle. Près d'elle il vivait un rêve inconscient, ayant oublié qu'il l'avait abordée parce qu'elle était une femme à laquelle il voulait se lier pour obéir aux lois humaines; maintenant elle était beaucoup plus que cela, un être unique parmi les êtres envers lequel l'amour ne suffit plus et qu'il faut adorer.

— Et quand pars-tu, Jean ? avait-elle demandé.

Ils se tutoyaient depuis toujours. Enfants, ils avaient partagé tous leurs jeux, car Jeannine petite fille était comme toutes les petites filles, elle avait des jambes pour danser, pour sauter, pour courir. Elle ne devint infirme que d'un mal qui la terrassa il y a cinq années, alors que Jean-Marie qui venait de partir pour le service militaire s'était promis à elle et qu'ils devaient s'épouser à son retour. Certains disent qu'elle ne guérira jamais.

— Demain, avait-il répondu, avec la marée du matin; ce sera vers dix heures.

— Alors, je te regarderai partir.

Par la fenêtre on voyait un morceau de mer et un bout de côte, une pointe de sable jaune qui terminait la terre.

— Tu reconnaîtras « l'Arago » ?

— Oh oui ! il a sa grande voile neuve... C'est loin sans doute, mais je sais que je te reconnaîtrai tenant la barre.

Jeannine s'était tue, regardant droit devant elle, vers la partie de mer qui paraissait d'un bleu in-

JEANNINE

Un conte inédit
de René RENNES

tense parce qu'il était compris entre un mur noir, le sable jaune et le ciel si pâle qu'on aurait cru que le soleil de tout le jour avait rongé sa couleur.

Son habituel sourire ne marquait plus sa lèvre, son front était soucieux, ses yeux s'étaient assombrés. Lui n'aimait pas ces longs silences pendant lesquels son visage se contractait; il savait qu'elle poursuivait alors une songerie dans laquelle il y avait surtout de la tristesse, peut-être du désespoir. Il prit la main qui avait lâché le tricot et demanda :

— Pour qui fais-tu ça ?

Elle sursauta, s'étonna un instant, puis, souriante à nouveau, elle répondit :

— Pour mon frère.

— Voudras-tu m'en faire un ?

— Si tu veux ! fit-elle.

Mais il y avait, dans le ton de sa voix, en plus d'une hésitation, une sorte de reproche qu'il devina sans doute, car il dit, vite, très vite, comme s'il avait peur qu'elle l'arrête :

— Oui, tu comprends, je voudrais un gros tricot de laine, en mer ça serre le corps et le vent n'arrive pas à la peau. Fait par toi il sera plus chaud sur ma poitrine... et sur mon cœur...

Il se tut brusquement, soudain timide, comme s'il avait dit des mots trop osés ou trop grands.

Elle courba la tête et ne dit rien, son dos était parcouru par un tremblement, il voyait sa poitrine respirer plus rapide, il crut qu'elle pleurait. Il se pencha sur elle et l'embrassa au front. Elle eut un sursaut comme si ce baiser lui avait fait mal et son buste se tassa d'avantage. Alors il lui prit la tête à deux mains et, lentement parce qu'elle résistait, il découvrit le visage qu'elle cachait. Il vit alors les yeux lourds de larmes et la bouche qu'une



Jeannine était assise à l'intérieur de l'unique pièce, devant la fenêtre étroite et basse. Jean-Marie ne voulut pas s'asseoir et resta debout auprès d'elle.

moue chagrine tourmentait. Presque brutalement, il colla sa bouche à la sienne et elle ne se déroba pas au baiser. Ce fut elle cependant qui rompit l'étreinte et deux lourdes larmes roulèrent sur ses joues.

— Jean, balbutia-t-elle, tu n'as plus le droit.

— Pourquoi ? s'étonna-t-il en même temps qu'une rougeur subite colorait ses joues et perçait sous le hâle.

— Je sais, fit-elle dans un murmure à peine perceptible, on m'a dit... tu vas te fiancer à Yvonne Poncelet.

Il lâcha la tête qui ne retomba pas, car Jeannine le regardait d'un regard aigu, il recula d'un pas, serra les poings, eut un plissement du front qui rabaissa ses sourcils et fit paraître ses yeux méchants, puis il dit, courroucé :

— Qui t'a dit ça ?

— Ne te fâche pas, Jean, dit-elle doucement, déjà calme en même temps qu'un sourire regagnait sa lèvre; je ne t'en veux pas, moi, c'est si naturel. Il fallait bien que ça arrive un jour... alors, que ce soit aujourd'hui de préférence à de-

main. Et puis, vois-tu, Jean, j'aime mieux que ce soit elle, Yvonne est une brave petite qui te rendra heureux... il n'y a que cela qui compte...

Ses mots étaient hachés et Kervain lui-même qui n'était pas perspicace et ne devinait les choses que par leur réalité, sentait tout l'effort auquel elle se contraignait pour sourire et pour parler. Il devinait dans sa pensée comme un mensonge, mais c'était surtout une âpre et sourde douleur qui débordait d'elle et dont il ressentait lui-même le mal.

Trois fois il essaya de parler, mais les mots s'étranglaient dans sa gorge serrée; il put crier enfin :

— Ce n'est pas vrai ! C'est ma mère qui a dit cela, la mère d'Yvonne aussi, mais par moi, tu m'entends, pas moi !

Il semblait désemparé et paraissait vouloir s'animer d'une colère qui venait mal. Ses mots prenaient trop d'ampleur, comme s'ils ne s'accordaient pas parfaitement avec sa pensée. Il crut se rendre compte que ce n'étaient pas ces mots-là qui pouvaient la convaincre, alors il baissa la voix et dit soudainement :

— Tu sais bien, Jeannine, que c'est toi que j'aime !

A cet instant, il pensait réellement ce qu'il disait, rien n'était faux dans son aveu, il y songeait de toute la force de son cœur. Un amour de lui était inséparable d'elle. Mais cependant, ce qui créait sa timidité, ce qui le rendait moins sûr dans ses mots, c'est qu'en effet, parfois, il pensait à Yvonne. Et cela s'était fait jusqu'ici sans qu'il pût croire qu'il devenait infidèle. En lui la chose restait toute simple, il ne cédaient rien de son amour envers Jeannine, elle restait l'aimée, l'autre n'était que la femme. Il avait vingt-cinq ans, il était fort, trop de désirs refoulés crispaient parfois son être, il n'était qu'un homme avec ses besoins, avec sa passion animale.

Mais il ne savait dire tout cela, c'est tout juste s'il le réalisait en partie dans sa pensée. Aussi pour n'avoir rien à dire, rien à expliquer, il aurait été jusqu'à mentir, restant persuadé qu'il ne trompait pas.

Jeannine avait eu un sourire reconnaissant qui s'effaça aussitôt, puis, le regardant bien en face et le tirant par la main pour le rapprocher d'elle, elle dit d'une voix neutre :

— Ta mère a raison, Jean, elle pense à ton avenir, elle sait qu'Yvonne sera pour toi une bonne épouse.

— Non ! c'est toi qui sera ma femme ! Elle eut un rire ironique qui le glaça car il contenait un désespoir qui s'exhalait presque en entier, transformant le rire en sanglot.

— Yvonne est une femme, râla-t-elle, moi...

Son rire nerveux s'exacerba, il effraya le gros chat gris qui s'était juché sur la fenêtre et qui sauta d'un bond au milieu de la rue, puis elle éclata en sanglots.

Lui ne comprit pas tout de suite cette peine brutale qui la ployait, ses mains maladroitement cherchaient à s'appuyer sur Jeannine mais ne savaient pas trouver l'endroit qu'il fallait caresser pour la consoler.

Elle, secouée par les sanglots qui la faisaient hoqueter tant sa peine était intérieure, ne sentait que ces attouchements évasifs qui allaient de sa tête à son cou, à son dos, à sa poitrine, sans jamais s'arrêter. Elle ressentait pourtant le besoin d'une main qui se serait appesantie sur elle et dont elle aurait senti la protection et la chaleur.

Dehors, le soir tombait dans le dégoût rapide de son ombre bleutée. En bout de la rue l'image de mer s'était presque complètement effacée, le bout de la dune se mêlait à la mer et au ciel; on ne savait déjà plus où le mur noir s'arrêtait. Dans la pièce, l'ombre se faisait plus épaisse et plus dure, elle donnait à Jean-Marie une angoisse qui serrait sa poitrine, il entendait trop près de lui la plainte continue qui se mêlait aux pleurs et les morceaux de noir qui remplissaient les angles paraissaient se mouvoir et le menacer. Il aurait voulu entendre un pas, une voix, un bruit familier qui romprait le silence environnant et dominé ou atténué la plainte, mais il semblait que la nuit, en même temps qu'elle cachait les êtres et les choses les immobilisait pour sa durée.

Il réussit enfin à maintenir sa main sur les cheveux qu'il caressa. Jeannine se calmait lentement, épuisée de larmes ou consolée par cette caresse qui se répétait. Elle se tut et n'eut plus pendant un moment que des hoquets de sanglot qui sortaient en cascade de sa gorge et qui s'arrêtaient brusquement, comme coupés de souffle.

Il se pencha vers elle et appuya sa tête contre la sienne. Elle serra sa joue contre sa joue rude et sa main monta doucement pour venir s'accrocher à son cou.

— Je ne veux pas que tu pleures, dit-il, n'écoute pas ce que disent les gens, ils mentent; il n'y a que moi qui sais ce que je ferai. Moi et toi, ajouta-t-il après un court silence.

— Allume la lampe, dit-elle en lâchant son étreinte, je veux te voir encore avant que tu n'ailles.

(Suite page 18.)

Dans le grand soleil de la Côte, aux Arènes de Fréjus

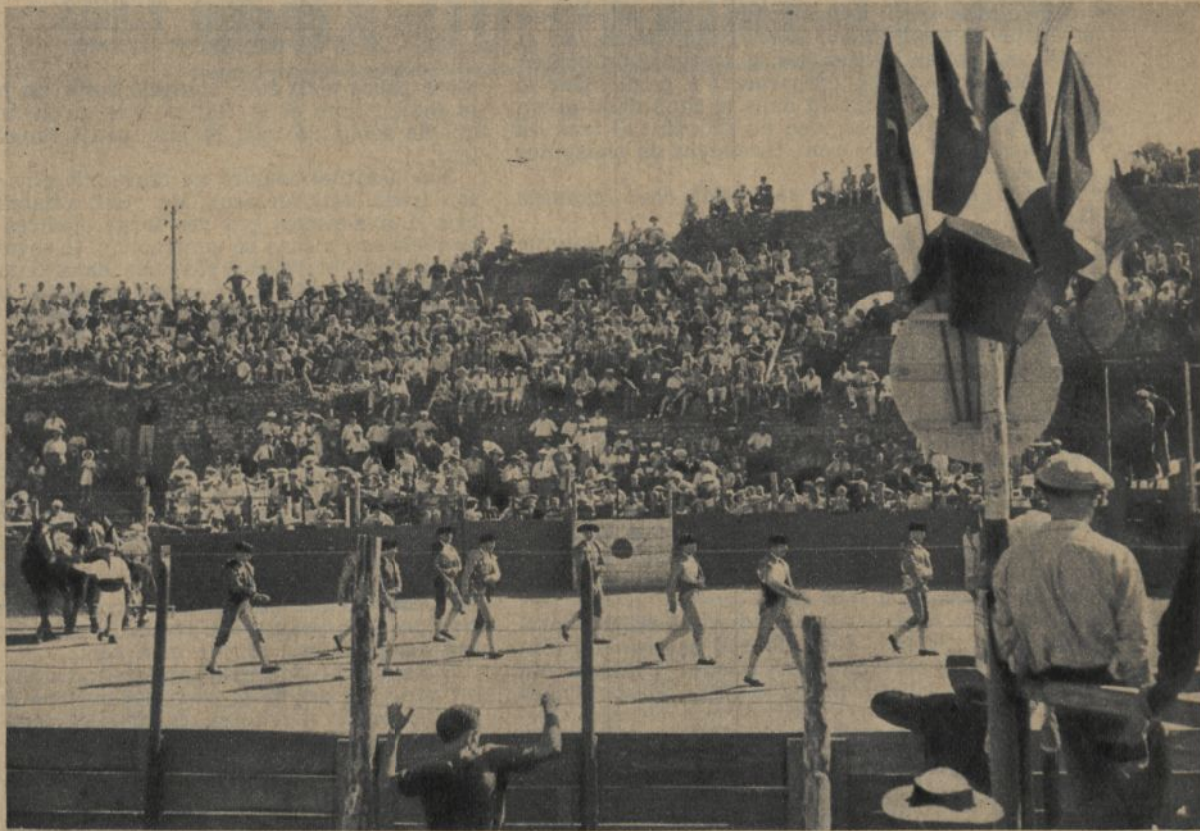
SIX "TOROS" SONT MIS A MORT



**TOROS
A FREJUS**
DANS LES
ARENES ROMAINES
LE DIMANCHE A 15 H. 30

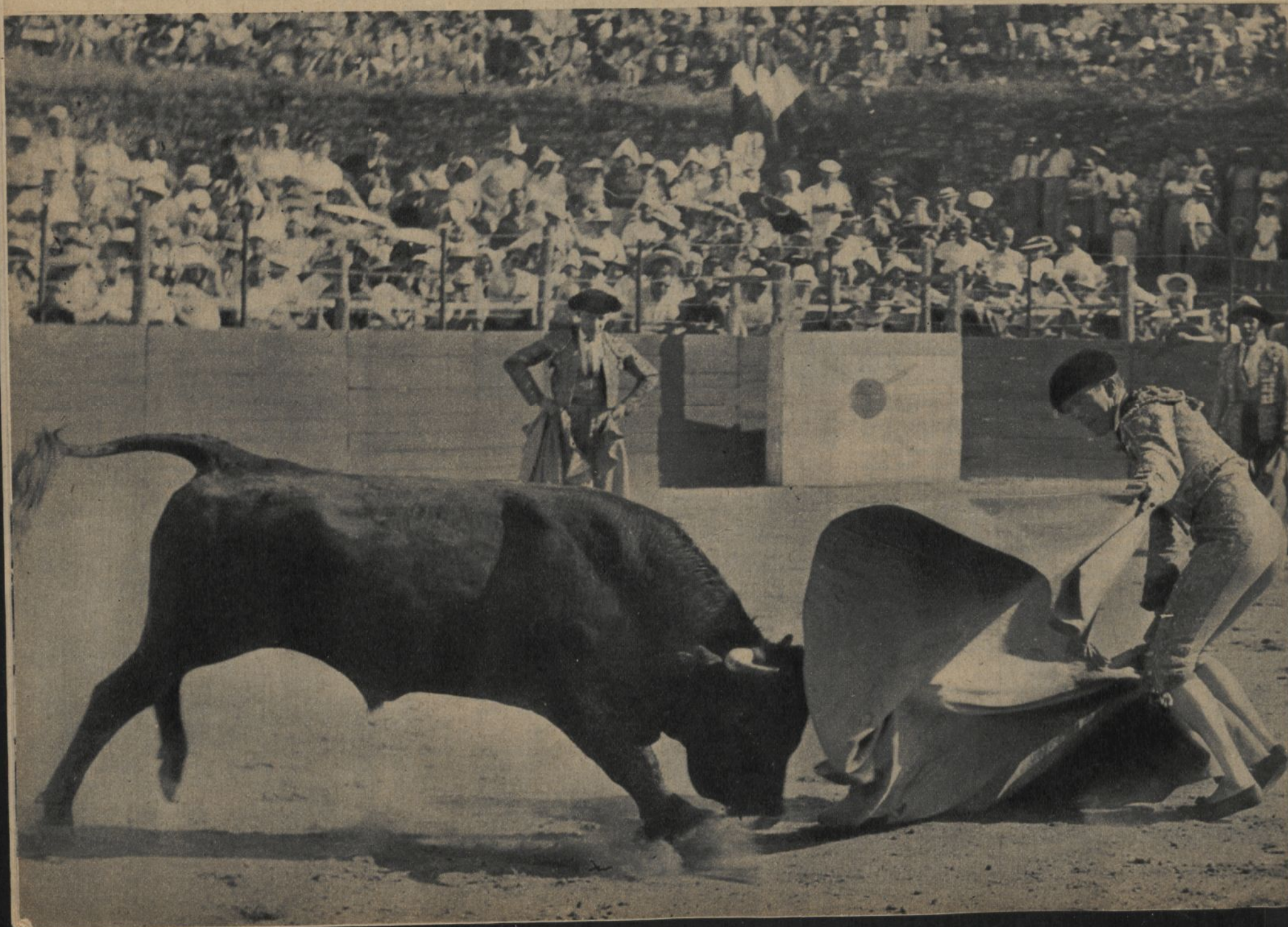
6^{DE} CORRIDA DE GALA
8 MAGNIFIQUES TOROS DE RACE ESPAGNOLE 8
issus de la célèbre ganaderie J. SOL, du Pébre dont SIX seront
combattus par les fameux matadors de Grand Cartel
MIS A MORT
accompagnés de leur cuadrillas de banderilleros et puntilleros

VENTOLDRA
PINTURAS
VALLESPIN



A 15 h. 30, Grande Corrida de Gala !
Six toros mis à mort ! Il y aura du
monde aux Arènes !

El paseo ! La promenade, la parade, avant la course. Le matador précède sa cuadrilla, composée de banderilleros, peones, picadores, puntilleros. Les chevaux couplés qui traîneront hors de l'arène, à la fin de la course, la bête abattue, ferment la marche.

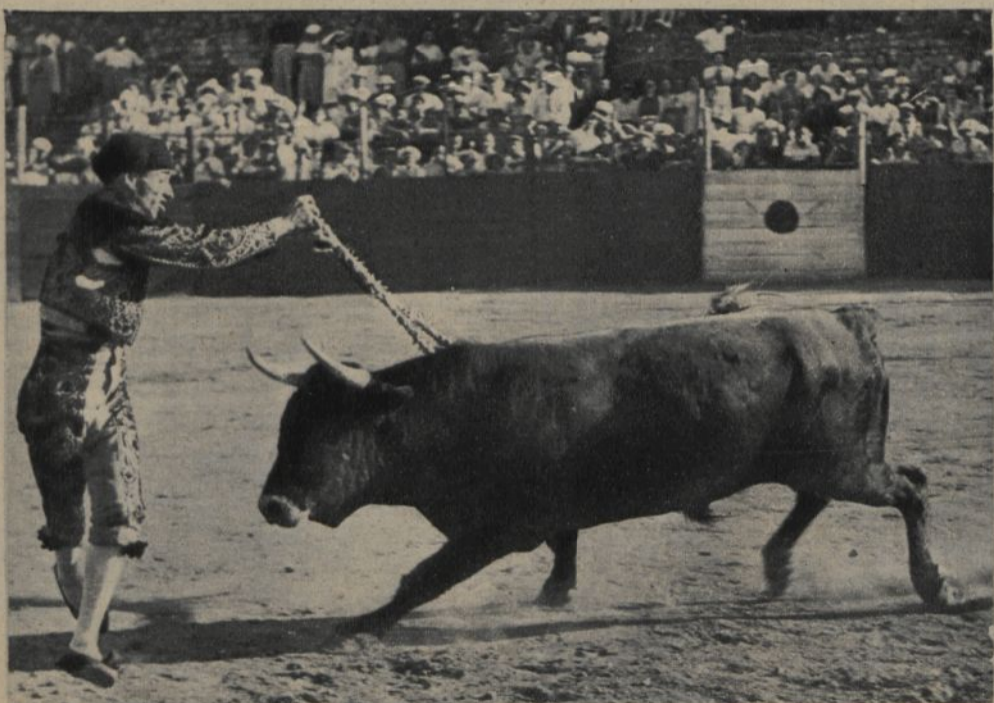


RETRO

3 Le toro baisse la tête. Tout le travail du matador consiste à obliger la bête à combattre les cornes baissées. L'homme laisse trainer la cape jusqu'à terre. Le toro fonce sur la cape; l'homme esquive.



2 Les portes du toril ont été ouvertes. Le toro libéré est entré dans l'arène au petit trot. Aveuglé par le grand soleil, étourdi, épouvanté par les clameurs de la foule, il s'est arrêté, la tête haute. Puis le matador — coiffé de la *montera*, chaussé de *zapatilla*, en *chaquetillo* et culotte de veours brodées d'or et d'argent — a commencé le jeu de cape. Alors, le toro, tête baissée, a foncé...



4 Après le jeu de cape qui « fixe » le toro et l'oblige à combattre, on entre dans la deuxième phase de la course. C'est la pose des banderilles. Légers roseaux enrubannés, décorés de papiers multicolores, ils sont terminés par une pointe d'acier. Le *banderillo* les place sur le col de la bête, à quelques centimètres de la colonne vertébrale. Par un déplacement de pieds savant qui ressemble à un pas de danse, l'homme esquive encore.



5 Les banderilles demeurent fichées dans la chair. Le sang coule. Le toro se secoue violemment, il veut se débarrasser de ces flèches douloureuses qui l'agacent. Il est furieux. Le banderillero court vers les barrières...

Reportage photographique Michel GRANER

SUITE

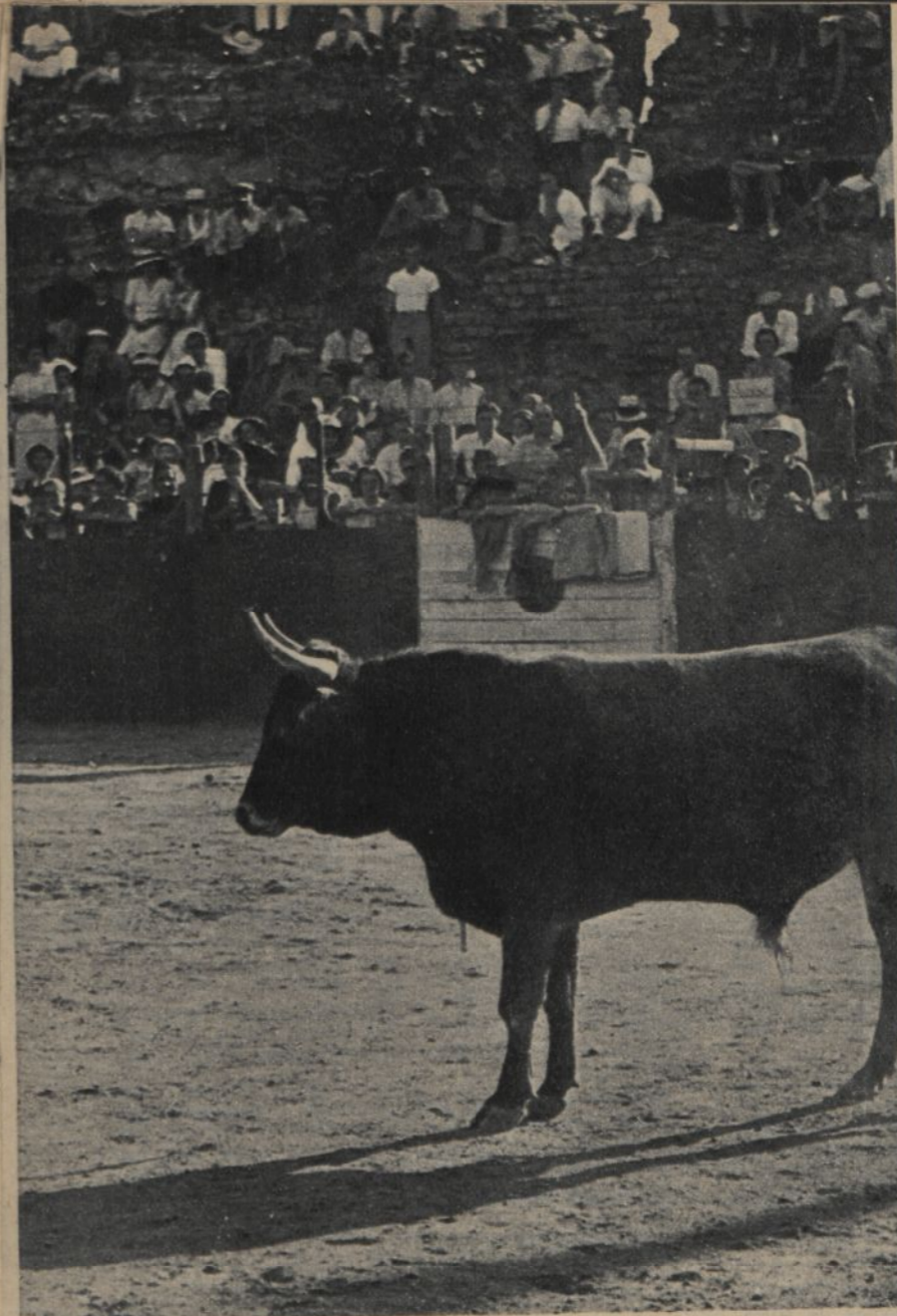
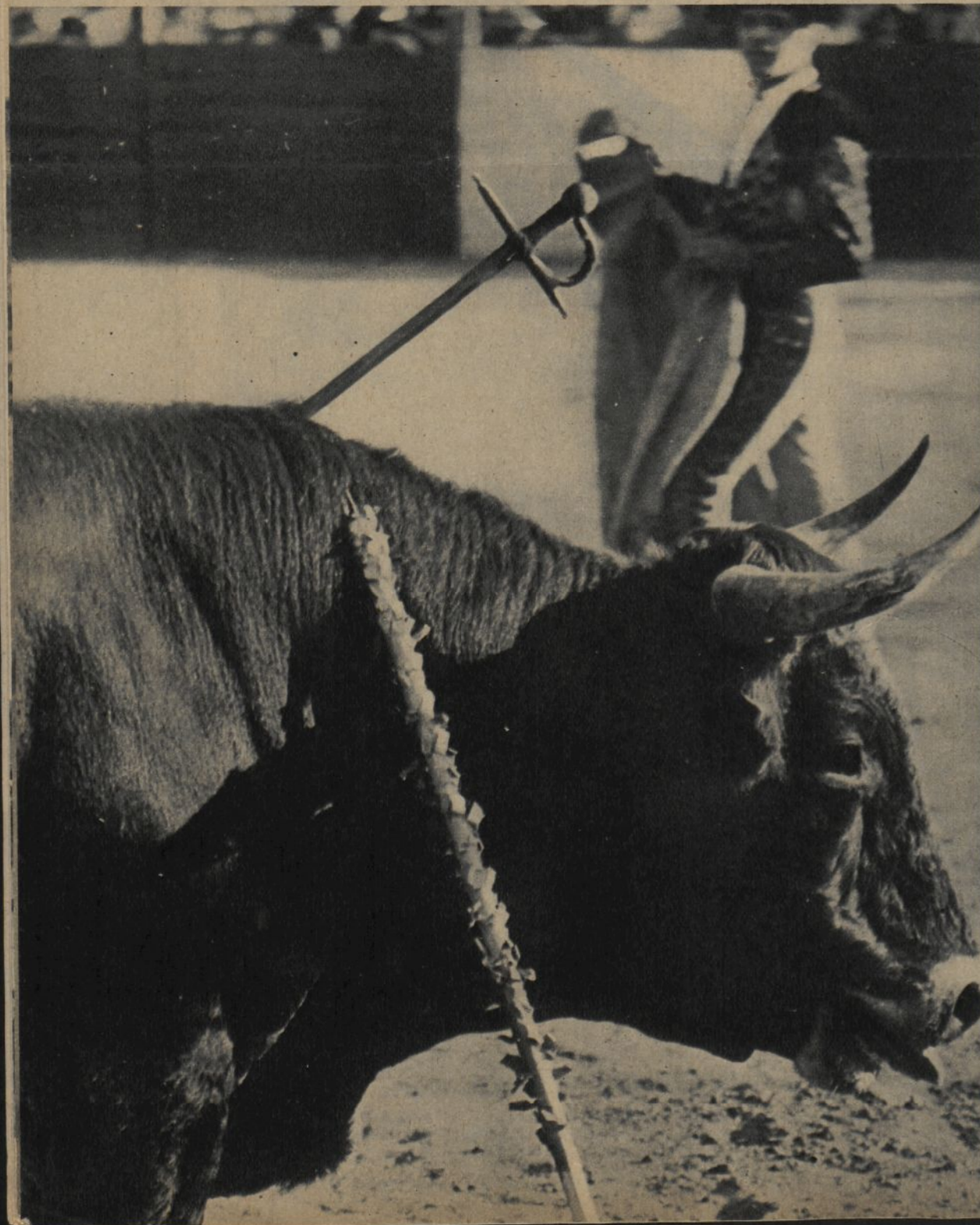


6 Les trois paires de banderilles réglementaires ensanglantent le col du toro. L'animal s'acharne sur la cape abandonnée, il la piétine, la laboure de ses cornes.

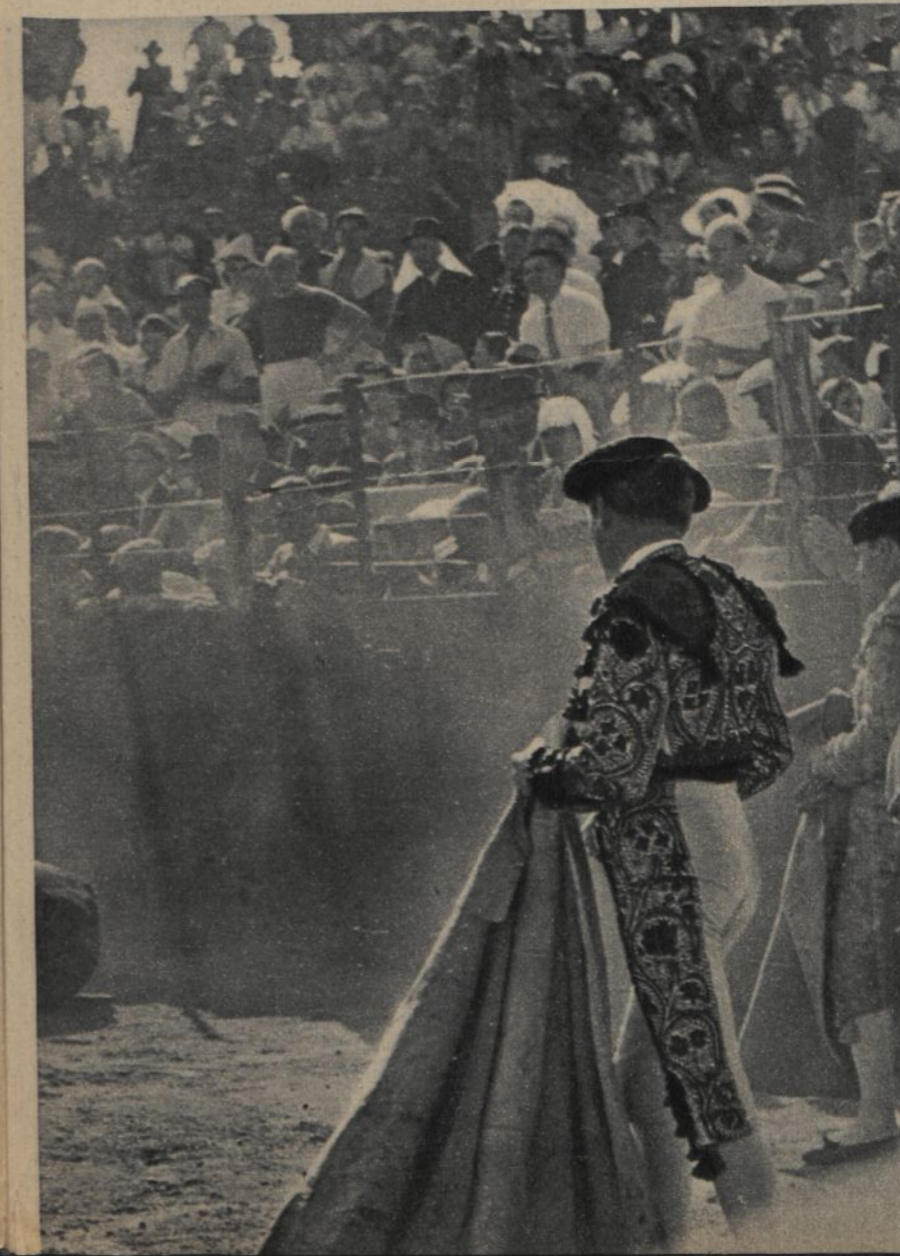
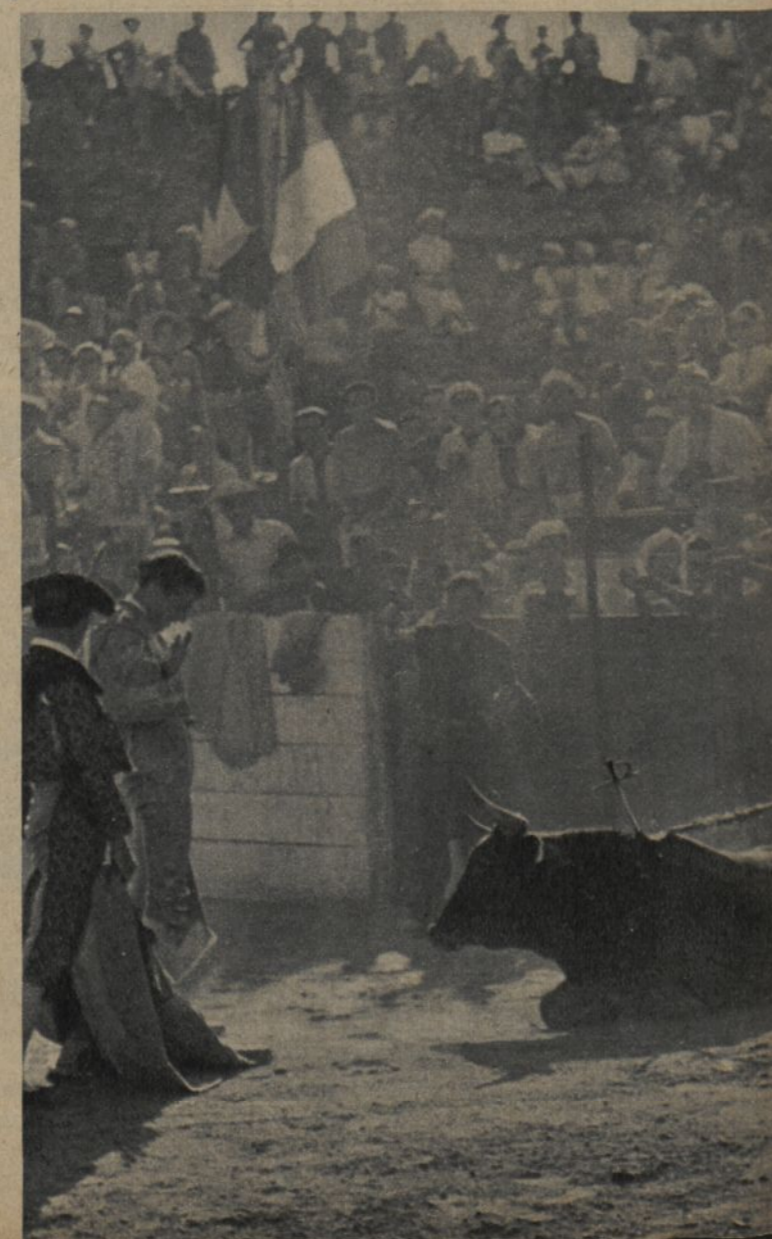


LA MORT DU "TORO" (suite)

8 L'épée recourbée a pénétré profondément dans le col de la bête. Le toro souffre. Les yeux fous, la gueule écumante, il est touché à mort. Il souffle bruyamment, tout son corps est pris d'un atroce tremblement... Le peon surveille.



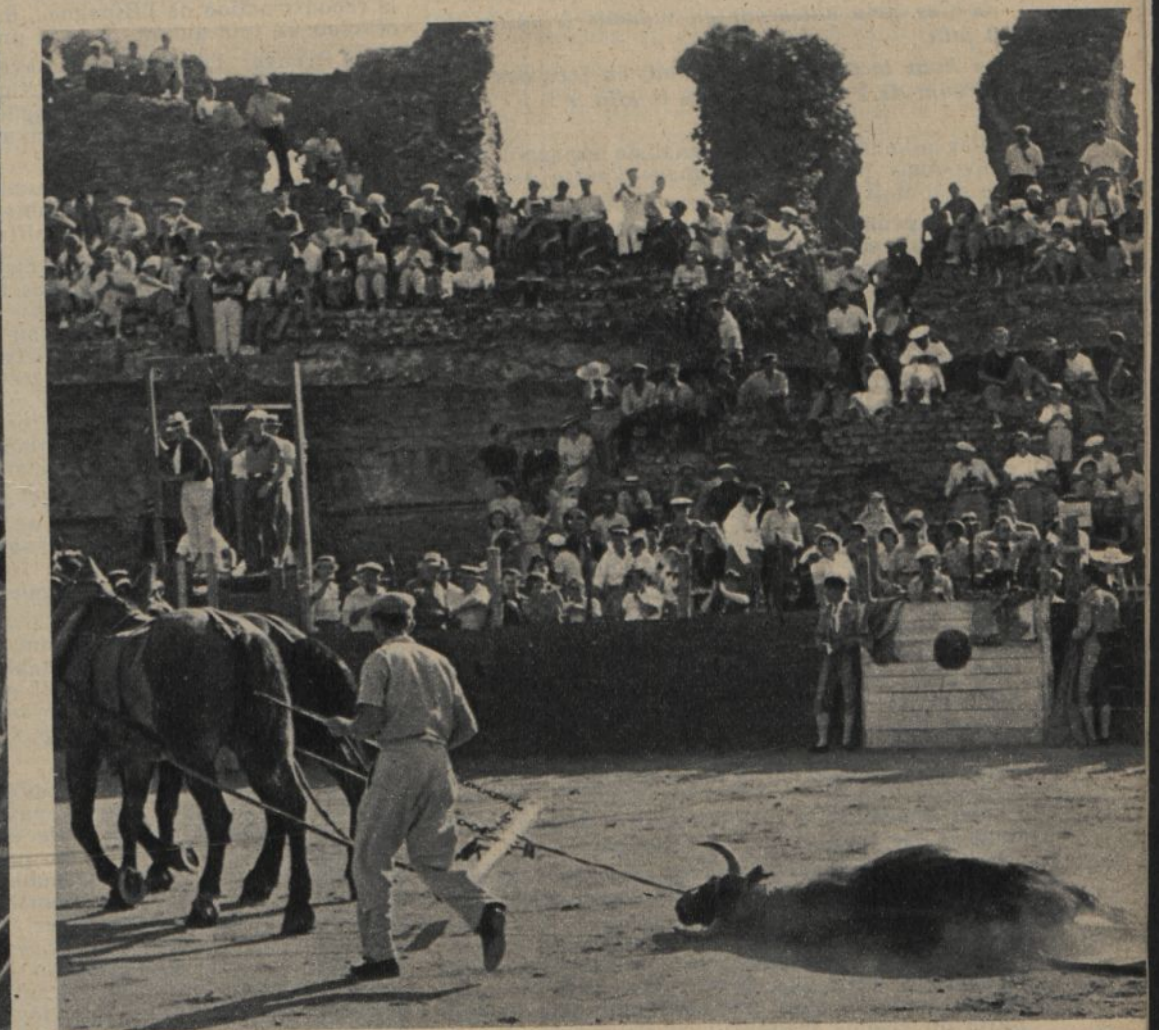
9 Et soudain il s'agenouille puis s'abat lourdement. Le matador fait signe qu'il ne faut pas encore s'approcher. Quand la mort se fait trop attendre, le puntillero, de son court poignard, donne à la bête le coup de grâce.



7 Les banderilles ont affaibli le toro. C'est le moment pathétique de la mise à mort. La mu'eta écarlate tenue de la main gauche, le matador, tête nue, va donner l'estocade. Mais le toro refuse de baisser la tête. Il fait encore jouer de la muleta. Et c'est alors que, lentement, l'animal abaissera les cornes. L'index sur la lame, le matador visera au devant de l'épaule. Le bras se détendra...



Aux arènes de Fréjus, des estiveurs sont accourus en grand nombre. Il n'y a pas l'enthousiasme, le délire des arènes de l'Espagne, mais voyez quelle émotion se lit sur tous les visages et combien les gestes, eux aussi, incontrôlés, sont éloquentes...



10 Les chevaux couplés entrent alors dans l'arène. Un garot est passé autour du cou et des cornes de la bête. Un coup de fouet. La course est finie. Dans un halo de poussière, les chevaux entraînent jusqu'au toril le corps supplicié du toro.

QUE SE PASSE-T-IL AUJOURD'HUI EN ESPAGNE ?

par André ULMANN

DEPUIS trois mois les troupes du général Franco : quelques Espagnols, des Maures, des Italo-Allemands occupent toute l'Espagne. Est-ce à dire que la conquête de l'Espagne soit terminée, ou même commencée ? S'il en était ainsi, il ne ferait pas régner ce régime de terreur qui fait briller sur l'Espagne un si sombre soleil de sang.

Mais, en vérité, que se passe-t-il en Espagne ? Nous avons vu, dans un récent article, que le gouvernement du général Franco était soumis à l'Axe, qu'il ne pouvait échapper à son influence et qu'il n'y songeait pas un seul instant. Simone Téry a dit ce qu'était le régime de terreur sous lequel vit le peuple espagnol — car on ne saurait écrire sans injustice qu'il tremble sous ce régime.

Ces deux éléments, s'ils dominent la vie de l'Espagne franquiste, ne sont, en tout cas, pas toute cette vie. L'action du gouvernement de Franco ne peut se limiter à des déclarations prohitlériennes ou pro-fascistes, et, sous la terreur, le peuple se reprend et continue la lutte.

Ce qui a frappé tous ceux qui peuvent revenir d'Espagne, c'est d'abord la grande misère économique du pays. On pourrait citer mille exemples précis, sûrs, qu'avoue même, parfois, la presse franquiste.

En Catalogne, d'où nous parviennent des nouvelles directes, la misère atteint un degré dont donnera idée le simple rapprochement de ces deux informations :

« La Délégation provinciale du Travail a décidé de fixer à onze pesetas le salaire réel des ouvriers du port de Barcelone... »

« Par ailleurs, la mairie a fixé les prix qui suivent pour la vente des volailles : poules, 15 pesetas le kilo; vieux coqs, 11 pesetas le kilo; canards, 11 pesetas le kilo; oies, 11 pesetas le kilo; dindons, 12 pesetas le kilo; pigeons, 4 à 5 pesetas la pièce. »

« Ces prix entreront en vigueur à partir du 20 juin. »

« Pour la viande de mouton, on fixe des prix qui vont de 7 à 12,50 pesetas le kilo. »

Par ailleurs, A..., ce journaliste espagnol dont j'invoquais déjà le témoignage l'autre semaine, me racontait encore :

« Le problème économique présente, par moments, un caractère vraiment catastrophique. A peine 15 % des ouvriers libres ont du travail. Par conséquent, il n'y a pas de demandes de denrées de première nécessité, dont les prix sont d'ailleurs trop élevés par rapport au très bas niveau des salaires. L'alimentation fondamentale de la population continue à n'être que des légumes. On voit encore, dans les devantures des magasins, des jambons, des conserves, etc., mais à des prix très élevés. Un kilo de « chorizo » de la pire qualité coûte de 25 à 30 pesetas. Il faut payer comme impôt 20 ou 25 % du prix des marchandises; le commerçant, à son tour, doit payer un autre impôt de 25 %, ce qui fait un total de 45 à 50 % qui est pris par l'Etat. Un pantalon, en coutil le plus ordinaire, coûte de 35 à 50 pesetas. J'entendis cette réflexion un peu naïve dans la bouche d'un soldat de Franco qui n'avait pas suffisamment d'argent pour s'acheter des caleçons : « Et c'est pour cela que nous avons fait la révolution nationale-syndicaliste ? »

« Le pain, alors même qu'il est fait avec du son, manque. Il constitue cependant, avec les légumes, l'aliment principal de la population. »

Non seulement le peuple est ainsi atteint, mais toute la vie économique de l'Espagne.

Les petites industries ont été complètement ruinées à la suite de la décision qui était toute valeur à l'argent républicain. Nombre d'industriels abandonnent leurs affaires pour chercher du travail comme ouvriers. D'autres font faillite. Les gros industriels n'ont pas trop envie de « reconstruire », car ils n'ont pas confiance dans la stabilité du régime franquiste et ils craignent une autre guerre. D'autres emploient leur argent à l'achat clandestin de devises étrangères (ce que

le peuple ne peut faire!) Un chef de la Phalange prononça, à ce sujet, la phrase suivante dans une conférence qu'il fit à Barcelone : « Il y a des mauvais patriotes, des soi-disant « gens d'ordre », que l'égoïsme pousse à préférer le « franco » français (en espagnol le franc s'appelle « franco ») au franco espagnol ». Ce phalangiste traduisait ainsi une opinion assez répandue parmi les « gens d'ordre ». Il existait une « Bourse noire » clandestine, dont on pourrait trouver les organisateurs parmi des gens occupant des postes importants dans l'appareil de l'Etat et même dans la Banque officielle.

Dans les grandes villes industrielles, la situation est pire qu'aux heures les plus difficiles de la guerre. Dans les rues du centre même de Barcelone, on peut voir des longues files de femmes attendant l'heure où l'on sort les ordures pour y chercher des déchets encore utilisables. Sur les murs des maisons ou dans des lieux discrètement publics, on peut lire des inscriptions comme « Moins de Franco et plus de pain blanc ! » ou, en signe de dérision, « Arriba Franco et à bas les lentilles », ces lentilles, sujet de tant de plaisanteries franquistes pendant la guerre et qui sont devenues un met recherché.

La plus importante ressource du trésor franquiste est constituée par les amendes et les impôts vraiment ruineux. C'est ainsi qu'on entend souvent dire que « les impôts sont la principale industrie de l'Espagne Nationale ». On fait, évidemment, tout le possible pour tromper le fisc et on voit souvent, dans les boutiques, les commerçants truquer les notes et partager ce qu'il aurait dû verser comme impôt avec le client.

Deux fois par mois, les phalangistes font des collectes dans les rues pour les œuvres de bienfaisance. Cette collecte est obligatoire. Si quelqu'un se refuse à donner de l'argent, on fouille ses poches et, très souvent, on le jette en prison comme « mauvais patriote ».

Cependant, il est de plus en plus question de la reconstruction de l'Espagne... dans les discours officiels et, tout autant, dans la presse allemande.

Où trouver l'argent pour payer au moins la main-d'œuvre de cette fantastique reconstruction, annoncée comme si l'Espagne était l'une des puissances économiques et financières les plus fortes du monde ?

Alors qu'il n'y a pas une peseta disponible, ni de garanties suffisantes pour obtenir des crédits, on parle avec insouciance de chiffres fantastiques.

Mais regardez de près les projets du gouvernement franquiste : il n'y est pas fait mention de techniciens (l'Allemagne et l'Italie y pourvoieront et l'ajouteront à la dette espagnole !) ni d'ouvriers spécialistes. Par contre, les projets indiquent avec beaucoup de précision que le gouvernement dispose de 400.000 « prisonniers de guerre » qu'il pourra faire travailler dix-huit heures par jour et qui ne lui coûteront que la nourriture — et les projets ne précisent pas quelle nourriture !

Voici le seul élément positif que l'on trouve dans les projets de Franco. S'il nous renseigne sur la misère économique de l'Espagne, il nous apprend aussi que la répression forcée n'a pas qu'un aspect politique, mais également un aspect économique.

Quatre cent mille hommes sont condamnés par le régime franquiste à de véritables travaux forcés, car ce régime est tel qu'il ne peut trouver d'autres moyens de mettre en œuvre tant bien que mal, et plutôt mal que bien, sa « reconstruction ».

Mais le régime franquiste n'aurait pas son vrai visage s'il n'obligeait pas la paysannerie espagnole à revenir à un véritable état de servage. C'est désormais chose faite. La presse allemande annonce, à grand renfort de publicité, que le général Franco « envisage la construction de maisons pour les ouvriers agricoles » (sic). Mais, en même temps, le gouvernement franquiste a promulgué un décret obligeant les fermiers et les petits paysans à payer aux grands propriétaires d'avant 1936 la moitié des loyers et intérêts « dus » depuis le début du mouvement franquiste.

Il est évident que les paysans ne seront, de

toute leur vie, pas en mesure de payer les sommes que les franquistes exigent d'eux. Ce qui signifie très exactement qu'ils sont rejetés dans cette situation de dépendance à l'égard des gros propriétaires fonciers, qui était leur avant la République, et qui fit la richesse des grands et l'affreuse misère des paysans espagnols.

Mais si nous tournons d'un autre côté nos regards, à côté de la misère économique, à côté du régime de terreur et de représailles, à côté de la souffrance et du sang, c'est la misère intellectuelle que nous voyons.

Un peuple, en pleine guerre, grâce à la République, avait appris à lire, à écrire, à aimer les beaux livres, les œuvres d'art, la culture. Pour ces hommes, c'était devenu un merveilleux besoin : les lettres reçues des camps de France, où l'on ose encore s'exprimer, en témoignent. Mais en Espagne, ce besoin même ils ne doivent plus y songer.

D'abord parce que les franquistes suivent l'exemple des nazis et des fascistes; cent huit auteurs sont interdits en Espagne, parmi lesquels Goethe, Tolstoï, Kant, Victor Hugo, Ibsen, Balzac, William James, Carlyle, J.-J. Rousseau, Wells, Anatole France...

Ensuite parce que les cadres de l'enseignement ont été compris dans « l'épuration ». Partout les instituteurs qui n'avaient pas été tués, ou qui n'avaient pas quitté l'Espagne, ont dû répondre à ce questionnaire :

1. Que faisiez-vous quand le Glorieux Mouvement National a commencé ? (C'est-à-dire le 18 juillet 1936.)
2. Qu'avez-vous fait pour aider le Mouvement ? Si rien, pourquoi ?
3. A quel parti politique appartenez-vous ?
4. Avez-vous été au service des chefs marxistes ?
5. Etes-vous rémunéré par eux ? Avez-vous eu une augmentation de salaire pendant cette période ?
6. Etes-vous passé de la zone de Franco dans la zone rouge ?
7. Y a-t-il quelqu'un, parmi vos collègues, qui l'ait fait ?
8. Indiquez les noms des hommes de gauche les plus importants de votre service.
9. Pour quel parti avez-vous voté lors des élections de 1936 ?
10. Racontez tout ce que vous savez de la période révolutionnaire (c'est-à-dire républicaine) et décrivez l'attitude de tous vos collègues.

Le résultat ?

5.000 intellectuels espagnols ont quitté leur malheureux pays, devant l'invasion. Et la *Vanguardia* devait publier, le 3 juin, le récit d'une interview avec le directeur franquiste de l'Enseignement :

« ...Quant au fonctionnement des écoles officielles à Madrid, M. de Toledo nous expliqua les difficultés presque insurmontables qui s'y opposent. « Quoique mon désir, ajouta-t-il, celui du gouvernement et celui des autorités locales est véhément, nous ne pouvons pas le voir réalisé à présent. On n'a pas assez d'instituteurs. A Madrid, il y en avait environ 2.200 et on n'a pu en réhabiliter que 500, à peu près, et, en outre, les groupes scolaires, dont les bâtiments sont restés en bon état, manquent, par contre, du matériel nécessaire pour l'enseignement. »

**

Trop rapide, voilà un tableau des conditions de vie en Espagne franquiste.

Aux portes de cet enfer, sur la terre française, un peuple immobile, des centaines de milliers d'hommes, derrière des barbelés, attendent de retrouver leurs destins d'hommes.

C'est la tâche que s'est fixée la solidarité internationale, de les rendre à une vie normale. C'est à ce but qu'a travaillé utilement la grande Conférence Internationale qui s'est tenue à Paris, les 15 et 16 juillet.

Devant les souffrances du peuple espagnol, « qui n'est pas déchiré par cette tragédie, qui ne voudrait pas tout faire pour venir en aide à ces malheureux ? », comme le demande le grand chef d'orchestre Bruno Walter, qui a connu la douleur de l'exil.



C'est grâce aux républicains espagnols qu'on peut aujourd'hui admirer à Genève les chefs-d'œuvre du Musée du Prado, sauvés des bombes de l'aviation italo-allemande dès les premiers jours de la rébellion. Tous, des spécialistes les plus éminents, aux moindres miliciens, collaborèrent à l'œuvre de sauvetage des trésors artistiques de l'Espagne.

A Genève sont exposées

LES PLUS BELLES ŒUVRES DU PRADO

sauvées des bombes fascistes par les républicains espagnols

par George BESSON

Le succès de l'exposition des chefs-d'œuvre de Madrid au Musée d'Art et d'Histoire de Genève est une victoire des républicains espagnols. En attendant mieux.

Voici les peintures de l'Académie San Fernando, de l'Escorial, des églises madrilènes et surtout du Prado. On les disait volées, vendues ou détruites par la canaille du front rouge des défenseurs de la civilisation. Les voici intactes, sauvées des bombes de Franco et de ses souteneurs, arrachées aux ennemis de toute culture par des hommes éminents en exil ou traqués, par la foule anonyme des héros civils et militaires.

Quel butin que cette partie du patrimoine national, dont Franco, pendant trente mois, se soucia tout de même un peu moins que ceux qui en constituèrent l'essentiel : Isabelle de Castille, Ferdinand d'Aragon et, surtout, Charles-Quint, Philippe II à partir de 1562, Philippe IV et Philippe V.

Vingt tapisseries de l'ancien Palais-Royal ayant appartenu à Jeanne la Folle, mère de Charles-Quint et à ses successeurs; cent-soixante-quatorze peintures sont visibles à Genève, jusqu'à la fin d'août. Les œuvres les plus caractéristiques, celles par lesquelles on se faisait, à Madrid, une idée juste de la splendeur de la peinture espagnole, appartiennent au Musée du Prado. Il est, par le nombre des tableaux, un des moins importants d'Europe. Par la qualité, par l'unité surtout, il est le plus émouvant. On n'y trouve pas, comme au Louvre, à la National Gallery de Londres, au Friedrich Museum de Berlin, le vaste échantillonnage de toutes les écoles et de tous les temps. Le Prado n'est que le musée des gloires espagnoles et des quelques maîtres étrangers, dont les œuvres imprègnèrent le génie ibérique ou furent acquises au cours des siècles pour la satisfaction des souverains successifs de la Maison d'Espagne.

Les rares toiles flamandes, exposées à Genève : *La Déposition* de Roger Van der Weyden (1399-1464), le *Triptyque* de Memling (1430-1494), le *Char de Joie* de Jérôme Bosch (1450-1510), le *Triomphe de la Mort* de Brueghel (1525-1569), comptent parmi les œuvres capitales de ces maîtres qui eurent, sur la peinture espagnole, une influence qu'avait exercée d'abord leur aîné, Jan Van Eyck, arrivé en Espagne dès 1428. Si le dernier peintre de génie de l'école flamande, Rubens, n'eut pas d'influence directe sur ses contemporains espagnols, huit de ses œuvres rappellent les échanges qui marquèrent les rapports entre

Les portraits que Velasquez (XVII^e siècle) fit des membres de la famille royale et des grands de son époque ont largement contribué par leur authenticité à l'étude de l'histoire. Voici l'une de ses *Infantes*.

la Flandre et Madrid au XVI^e et au XVII^e siècles. Echanges d'ordre politique, tandis que la présence des grands maîtres italiens : Titien (1477-1576), Raphaël (1483-1520), Tintoret (1518-1594) est la preuve des dernières influences artistiques de Venise et de Rome.

Les imprégnations flamandes et italiennes cessent avec l'arrivée à Tolède, vers 1580, du Crétois Théotocopoulos (1548-1614), surnommé le Greco. C'est ce Grec, imprégné de Byzance, puis de Titien et de Michel-Ange, qui sera l'interprète des aspirations ardentes et dévotées de l'Espagne des mortifications et de l'ardeur mystique. Par ses compositions aux corps étirés, aux visages en



extase de couleur métallique et comme sulfureuse, par ses portraits ascétiques, d'une vie intérieure inconnue avant lui, inconnue même de ses maîtres italiens, le Greco est un peintre profondément humain, un peintre tout court, dont les recherches picturales font prévoir Cézanne et préparent Velasquez, en apparence son contraire.

Velasquez, peintre des peintres est, pour la première fois depuis que les hommes se servent de couleur, un peintre à l'état pur. Il est le peintre de la vérité, comme l'appelaient déjà ses contemporains, avec une justesse, une simplicité directe qui fait paraître trop artiste et peut-être moins émouvante la gravité de Rembrandt, le romantisme de Rubens, le sens décoratif de Véronèse. Les portraits équestres de Velasquez, ses infantes, ses nains, les *Menines*, les *Filleuses*, sont des chefs-d'œuvre humains, accessibles à quiconque ne vit jamais un tableau, mais dont le magnétisme pour qui l'accord de deux tons est un langage, provient avant tout d'une sorte de magie picturale qui ne se renouvella jamais.

Velasquez, pour cette raison, est le grand attrait de Genève, cet été, plus peut-être que Goya, si magnifiquement représenté pourtant, et si divers au cours de sa carrière tumultueuse : psychologue profond, peintre robuste issu du peuple et dont chaque portrait est un acte d'amour ou l'aveu d'une vengeance.

Les mêmes habitudes d'indépendance unissent d'ailleurs les trois maîtres de la peinture espagnole. Le Greco peint des vierges qui alarment l'Eglise et Velasquez, peintre de Philippe IV, et fonctionnaire royal chargé de mission à Rome, y flâne un an, en 1650, sans se soucier des remontrances autoritaires de son souverain. Quant à Goya, le jeu de massacre qu'est la famille de Charles IV et ses compositions satiriques montrent sa désinvolture vis-à-vis de sa clientèle royale et princière.

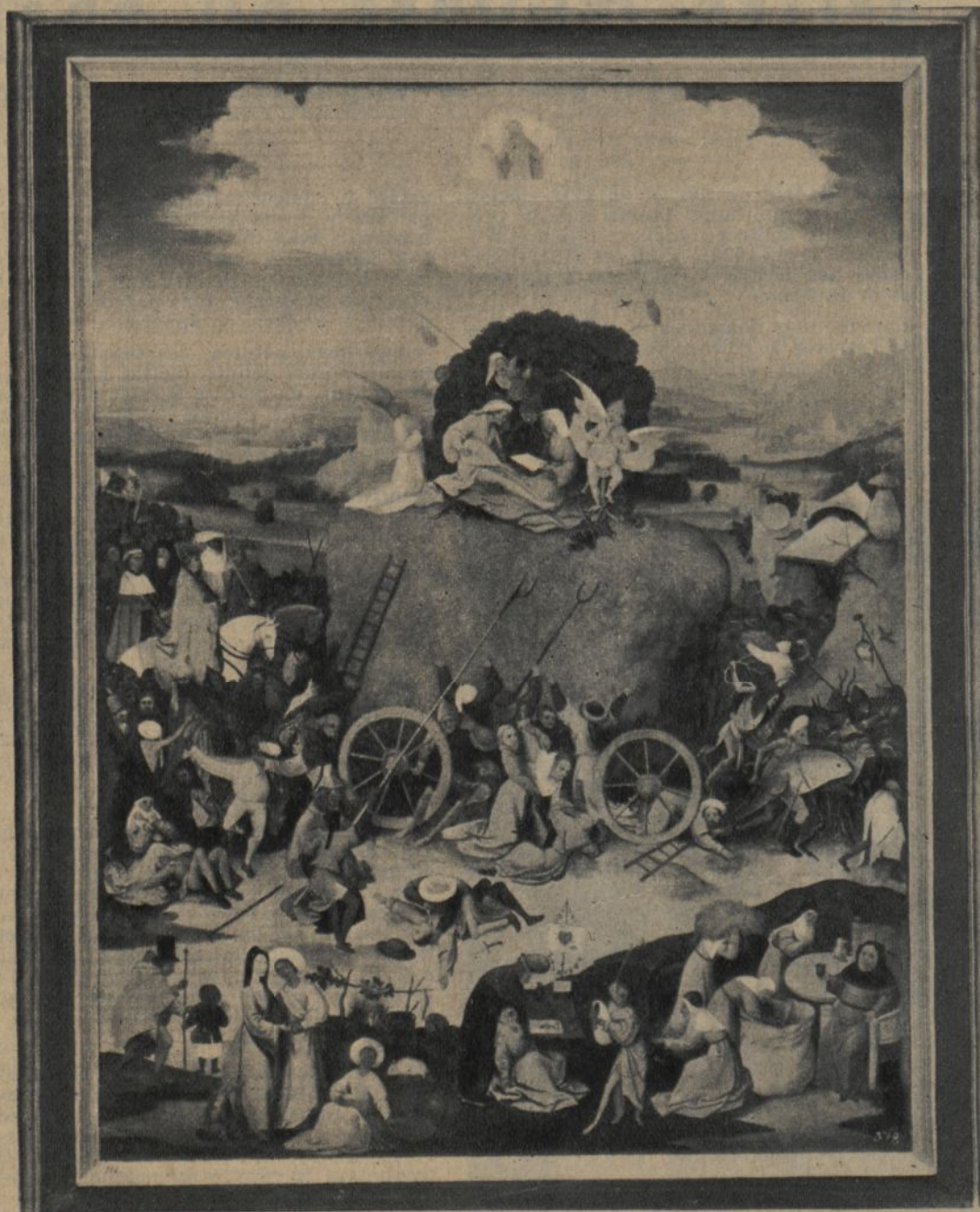
Les visiteurs de l'exposition espagnole s'étonnent de l'absence à Genève de deux œuvres célèbres de Goya, deux œuvres tragiques, dignes de Delacroix : « *La Charge des Mamelucks* » (2 mai 1808) et *Les Fusillades du Trois Mai* (1808) représentant la révolte du peuple de Madrid contre l'envahisseur et l'exécution des héros de l'indépendance.

Ces œuvres de 1808 sont d'aujourd'hui et de toujours, comme l'amour de la liberté, comme l'héroïsme. Voilà la raison de leur absence. Franco pouvait-il tolérer un accusateur ayant l'éloquence de Goya ?

SUITE →



A Francisco Goya, qui fut l'un des plus grands peintres espagnols, est due cette toile, la *Moja nue*, qui est, avec sa réplique, la *Moja vêtue*, l'une des œuvres les plus célèbres de l'artiste. La tradition veut voir dans le modèle la duchesse d'Albe.



Le Musée du Prado est également riche en toiles étrangères, notamment en toiles flamandes. Cependant l'Exposition de Genève en présente assez peu. **Le Char de Foin**, de Jérôme Bosch, peintre flamand du début du XVI^e siècle, est une des plus belles œuvres de l'Exposition...

...De même que **Le Triomphe de la Mort**, de Brueghel (XVI^e siècle), admirable par sa composition, le grouillement de ses personnages, ses couleurs. →





On peut affirmer que Velasquez fut le plus grand peintre espagnol de tous les temps. Les Fileuses, toile splendide de lumière est, avec les Ménines, une des œuvres les plus justement appréciées du peintre.

La Famille de Charles IV, par Francisco Goya, témoigne de l'immense talent du peintre, de son ironie, de sa désinvolture vis-à-vis de la famille royale qu'il n'a pas cherché à embellir.



JEANNINE

(Suite de la page 9)

En tâtonnant il trouva la lampe à pétrole posée sur la cheminée; sa main trembla sur le verre fin qu'il avait peur de briser; il l'alluma, régla la mèche, puis la posa au milieu de la table.

Il ferma la fenêtre, roula le fauteuil jusqu'au près de la table et s'assit près d'elle.

Jeannine redevint enjouée; comme chez tous ceux qui souffrent, sa pensée changeait rapidement de forme, semblant oublier surtout ce qui faisait la précédente. C'est toutefois ce que pensait Jean-Marie, elle-même se croyait l'esprit changeant; en réalité la tristesse était, depuis sa maladie, la vraie forme de son caractère, sa gaité factice et superficielle. Elle s'était tout d'abord parée de cette gaité pour tromper ceux qu'elle aimait, afin d'atténuer leur peine, sa mère, son frère et Jean-Marie s'y étaient laissés prendre, puis avec l'habitude elle se trompa elle-même.

Tout en regardant Jean-Marie, ses grands yeux dilatés, et par la lumière et par la fixité qu'elle leur donnait pour bien se marquer de l'image de l'homme, une peur nouvelle l'assaillit et crispa un instant son sourire. Jean-Marie, qui regardait les mains qu'il caressait, ne s'en aperçut pas. Elle craignait tout à coup qu'il eût saisi tout à l'heure le mot qui s'était étranglé dans sa gorge, l'aveu de la profondeur et de la totalité de son infirmité. Elle sentait à ce moment toute sa faiblesse et sa plus grande faiblesse de demain. Son frère Antoine se mariera, il ira vivre hors de cette maison; sa mère vieillie avant l'âge et trop usée par un dur labeur, tombera un jour au bout de sa fatigue; alors il ne restera qu'elle, toute seule, abandonnée là en être embarrassant et inutile. Cela serait trop pitoyable et trop atroce; elle ne veut pas, elle a dans son corps suffisamment de vie pour qu'une telle pensée la révolte et dans son cœur trop d'amour pour songer à un tel abandon.

Elle a peur maintenant de ce que pense Jean, de ce qu'il pensera demain quand il sera sur la mer, dans les moments où il n'y a d'autre chose à faire que penser. Elle voudrait effacer les mots qu'elle a dits ou laissés deviner, au moment où la colère de son impuissance ne pensait qu'à exagérer, au moment où sentant sa détresse elle jouissait de s'y enfoncer. Il est des instants où l'on éprouve une joie sans borne à se faire mal.

La caresse continue des mains de l'homme sur ses mains se propage dans tout son être et verse en elle une douceur étrange qui la pâmerait presque. Pourquoi ces caresses ne seraient-elles pas siennes pour toujours? Pourquoi les offrir à d'autres qui en ont moins besoin, qui ne sauraient pas les goûter à ce qu'elles valent?

Elle a pris Jean-Marie par le cou et elle lui dit, doucement, à son oreille, sans trop penser les mots qu'elle prononce pour ne pas avoir honte de mentir :

— Je guérirai, Jean, je veux guérir, et l'on m'a dit que c'était possible, que ce pouvait être vrai, que je serai une femme comme les autres. Tu me crois, dis? Hein, que tu me crois?

— Oui, fit-il en la serrant contre lui, j'ai toujours pensé que tu guérirais, mais pourquoi disais-tu tout à l'heure qu'il fallait que je marie Yvonne?

— Parce que je t'aime, Jean, et aimer c'est jalouser beaucoup, c'est avoir peur, c'est avoir de folles pensées, parce que les vraies seraient trop douces et laisseraient l'amour. Moi, vois-tu, je pense trop à toi, quand je tricote ou quand je couds mes mains seules s'agitent et ma tête serait vide s'il n'y avait pas toi.

Il aime l'entendre parler et ne s'en lasse pas: elle sait mieux parler que les autres, elle connaît beaucoup de choses et de beaux mots. Elle a lu tous les livres de la bibliothèque municipale et d'autres encore qu'on lui prêtait. Elle lit moins maintenant, elle aime moins lire; elle a expliqué à Jean-Marie :

— Dans tous ces livres on ne voit que le bonheur et la joie, il faudrait tout de même quelquefois faire les choses plus vraies et montrer la vie avec ses souffrances, avec aussi ce qu'elle a d'injuste pour trop de pauvres gens.

Kervain la trouve savante et l'admire. Et puis il est parti parce que la grosse horloge au tic-tac si faible qu'elle devait sonner pour prouver sa vie, venait de battre ses onze coups.

La nuit lui paraît lumineuse, elle semble profonde, lointaine, immense, elle a aussi il ne sait quoi qui le trouble et l'émeut, un besoin de croire peut-être ou plutôt l'asservissement de son esprit à l'étranges superstitions, l'écho de vieilles légendes. Mais ce soir il a trop chaud au cœur pour connaître la crainte, ses yeux émerveillés ne voient, dans les éclats radieux des étoiles, que de merveilleux présages.

Dans la nuit se rythme un roulement continu et sourd, un bruit de conque marine qui se fait entendre et puis se tait. Jean-Marie n'entend rien, il a trop l'habitude de ce bruit, l'écho du grondement du flux sur la côte du large.

René RENNES.

UN MILLION POUR LA MAISON DU BLESSÉ

A la défense d'un idéal de justice et de liberté, des hommes ont tout sacrifié. Le courageux désintéressement, l'émouvant héroïsme d'un tel geste ont fait notre admiration.

Parce que — en dépit de leurs efforts — ces hommes n'ont pu vaincre une violence qu'alimentaient la cruauté, la trahison et la plus vile des haines, notre enthousiasme va-t-il faiblir? L'oubli va-t-il nous rendre à l'indifférence? Après tant d'heures douloureuses, les soldats de la Paix vont-ils connaître l'amertume de notre ingratitude?

Remercions ceux qui entendent leur éviter cette suprême tristesse, nous éviter cette suprême honte. Remercions les fondateurs du **Comité d'Aide**, facilitons-leur la réalisation de ce simple et noble dessein : soigner les blessés, guérir les malades, rendre aux uns et aux autres avec la santé le goût de la vie, la confiance en un avenir à la grandeur duquel ils ont si magnifiquement contribué.

Les exemples d'abnégation qui, au cours de durs combats nous furent si longtemps donnés, ne sauraient être méconnus ou incompris. Aux yeux des plus désabusés, ils ont réhabilité l'homme; ils l'ont empêché de désespérer de lui-même; mais furent-ils un moindre réconfort, les exemples de générosité fournis par tous ceux qui suivaient avec anxiété ces luttes pathétiques? Cette générosité, nous le savons, n'est pas tarie; les mots que nous prononçons aujourd'hui ne prétendent point l'éveiller, mais seulement la diriger. Il faut que les Amis de l'Espagne Républicaine sachent ce qu'est la « **Maison des Blessés** » : les lignes que voici le leur apprendront.

Qui peut, qui doit assurer l'existence de cette belle œuvre? Vous, Amis. Vous qui, parce que vous êtes les Amis de l'Espagne Républicaine, êtes de ce fait les Amis de cette Maison. Les Amis et les soutiens, les seuls soutiens. Une émission est lancée. Vous y participerez. C'est une opération incomparable et dont le bénéfice est immédiat : **vos souscriptions mettra en repos votre conscience**. Avouez qu'on ne saurait imaginer affaire plus fructueuse et placement plus sûr.

Francis JOURDAIN.

Sommes reçues en billets de membres Bienfaiteurs à cette date : 15.730 fr.

Envoyez les dons : « **Maisons des Blessés** », 4, cité Monthiers, Paris (9^e).

Envoyez les fonds : **Au C.C.P. Francis Jourdain, Pa-**



GERDA TARO

Voici deux ans déjà que Gerda Taro est morte, en Espagne. Elle mourut le 26 juillet, à Brunete, sur le front. Photographe intrépide, elle tomba parmi les soldats de l'Espagne républicaine dont elle partageait les fatigues et les risques et dont ses belles photos nous racontaient l'épopée. Frappée en pleine jeunesse, la vaillante petite Gerda Taro demeure vivante en nos cœurs. Elle repose au Père-Lachaise, près du Mur des Fédérés.

AMIS LECTEURS PARRAINEZ UN COIN BLANC



Quelques-uns des enfants du camp de Montataire (S.-et-O.), dont le Coin blanc est parrainé par le Comité d'Aide suédois.

Qu'est-ce qu'un Coin blanc?

Il y a en France, 1.500 camps de réfugiés espagnols où sont mêlés, dans une atmosphère sombre et lourde, les adultes, les enfants et les vieillards.

Il serait souhaitable que dans ces camps les enfants aient un coin bien à eux où chaque jour ils se réuniraient et où, chaque jour, leur seraient servis deux légers repas supplémentaires à 10 heures et à 4 heures.

Individuellement, vous pouvez, avec 30 francs, donner à un enfant du lait, du chocolat, du sucre, des fruits secs, deux fois par jour, pendant un mois dans un coin blanc.

Ensemble, amis lecteurs, vous pouvez, avec 1.230 francs par mois, parrainer un coin blanc de 40 enfants. Les enfants de Château-Thierry, par exemple attendent de vous le soutien qui les rendra heureux.

Devenez donc parrains et marraines du Coin blanc de Château-Thierry, en envoyant votre obole à

L'OFFICE FRANÇAIS POUR L'ENFANCE,
2, square La Bruyère, Paris (9^e).

(C.C.P. 2242-42, Paris, Mme Suzanne Lacore).

MONSIEUR MOTTO EN PÉRIL

M. Motto va, nous dit-on, quitter les écrans. Son personnage était celui d'un espion japonais et les Américains boycottent si bien (ils ont raison) les produits japonais qu'ils boycottent aussi les héros japonais du cinéma, même si ceux-ci sont incarnés par des Allemands antifascistes. Moi, toute question japonaise mise à part, je crois bien que j'aimais mieux M. Motto que Charlie Chan qui m'a toujours paru un peu gâteux. Ici, il est aux prises avec des trafiquants de diamants portoricains et se débat dans les attentats et les marécages pour finir par triompher et démasquer le coupable. Gentil petit travail de série. (Film américain de Herbert Leeds avec Peter Lorre, Jean Hersholt, etc.)

ROSE DE BROADWAY

Une petite chanteuse sans engagement est aimée par un chanteur en chômage, mais elle adore un ancien combattant un peu fripouillard. Le chanteur devient très célèbre en se barbouillant la figure au cirage et en se faisant engueuler par un ivrogne. La chanteuse devient aussi la plus grande actrice de Broadway mais cela ne l'empêche pas d'épouser sa petite frappe d'amoureux pendant que le bon brave faux nègre se sacrifie sur l'autel du pur amour. On met le mauvais garçon en prison parce que sa femme a chanté *Mon Homme*, ce qui lui a donné des remords. C'est tout. L'idée du scénario n'est pas après tout exécrable. L'amour de quelqu'un pour un être qu'il n'estime pas mais dont les fautes ne le séparent pas, peut être un sujet intéressant. Ce qui est faible ici, c'est la façon dont le dialoguiste a traité son sujet. Ce qui est mauvais aussi, c'est la présence de ce pauvre vieux monsieur nasillant et tremblotant qu'on appelle Al Jolson. Je sais bien que cette célébrité du music-hall fit, il y a douze ans, avec *Le Chanteur de Jazz*, le triomphe du film chantant. Mais on comprend que depuis il ait quitté l'écran; il fera bien de n'y plus revenir. Alice Faye a la robuste vulgarité et le talent qu'on lui connaît. Tyrone Power est mou dans un rôle mou, sans pourtant être pour cela excellent. (Film américain de Gregory Ratoff avec Alice Faye, Tyrone Power, Al Jolson.)

MON MARI CONDUIT L'ENQUÊTE

Nous avons déjà vu un ou deux films tirés de cette série policière où un détective doté d'une femme insupportable court après des voleurs de livres précieux. Pour recouvrer les pièces rares, aussi inévitablement que Popeye doit manger des épinards pour triompher de ses ennemis, le détective doit recevoir une balle dans la fesse, ce qui l'oblige à user d'un rond de caoutchouc pour pouvoir désormais s'asseoir. Popeye est l'agent de publicité des marchands d'épinards en boîte, chacun sait cela. Ce détective est-il subventionné par les marchands de ronds de caoutchouc ?

Ces plaisanteries faites, on peut passer aux choses sérieuses, voire même un peu ennuyeuses, je veux dire au film lui-même dont le scénario affreusement embrouillé est tellement plein de coupables qu'on ne s'intéresse plus du tout à leur découverte. Je ne sais plus très bien qui a tué, mais pour ma part j'aurais souhaité que ce fut l'inénarrable marchand d'asperges, bibliophile et gâteux qu'incarne avec sa verve habituelle Etienne Girardot, Français spécialisé dans les rôles d'Américains ridicules les rôles de Français étant généralement confiés à de vieux généraux russes.

Richard Montgomery et Rosalinde Russel, qui sont deux des meilleurs acteurs d'Hollywood, jouent extrêmement bien des rôles détestables. On regrette que des scénarios aussi médiocres soient confiés aux deux remarquables protagonistes de *La Force des Ténèbres* (Film américain avec Robert Montgomery et Rosalinde Russel.)

MAGIE AFRICAINE

Nous voyons trop peu de documentaires. Cela tient à l'actuelle organisation des programmes français; aucune place n'est laissée aux films de court métrage et que, partant, personne (en dehors des budgets de publicité des compagnies de chemins de fer ou d'aviation), ne peut raisonnablement risquer les 150.000 francs nécessaires au moins

coûteux des documentaires. On peut en effet être assuré que cette somme ne sera jamais amortie, les documentaires se donnant, en général, « par-dessus le marché » pour quelques centaines de francs, tout au plus dans un programme. Nous regrettons cette élimination du documentaire quand nous voyons des œuvres de la qualité de « *Magie africaine* », tourné au Congo au cours d'une mission patronée par le roi des Belges et à laquelle participaient l'explorateur Armand Denis et sa femme Leila Roosevelt. Les images sont presque toujours très belles et les scènes qu'elles racontent sont généralement intéressantes. Nous avons aimé ces danses sauvages de guerriers empanachés de plumes blanches, et plus encore la construction d'un pont de lianes par les pygmées. Rien de plus émouvant que le combat de l'homme avec la nature. Le passage des grandes rivières par des primitifs est un épisode dramatique de ce combat. Le passage du fleuve dans *Transsumance*, l'admirable documentaire de l'Américain Scoestack (qui devait par la suite être un des réalisateurs de *King Kong*), est un des plus beaux morceaux du cinéma muet. Sans qu'on puisse l'égaliser à cet épisode célèbre, la construction du pont par les pygmées est pleine de grandeur. J'ai moins aimé l'incendie de forêt où les dernières scènes sont visiblement truquées. Par contre, la capture de l'éléphant sauvage est splendide. (Film belge.)

TRAFIC D'HOMMES

Un nouveau film du Far West. Les Américains reviennent aux thèmes qui firent le succès de leur cinéma et il est juste de dire qu'ils y reviennent avec bonheur. Ici, un gentilhomme du sud, ruiné, entre au service d'une compagnie de chemin de fer qui lutte contre une compagnie de diligences et qui la soupçonne de faire le trafic des esclaves noirs. Après des combats, des chevauchées, de belles bagarres, le bien triomphé du mal, le méchant revient au bien et le beau garçon épouse la belle fille. Il y a quelques trous dans l'action et l'ensemble du film ne vaut ni *Jessie James* (Le Brigand bien-aimé), ni *Stage Coach* (La Chevauchée fantastique). Mais plusieurs scènes sont vigoureuses. Wallace Berry est parfait, Robert Taylor prouve une fois de plus qu'il est un excellent acteur et non le beau mannequin qu'on a prétendu qu'il était. (Film américain de Van Dyke II, avec Wallace Berry, Robert Taylor, Florence Rice et Hélène Broderick.)

L'HEURE ACCUSE

Nous autres Français, à l'Observatoire, nous avons une belle horloge parlante qui dit l'heure à tout le monde, au téléphone, par le moyen de trois cylindres enregistrés. Tout le monde a pu admirer cela au Palais de la Découverte. Les Américains, pour une fois, ne disposent pas dans ce domaine d'une mécanique perfectionnée, et c'est une belle fille qui, au grand central de New-York, répète inlassablement toutes les vingt secondes : « Au quatrième top il sera exactement... » On a fait de cette jeune personne le centre d'un drame policier excessivement compliqué. Une bonne demi-douzaine de personnes s'étaient mises à assassiner une belle inconnue, puis chaque candidat assassin, interrompu dans sa besogne, a passé la main à un successeur. Qui fut le dernier ? C'est là qu'est le problème. C'est très naïf, on voit trop les ficelles et on ne s'amuse pas tant que cela. (Film américain.)

G. S.

NOUS AVONS AIME :

UN PEU

Trafic d'hommes (Far West); Le Gorille (comique policier); J'étais une aventurière (amusant); Trois jeunes filles ont grandi (joli); Anges aux figures sales (dramatique).

BEAUCOUP

Le jour se lève (Gabin); Seuls les anges ont des ailes (Aviation); Les yeux d'un espion nazi (document antifasciste); Elle et Lui (bien joué); Tom Sawyer (charmant).

PASSIONNEMENT

La règle de jeu (éblouissant); Les Hauts de Hurlevent (passionné); Vous ne l'apporterez pas avec vous (amusant); La Bête Humaine (un chef-d'œuvre); La Belle Equipe (excellent).

PAS DU TOUT

Trois Artilleurs en vadrouille, Mannequin du Collège, Zenobie, Eusèbe Député, Fort Dolorès, Place de la Concorde, Le Tigre de Bengale et le Tombeau Hindou (deux navets nazis), M. Bassemans.



Cary Grant et Jean Arthur dans : « Seuls les anges ont des ailes ».

POUR UNE CINÉMATHEQUE NATIONALE

Je reviens — plus tard que je ne l'avais pensé — sur la question de la conservation des films anciens. Je rappelle ce que j'écrivais il y a un mois. Alors que les chefs-d'œuvre littéraires sont assurés d'être indéfiniment conservés à la Bibliothèque Nationale, les chefs-d'œuvre du film sont menacés d'être détruits au bout de quelques années d'existence seulement et aucune disposition légale n'existe dans notre pays pour leur conservation.

Mais des initiatives privées ont dans une certaine mesure suppléé à la carence de l'Etat. Nous n'avons pas de cinémathèque nationale; nous avons du moins une excellente Cinémathèque française que dirigent avec un zèle admirable deux jeunes, Henri Langlois et Georges Franju. Grâce à eux des centaines de chefs-d'œuvre français et étrangers, de Méliès à Jean Renoir ont pu être sauvés, sont conservés.

Il s'agit ici d'une entreprise aussi désintéressée que dépourvue de ressources; elle ne peut compter que sur les recettes de soirées cinématographiques ou sur les dons de rares mécènes. Il est impossible à la cinémathèque française de faire ce que peuvent les cinémathèques américaines ou anglaises qui disposent chaque année d'un budget de plusieurs millions, d'acheter tous les films intéressants qu'elle sait être sur le marché. Bien plus, il lui est interdit de faire de nouveaux tirages des vieilles copies qu'elle a pu acheter, et quand elle organise les séances rétrospectives si précieuses aux historiens et aux critiques du cinéma, ce sont de vieilles bandes très précieuses, qui passent et risquent de s'endommager dans les appareils.

Autre exemple : La cinémathèque a pu acquérir récemment le meilleur des négatifs de la firme Eclair qui fut la grande maison française d'avant-guerre. Sous la direction du metteur en scène Jasset, qui fut peut-être le Griffith français, Eclair créa dès avant guerre le film à épisodes, réalisa avec Nick Carter, Protea, Meskal le pirate des œuvres d'une importance capitale. Les négatifs de ces films sont fort heureusement aujourd'hui à la cinémathèque. Mais, faute d'argent, Langlois et Franju ne peuvent en tirer des copies...

Si les difficultés sont grandes pour les films anciens, on imagine qu'elles

sont, sans crédits, insurmontables en ce qui concerne les films actuels. La Cinémathèque est certainement hors d'état d'acquiescer pour ses archives des copies de « A nous la liberté », de « La Grande Illusion », de « La Belle Equipe » de « Pensions Mimosas » ou de « Jenny ».

Il serait indispensable que l'Etat subventionne largement la Cinémathèque française et lui permette ainsi de retrouver et de conserver dans les meilleures conditions les chefs-d'œuvre des cinquante premières années du cinéma. Mais il faut aussi que l'Etat songe à préserver les chefs-d'œuvre d'aujourd'hui et de demain ou même les œuvres médiocres qui risquent d'avoir dans trente ans un intérêt documentaire et historique.

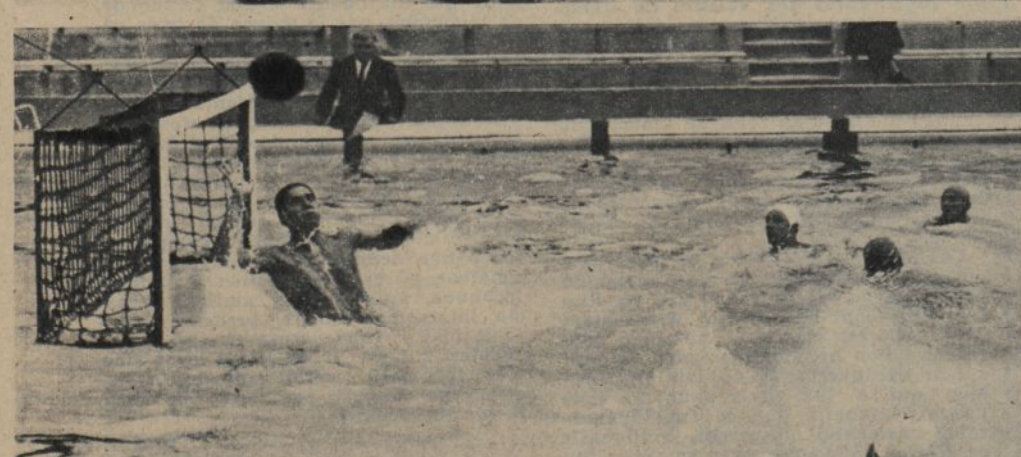
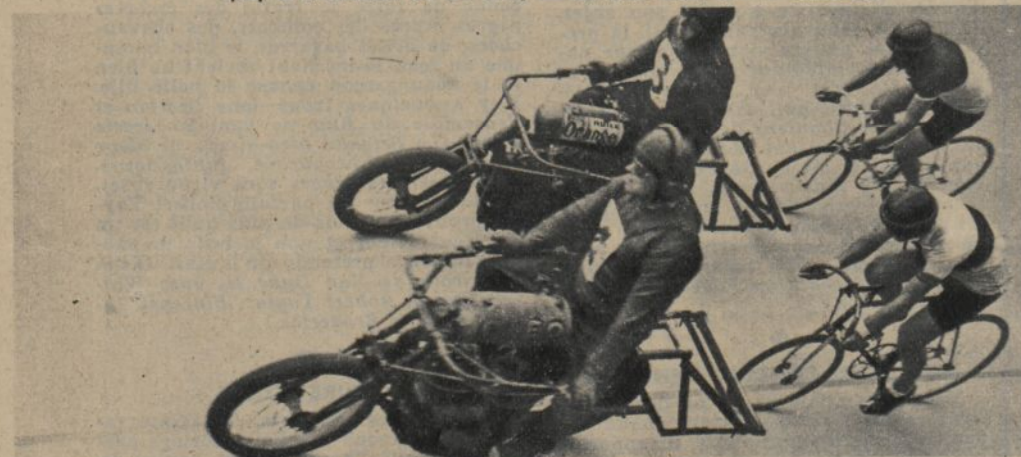
Il existe pour les livres un dépôt légal. Ce dépôt légal n'existe pas pour le cinéma. Celui-ci devrait pourtant, de toute urgence, être institué. Chaque éditeur de films devrait être tenu de déposer une copie de son film dans une Cinémathèque nationale. On objectera qu'un livre ne vaut que quelques dizaines de francs, alors qu'une copie de films en vaut plusieurs milliers. Mais il est aisé de répondre que le prix de revient d'un livre n'est que de quelques dizaines de milliers de francs, alors que celui d'un film se compte par millions, la charge du dépôt légal reste donc la même, proportionnellement aux capitaux engagés. Il faudrait aussi que dans cette cinémathèque nationale soient déposés les négatifs des maisons Pathé et Gaumont, leaders de la production mondiale d'avant guerre. Ces négatifs sont aujourd'hui pratiquement propriété de l'Etat, qui a provisoirement repris ces maisons après faillite. Un ministre de l'Education nationale qui ferait véritablement son métier devrait exiger que les négatifs Pathé et Gaumont soient désormais conservés par l'Etat. Sinon nous risquons demain de voir toute l'œuvre du grand Feuillade, tous les chefs-d'œuvre de Max Linder et d'André Deed, maîtres de Charlot, disparaître demain dans un bain chimique. Si l'on agit ainsi il n'y aura pas de raison de s'arrêter en si bon chemin et je propose qu'on transforme ensuite les manuscrits sur parchemin de la Bibliothèque nationale en colle de pâte.

Georges SADOUL.

ACTUALITÉS



Si les Championnats de France d'Athlétisme n'ont pas donné lieu à de retentissantes performances, ils ont toutefois témoigné d'une très nette progression en profondeur. Les nouveaux champions, tels que Marcillac, Monent, Valmy, Balezio, Hansenne, les champions chevronnés, les Joye, Noël, Ramadier, les plus jeunes, Lévêque, Brisson, sont pétris de qualités : il importe de les aider, de leur permettre de s'entraîner, en un mot de s'occuper très sérieusement de leur préparation olympique. Et peut-être alors aurons-nous à Helsinki, l'on crochait, de belles surprises. Les Hansenne — que l'on voit ici battant « à l'arraché » Lévêque, le champion 38 du 800, — en sont tout à fait capables.

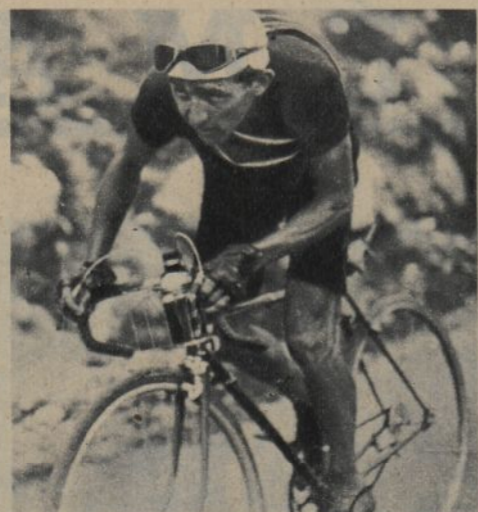


De haut en bas : Louis Minardi est champion de France de demi-fond. Renversant tous les pronostics, le Niçois a enlevé avec une aisance étonnante le titre, doublant et redoublant tous ses adversaires. Le voici, à l'extérieur, doublant, pour la dixième fois, le courageux Paillard. Les Enfants de Neptune de Tourcoing ont battu par le score sévère de 9 buts à 0 le Racing Universitaire Algérois. Ils sont champions de France. Les Tourquennois dominèrent constamment. Voici le premier but marqué par Bermyn après 16 secondes de jeu !

VOUS PARTEZ EN VACANCES ?

Avez-vous pensé à nous demander du matériel de propagande pour "REGARDS" ?

LA GRANDE BOUCLE



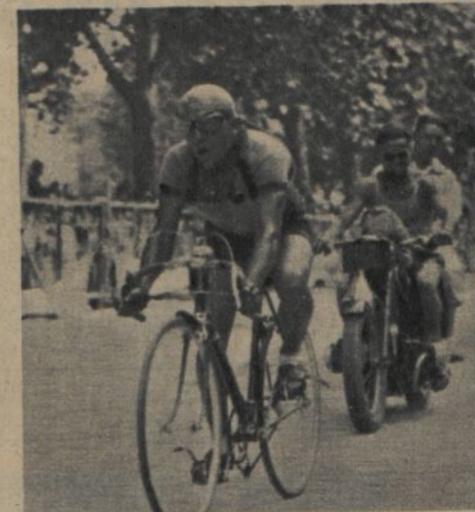
Un kilomètre avant le sommet d'Aubisque, que Visser monte « en danseuse ».



Au sommet d'Aubisque, Visser précède le courageux petit Baillieux qu'une chute douloureuse contraindra à abandonner.



En haut du Tourmalet Vietto passe la ligne blanche suivi de Vanoverberghe.



Et Archambaud lui-même, le miel'leur contre la montre a très bien grimpé l'Estérel. A Monaco, il a gagné l'étape.

Les mille et un tours

Que d'eau ! Que d'eau !

Nous n'avons pas de chance avec les jours de repos. Aussi bien à Royan qu'à Toulouse, la pluie tomba presque sans arrêt et les coureurs gardèrent sagement la chambre.

Passé encore pour Royan, station balnéaire qui voulait se mettre au rang des villes d'eaux. Mais dans la cité des violettes, on espérait mieux. A Royan, le vent souffla toute la nuit avec violence.

Charlot, notre vétéran du Tour, était tout pâle, le lendemain matin. L'arbre planté devant sa fenêtre avait fait tout ce qu'il avait pu, au cours de la nuit, pour entrer dans sa chambre.

A Toulouse, il a fallu user de toute notre persuasion pour empêcher Charlot de faire scier les arbres !

L'air du pays !

En Bretagne, les Bretons furent les meilleurs. A Bordeaux, le régional Passat gagne au milieu d'acclamations délirantes. Pagès, un autre de l'équipe du sud-ouest, avait gagné à Royan. L'air du pays ? Bien sûr, puisque Passat, qui est natif de l'Allier, habite à Paris, et que le sympathique Pagès est un gars de Puteaux !

Régionaux, pour les besoins de la cause, ils ne se distinguent qu'à bon escient, tandis que les authentiques coureurs du coin, P. Maye, Fréchaut, etc., sont moins heureux.

Un pince-sans-rire.

Départ à 4 h. 30 du matin de Bordeaux. Les coureurs, levés à 2 heures pour se restaurer, dormaient sur leur machine. Nous remontons le peloton. Le Luxembourgeois Mersch vient à notre hauteur, et avec son plus grand sérieux : « Pardon, Monsieur, c'est encore loin Salies ? » Nous nous mettons en devoir de le renseigner : « 150 kilomètres ».

Un temps. — Pardon, Monsieur, tous ces gens là devant, en vélo, vont aussi à Salies ?

— ...

— Et toutes ces voitures derrière ?

— ...

— Ah ! tant mieux, je vais pouvoir y arriver en voiture.

Puis, Mersch se mit à nous narrer de savoureuses histoires que la décence nous interdit de rapporter.

Mais le pauvre garçon devait, en effet, rentrer à Salies-de-Béarn en voiture. Avant Mont-de-Marsan, une chute très grave, due à la trop grande fatigue, se produisit. Lowie, R. Maës, P. Maye et Mersch en furent victimes. C'est là un des mauvais résultats de la nouvelle formule. Une formule qui use terriblement les hommes.

A l'assaut des Pyrénées.

Et voici les juges de paix : Aubisque, Aspin, Tourmalet, cauchemars des uns, espoirs des autres. Avant le

départ, Cazalis excitait déjà les grimpeurs en leur rappelant que le premier devrait se détacher de 30" dans le premier et le troisième cols, d'une minute dans le second, pour avoir droit à la bonification. Archambaud en était désolé.

Une pluie diluvienne s'abattit sur les coureurs dès qu'ils commencèrent à rouler. Le pauvre petit Breton Le Moal, qui n'avait pas d'imperméable, était trempé jusqu'aux os !

Mais le moal des os ça le connaît (!) il était boucher avant d'être coureur cycliste, ce qui ne l'empêcha d'ailleurs pas d'arriver dernier à l'étape et dans un triste état.



Visser, le grimpeur, roi des Pyrénées.

Un vrai désastre.

A l'arrivée à Pau, huit coureurs avaient laissé ça là, notamment Verwaecké et Litschi. Les efforts contre la montre, la veille, les avaient lessivés. L'averse les rinça aussi ; la montagne acheva la besogne. Comme, lorsqu'on abandonne, on dit qu'on a séché, ils prirent cette héroïque décision.

M. Desgranges, en comptant ses coureurs le soir, s'aperçut qu'il n'en avait plus que 50. Encore n'avait-il pas procédé à l'élimination du dernier à Pau. Il repêcha donc (le terme est heureux) Le Moal et Le Grevés, arrivés tardivement à Toulouse et qui ne s'étaient pas fait contrôler. Le Tour est pénible, cette année, mais M. Desgranges est optimiste. Il compte fermement ramener au moins un coureur à Paris, dût-il le prendre dans sa voiture...

La peau des Bretons.

Un vent de panique a soufflé sur l'équipe bretonne. Fontenay tomba trois fois dans la montagne. Tassin, bien placé, cassa une pédale. Cloarec, Le Grevés, Le Moal montèrent comme des cloches. Yvon Marie et Gou'al préférèrent laisser ça là.

La veille, l'équipe bretonne avait reçu d'un supporter anonyme, une peau de vipère comme gri-gri.

du 33^{ème} Tour de France

La peau de vipère était chargée de venir et de supporter un ignoble traître, à la solde des Belges B. qui convoitait la première place au classement par équipe !

Le « nabot » déchainé

Archambaud conservait, dans le fond de son cœur l'espoir de grimper allègrement les cols. Las ! il n'a plus ses reins de 20 ans, et au Tourmalet il était 40". Mais Maurice tient, en ce moment, une forme extraordinaire, celle du record de l'heure pour lequel il n'y a pas de Pyrénées.

Les montagnes franchies, tant bien que mal (plutôt mal que bien), voilà notre « nabot » déchainé. Une véritable locomotive qui traînait derrière elle un peloton affolé. A Toulouse, Archambaud avait limité les dégâts et il était, le lendemain, le plus frais de tous.

Contre la montre, de Narbonne à Béziers, le même petit bout d'homme montra son savoir faire en surclassant tout le monde, et comme il est insatiable, il lâcha tous ses petits camarades (ce qui n'est pas gentil du tout), de Béziers à Montpellier.

Vietto l'accrocheur.

Vietto a pris le départ du Tour à contre-cœur. Il est triste, il est désabusé, il est sombre. Il ne rit pas, ne parle pas, répond parcimonieusement aux questions. Vietto n'aime pas son métier.

Il n'aime pas son métier, mais il le fait bien.

Il s'empara du maillot jaune, alors que personne ne croyait plus en lui. Et les augures de dire : « Vietto ne gardera pas le maillot d'or contre la montre de Salies à Pau. »

Le petit Cannois part mal, termine mieux et garde son trophée. Il est pourtant malade comme un chien et tousse à fendre l'âme.

Les augures de mauvais augure reprennent : « Vietto ne gardera pas le maillot d'or dans les Pyrénées. » (Prenez pour prononcer cette phrase une voix cavernueuse.)

Dans l'Aubisque, Vietto est lâché. Il revient. Puis il se sauve, pour attaquer le Tourmalet en tête. Les Belges le repassent (sans jeu de mot). Dans la descente, il revient sur son ennemi N° 1, Sylvère Maës. Dans Aspin, Maës repart ; le petit Cannois est-il battu ? Non, car il descend à tombeau ouvert et le Sylvère est rejoint. « Il est collant, ce petit, sais-tu ? »

Sur le plat, vers Toulouse, Vietto, avec Gianello, S. Maës et Ritservelde, pousse à mort pour rejoindre Visser. A l'arrivée, le petit leader est épuisé, mais il a conservé son beau maillot.

Vietto a gagné la deuxième manche de son match contre les augures de mauvais augure, Sylvère Maës et la maladie coalisés.

Restent encore les Alpes qui décideront de la troisième manche. Si Vietto est rétabli, S. Maës et Visser auront fort à faire pour enlever son maillot d'or au petit Cannois, et les augures de mauvais augure ne leur seront d'aucun secours.

JEAN-PIERRE.



Dans la montée d'Aubisque, Sylvère Maës démarre sec et lâche irrésistiblement Vietto qui passera dans le brouillard du sommet à 10" après Visser, Maës, Baillieux et Ritservelde.



Et voici l'émouvant hommage aux Géants de la Route, des Volontaires de la liberté du camp de Gurs.

Visages de femmes soviétiques

QU'ELLES soient écolières ou étudiantes dans les universités des grandes villes, kolkhoziennes des riches plaines où ondule la lourde moisson, ouvrières d'usines, ingénieurs, professeurs, toutes expriment par leur visage la joie de vivre et la confiance en l'avenir. Et il est bien vrai que les femmes en Union Soviétique sont heureuses. Autant et peut-être davantage que les hommes, la Révolution les a libérées d'une vie étriquée et routinière. Aucune voie ne leur est fermée, aucune activité ne leur est interdite. Mais si la Révolution leur a permis de devenir des êtres sociaux participant autant que les hommes à la construction du monde nouveau, elle leur a aussi permis de réaliser pleinement leur condition de femmes. Voici, avec quelques visages rencontrés, des images de la vie soviétique.

Nina Tschornaja habite à Leningrad dans sa famille et étudie à l'école. Mais elle vit pendant les vacances dans un camp avec plusieurs milliers d'autres jeunes filles et jeunes gens, au grand air, dans la forêt de bouleaux.

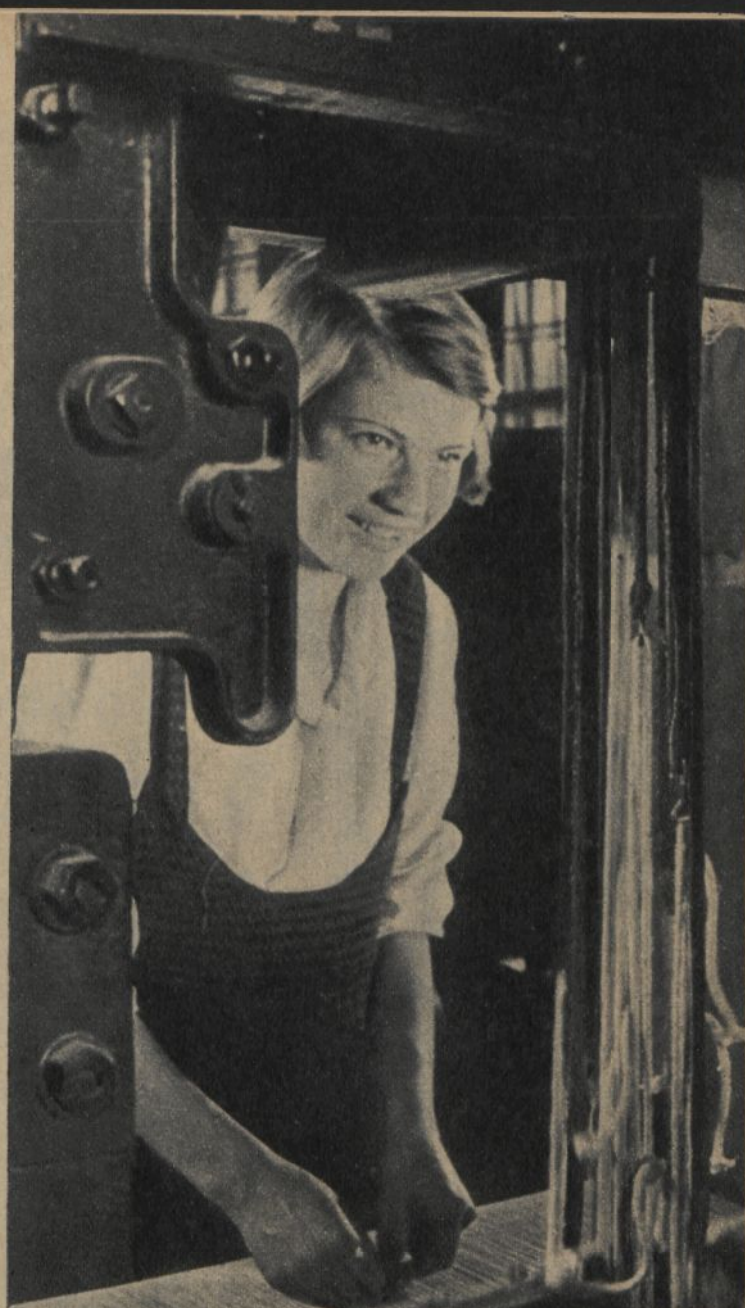


La couturière Valja Ossipova, de Moscou, a 19 ans. Célibataire, elle travaille dans de grands ateliers de couture qui emploient des milliers d'ouvrières comme elle. Excellente « première main », l'atelier lui a offert en récompense de son travail une jolie robe de soie plissée qu'elle étrenne à cette soirée au Grand Théâtre de Moscou, car Valja Ossipova est passionnée de théâtre et de danse.



Katia Grauberg a 23 ans. Elle vit dans un village non loin de la Volga où sa famille est installée depuis 200 ans. Katia est une parfaite vachère et laitière ce qui lui a valu d'être décorée de l'ordre de Lénine et d'être envoyée par ses compatriotes au Conseil des Nationalités.





Ci-dessus : Cette ouvrière est célèbre depuis longtemps déjà, malgré son jeune âge : 23 ans. N'est-ce pas elle qui a introduit grâce à son intelligence et à son habileté les méthodes stakanovistes dans l'industrie textile ? Blonde et souriante, c'est Doussia Vinogradova, ouvrière du textile, membre du Conseil Suprême.

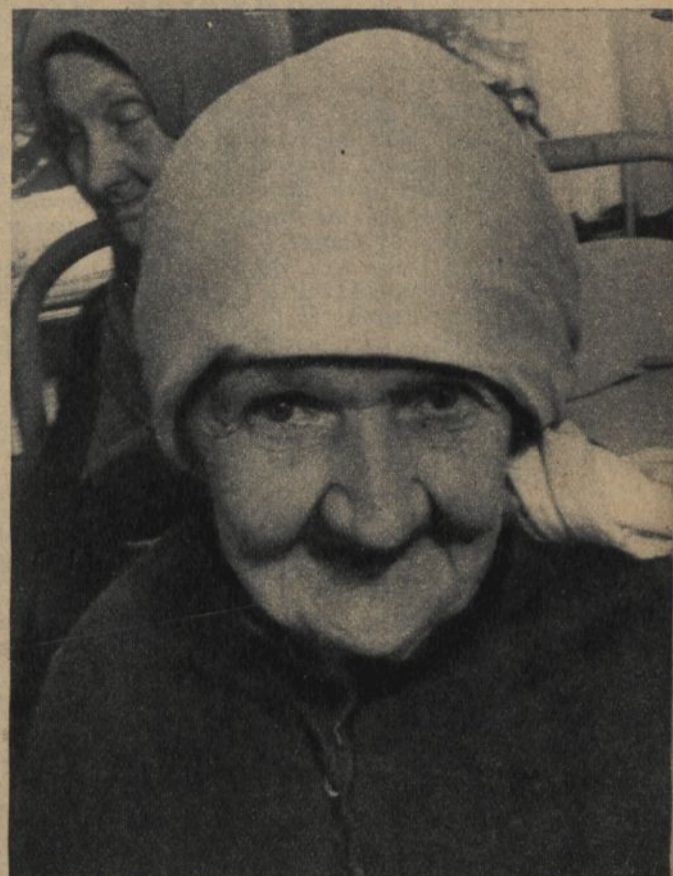
Ci-contre : Une étudiante parmi beaucoup d'autres, appliquée, studieuse, réfléchie, 16 ans; dans quelques années elle sera institutrice car elle aime beaucoup les enfants. A moins qu'elle ne devienne un peintre... car, dès qu'elle en a le loisir, elle s'empare de ses crayons et de ses pinceaux.



Tatiana Volodina est membre d'un holkhoze, ou ferme collective de la région de Riazan. Agée de 25 ans, elle sourit, heureuse, à la vie. Spécialisée dans la culture des betteraves, elle commande à une équipe de plusieurs personnes.



Nina Kindaskina est professeur d'histoire. 22 ans, elle consacre ses loisirs au sport et participe aux travaux de défense passive. Son salaire mensuel est de 350 roubles.



L'une des plus vieilles femmes de l'Union soviétique. Au cours de ses 108 années d'existence elle a vu bien des choses, dont elle se souvient parfaitement et qu'elle raconte à ses compagnes dans l'asile où elle achève paisiblement sa vie. « Lorsque j'étais serve, puis cuisinière du comte Léon Tolstoï... »

Photos REISSMANN.



Soyez belle

Le courrier du Dr Franc

Mme Cl...

« J'ai 38 ans et je pèse 89 kg. Je ne mange pas énormément de pain et je travaille journellement. Que puis-je faire pour maigrir ? »

— Vous ne me dites pas votre taille, mais, à moins d'être géante, c'est beaucoup trop de poids. Supprimez complètement le pain de votre alimentation, et tous les féculents, pâtes, riz, pommes de terre, sauf à deux repas par semaine, qu'ils constitueront uniquement.

Voici un régime :

1. — Petit déjeuner :

- 1 pomme
- 1 café au lait.

2. — A midi :

- 1 crudité
- 1 grillade — ou un œuf — ou du fromage.
- 1 salade
- 2 fruits.

3. — Le soir :

- 1 légume vert
- 1 salade
- 1 fruit.

Buvez un verre d'eau à 10 heures, à 5 heures et le soir en vous couchant.

Pesez-vous régulièrement chaque semaine.

Pendant les 15 premiers jours, frictionnez-vous matin et soir vigoureusement et reposez-vous à l'occasion.

Puis commencez à faire de la gymnastique quotidienne.

Ceci, jusqu'à perdre les 10 kilos qui vous alourdissent.

Une maman nous écrit en nous disant : « Mon petit garçon ne supporte pas les voyages, ni même les promenades en auto. Il a mal au cœur. Que puis-je faire ? »

C'est là un incident assez courant pour que nous pensions intéresser nos lectrices en publiant le conseil que nous lui donnons.

1 heure avant le départ, faites prendre à votre enfant deux grains de Cocculus 6 — et deux grains tous les quarts d'heure pendant cette heure et celle qui suit. Ce remède homéopathique n'est peut-être pas universel, mais il soulagera certainement la plupart des enfants de ce désagréable malaise.

VACANCES ! Ce mot charmant qui évoque en nous tant de perspectives agréables : vacances, repos, oubli. Mais nous avons néanmoins toujours avant ce départ quelques jours d'agitation, je ne veux pas dire préoccupation.

La mode nous facilite les préparatifs, puisque généralement notre costume est réduit à une très grande simplicité. Nous avons appris, depuis quelques années, à bien profiter du grand air.

Si notre robe imprimée de la ville est en coton, elle pourra nous servir en vacances et nous n'aurons rien à y faire, puisque ce printemps les robes étaient courtes, courtes, peut-être même un peu trop; mais elles seront parfaites pour la marche. Seules les chaussures devront être autres, les talons plats sont indispensables pour la campagne.

Si nous avons la chance d'être près d'un fleuve, il est évident que nous aimerons faire du bateau. Le short est nettement ce qu'il y a de plus pra-

tique. En coton imprimé, il sera plus seyant qu'en uni. Si vous n'aimez pas circuler en short, ayez en plus une jupe de toile boutonnée sur le devant et que vous mettez à volonté. Il est loin le temps où l'on avait besoin d'un costume de voyage.

Au grand air, il vaut mieux renoncer au sac de cuir de la ville. Rien n'est plus commode que ces grands sacs de toile où l'on peut tout mettre lorsqu'on va en promenade. Mais il ne doit pas être pêle-mêle à l'intérieur : faites-vous deux simples petites pochettes en tissu où vous rangerez votre monnaie; dans l'autre, ces objets de beauté dont nous n'aimons pas nous séparer.

Pour les petites filles, un maillot et deux robes, voilà ce qu'il leur faut. Une très grande maison de couture a lancé comme nouveauté la salopette de toile pour les vacances. N'avais-je pas raison de dire qu'il ne fallait pas se faire de souci au sujet de ces préparatifs de vacances ?

ROUGE-GORGE.

Bon appétit !

DANS les familles nombreuses, la question des grosses pièces de boucherie se solutionne d'elle-même. Mais pour trois ou quatre personnes que de morceaux qu'il est difficile de choisir : ainsi la langue de bœuf.

Si vous la prenez au milieu de la semaine, vous la mettez à dégorger trois ou quatre heures environ, puis vous ferez avec la partie du haut, en la mettant à cuire à l'eau bouillante avec des légumes, un excellent pot-au-feu. S'il en reste, vous pourrez la réchauffer, dans une sauce tomate ou une sauce madère avec cornichons coupés en rondelles.

Vous aurez gardé l'autre partie de la langue un ou deux jours en la salant de tous côtés avec du gros sel. Vous pourrez alors la faire cuire le samedi au court-bouillon et l'emporter froide en tranches si vous partez manger sur l'herbe le dimanche.

Préparée ainsi, elle fera également de délicieux sandwiches en tartinant très légèrement des tranches de pain noir d'une mayonnaise relevée de moutarde.

Enfin, s'il en reste, réchauffez-la en tranches dans du beurre roux, nappées de quelques cuillerées de crème fraîche et saupoudrées de persil haché.

Elle peut aussi être employée en hachis, boulettes, vinaigrettes et farces pour artichauts, choux, aubergines, etc...

Principe de cuisson : la mettre à l'eau bouillante, salée, poivrée, un oignon, une gousse d'ail, un bouquet garni, légumes du pot-au-feu. Laisser cuire trois à quatre heures et prendre soin de retirer la peau du dessus lorsque la langue est encore chaude.

SAINTE-ZITE.

EN HAUT : CETTE SAGE PETITE FILLE A HABILÉ SA POUPEE COMME ELLE, EN TOBRALCO FLEURI, GARNI DE CROISE BLANC.

(Photo « Agence Littéraire Internationale ».)

A DROITE : SHORT EN TOILE IMPRIMÉE, BLANCHE ET BLEUE. LE CORSAJE EN TOILE BLANCHE EST GARNI D'UN PETIT COL RABATTU EN MEME TISSU QUE LE SHORT.

(Photo Studio Tronchet.)



Charmante Sidonie!

ou

LA CONSPIRATION de ROHAN

Un grand roman inédit de Georges DELAQUYS

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Marie-Sidonie de Lenoncourt, riche orpheline de seize ans, est sur l'ordre du roi conduite à Paris où l'on doit la marier à un courtisan qu'elle ne connaît pas encore. Confiée à la comtesse de Soissons, dont l'hôtel est le rendez-vous du beau monde, la jolie orpheline est présentée au roi... Elle apprend alors que celui qu'on lui destine est le frère de Colbert. Cette perspective n'enchanté pas Sidonie et elle est ravie de rencontrer, au cours d'une soirée, Louvois, ministre de la Guerre, qui lui témoigne de la sympathie et semble partager son aversion pour ce mariage.

PRÉCISÉMENT, venait à passer, comme par hasard, près du couple que formaient toujours au milieu du salon, sous le regard vert de bile de Jean-Baptiste Colbert, un délicieux seigneur de vingt ans, tout luisant de satin couleur d'aurore, l'air le plus frais du monde et qui marchait comme les danseurs sur la pointe du pied.

Il aborda celui qu'on appelait déjà le ministre, bien qu'il ne le fût pas encore, avec cette charmante effronterie des petits maîtres du temps, de ces évaporés séduisants et légers qu'on entend zéayer selon la mode dans les comédies de M. Molière. Et aussi, disons-le, avec cette assurance que lui donnait la faveur dont on savait qu'il jouissait auprès du roi, pour ce que depuis l'enfance il avait été son petit compagnon de jeux.

— Ne me ferez-vous point l'honneur, Monsieur le ministre, de me présenter à la reine de la soirée ?

Louvois n'aimait pas beaucoup, n'aimait même pas du tout ce fréluquet, ce coquebin trop poudré, parfumé, enrubanné, emplumé et tout calamistré de beau langage. Mais il s'en servait comme d'une marionnette pour faire enrager Colbert.

— Je vous fais cet honneur, car c'en est un, et que pourtant vous ne méritez guère, acquiesça Louvois en souriant, pour ce que Mlle de Lenoncourt doit tout connaître de Paris, y compris ses dangers, dont vous êtes, mon cher Villeroi ! Oui, mon enfant, M. François de Neuville, duc de Villeroi, que je vous présente, est un horrible danger pour une jeune fille comme vous. Il n'est anodin que pour les femmes, qui l'ont surnommé le Charmant.

— Mais il est charmant, dit naïvement Sidonie, à la grande confusion de Louvois qui n'en laissa rien paraître, et pour la grande liesse du jeune duc, qui ne manqua point à s'en pavoiser du haut en bas.

— Ah ! mon cher ministre, Mlle de Lenoncourt ne vous l'envoie pas dire !

Et comme les violons, à ce moment, entamaient la première sarabande du bal qui suivait toujours, en ce temps-là, toutes les grandes réceptions, Villeroi, sans plus de façon, entraîna la jeune fille à la barbe de l'assemblée et vint se placer au milieu de l'espace réservé aux danseurs.

Et tandis que d'autres couples se formaient, garnissant peu à peu le grand carré, Sa Grandeur l'évêque de Vannes s'approchait de la maîtresse de maison, la belle Olympe Mancini, qui resplendissait pour l'heure de tout l'éclat de ses vingt-six ans, pour lui glisser à l'oreille, à l'abri de l'éventail :

— Voyez donc, Madame la comtesse, le curieux manège de nos deux ministres ! Chaque fois que M. Colbert fait un pas en avant pour se rappro-

cher des danseurs et jouir de plus près du succès de sa belle parente, M. Louvois en fait deux pour être en avant de M. Colbert. Celui-ci, au bout d'un moment, fait un autre pas pour se mettre à hauteur et l'on voit peu après M. Louvois faire deux autres pas pour ne pas rester en arrière.

— Et où croyez-vous qu'ils arrivent, tous les deux, en marchant de ce train-là ? demanda malicieusement la comtesse.

— Cela, ma chère comtesse, nous le saurons beaucoup plus tard. Mais de toute manière, il v en aura un qui ne sera pas content.

— Peut-être même tous les deux, dit la comtesse en regardant Sidonie avec une espèce de haine, car Villeroi s'empresait fort autour de la jeune fille et la comtesse couvait depuis longtemps une furieuse envie d'être aimée de ce petit coureur de Villeroi.

CHAPITRE DEUXIEME

I

D'UN RENDEZ-VOUS CHEZ LE MINISTRE

Le lendemain de cette soirée qui avait établi si brillamment la réputation de charme, d'esprit et de beauté de Mlle de Lenoncourt, la princesse de Carignan avait reçu la visite tout à fait inattendue de M. de Louvois; d'un Louvois congestif, lyrique et frémissant, tel un jeune homme amoureux pour la première fois et qui ne sait encore comme il s'y faut prendre.

— Ma chère princesse, votre pupille est fort agréable et je viens vous en faire compliment.

— Hé ! quoi, mon cher Louvois, c'est tout de bon pour me mettre dans ce secret que vous me faites l'honneur de me venir surprendre à l'improviste ?

— Tout de bon, princesse. Elle n'est point céans ?

La vieille Carignan connaissait son monde sur le bout du doigt et que le fils Le Tellier, bourgeois aux gros appétits, avec sa lourde face lippue et rougeaude, son encolure de bovin, sa force quasi indomptable, n'était jamais homme à barguigner sur une toquade, et qu'à l'exemple de son maître Louis XIV, à peu près du même âge, il aimait peu attendre le bon plaisir des belles que son désir de sanguin convoitait.

Mais comme il s'agissait ici d'une jeune fille, il consentait encore à y mettre quelque forme; d'autant que la demoiselle lui avait paru peu nigaude et fort capable de se défendre adroitement, en le bernant de coquetteries par exemple, ou en lui tenant la dragée haute.

La princesse avait compris tout cela qui était au surplus fort clair.

— Elle n'est point céans, pour être allée avec sa chambrière à la Foire, au théâtre Raisin, admirer cette fameuse épinette qui joue toute seule, dont le roi fut l'autre jour si émerveillé.

— Je sais, dit Louvois. Eh bien ! si la belle Sidonie aime à voir jouer les épinettes qui marchent toutes seules, j'en ai qui viennent d'Italie et qui sont les plus curieuses du monde. Envoyez-la-moi au plus vite que je lui montre cela. Avec sa chambrière, naturellement.

— Je lui ferai part de votre désir, mon cher ministre, et comme je sais que cette chère enfant a tout de suite éprouvé beaucoup de sympathie pour vous, je ne doute point de son empressement à se rendre à votre invitation.

Louvois se leva, tout rayonnant.

— Voilà qui est au mieux. Je l'attendrai demain au Ministère, à trois heures.

— Plutôt à quatre heures, voulez-vous. A trois

heures, elle sera à Vêpres où Bourdaloue prêche sur les Plaisirs mondains.

— Il va me la gâter ! fit Louvois en riant.

— Au contraire ! répliqua gaiement la princesse; il va vous la préparer.

Louvois lui baisa la main en se retirant. Et tout en le reconduisant, la princesse lui rappela :

— A propos, mon cher ministre, vous savez que mon fils Eugène n'est pas encore lieutenant-général.

— Est-ce possible, princesse ? s'exclama ironiquement Louvois. Mais il est colonel général des Suisses, une charge qu'avait le maréchal de Bassompierre.

— Possible; mais il s'est assez bien battu à la bataille des Dunes.

— Je sais qu'il s'y est fait remarquer par son intrépidité. Aussi bien va-t-il avoir bientôt l'occasion de se distinguer.

— Parle-t-on de quelque nouvelle guerre ?

— Hé ! princesse, il le faut bien ! A quoi servirais-je, moi, s'il n'y avait jamais de guerre ! Et comment le beau-père de ce cher Colbert, Messire Charon, ferait-il fortune s'il n'y avait jamais de budget extraordinaire des guerres ?

— Et où va-t-on faire campagne ?

— En Flandre, puis sans doute en France-Comté. Notre jeune roi a des fringales de victoire. On ne sera pas son homme en l'empêchant d'en remporter. Pour ce qui est du comte de Soissons, foi de Louvois, il sera lieutenant général à la prochaine campagne. Mettez-moi aux pieds de la charmante Sidonie !

— Allez ! beau masque ! Voilà quelque chose que vous ferez beaucoup mieux que moi !

Louvois était à peine parti que la princesse de Carignan sonna sa femme de chambre :

— Voulez-vous prier Mlle de Lenoncourt de venir me parler.

— Mademoiselle n'est pas à l'hôtel, Madame.

— Comment, pas à l'hôtel ? Et où est-elle, alors ?

— M. le duc de Villeroi est venu la chercher pour la mener au théâtre de la Foire.

— Cela est de la dernière imprudence. Et pourquoi ne m'a-t-on pas prévenue ?

— Madame la princesse était sortie à ce moment-là.

— En voilà bien d'une autre ! Cet impertinent a dû guetter ma sortie et faire son coup pendant ce temps-là, car je suis rentrée presque tout de suite. Mais voilà une chose que je ne puis tolérer. Je vais leur laver la tête d'importance dès qu'ils vont rentrer. C'est bien, laissez-moi.

La femme de chambre ouvrit la porte pour se retirer. Mais on entendit alors dans l'antichambre de frais éclats de voix et de rires. C'étaient les deux jeunes gens qui rentraient.

— Eh bien ! eh bien ! s'écria le plus gentiment du monde la princesse, qu'est-ce que cela veut dire ? Quelles sont ces modes nouvelles et depuis quand les jeunes gens viennent-ils chercher les jeunes filles pour les mener à la Foire sans rien demander à personne ?

— Depuis aujourd'hui, Madame, répondit gaiement le « charmant » Villeroi. Et vous pensez que je n'ai pas laissé passer une si belle occasion de montrer un peu notre Paris à Mlle de Lenoncourt qui, je dois le dire, en a paru ravie.

— J'en ai été ravie, Madame, c'est le mot, et je remerciais de grand cœur M. de Villeroi si je ne voyais que cette petite escapade vous a fâchée. Vous me la pardonnerez, j'espère, et je n'y reviendrai plus.

OU LE LECTEUR FAIT CONNAISSANCE AVEC
UN NOUVEAU PERSONNAGE

— Allons, allons, cela n'est pas si grave et je vous pardonnerai. Mais je vais gronder M. de Villeroi de vous mener à la Foire qui n'est point un lieu où promener les jeunes filles, pour ce qu'il y a une fort grande presse de gens de toutes sortes qui ne sont guère respectueux.

— Comment cela, Madame, protesta le jeune homme, avec une charmante indignation fort bien jouée sur son joli visage où la fine moustache blonde ornait une bouche d'enfant gâté la plus mignonne du monde. Mais tout le bel-air s'y donne rendez-vous et l'on y voit maintes gens de qualité, le roi lui-même...

— C'est bien ce que je dis ! Voilà beaucoup de mauvaises rencontres. Enfin, vous êtes rentrés ; n'en parlons plus. Et maintenant, Villeroi, je vous congédie. J'ai à parler fort sérieusement avec Sidonie.

Villeroi s'inclina avec le plus galant respect et quitta la place non sans pousser un grand soupir de regret.

Il était à peine sorti, que la princesse, quittant sans transition son air aimable et indulgent, arbora sa grande expression sévère qui l'avait rendue si antipathique à beaucoup de gens durant sa longue vie. Elle était bien Marie de Bourbon-Soissons, avec son grand nasal, sa grosse lippe, son air bougon, son regard plein de morgue, ses manières hautaines, de cette race de sanguins violents et sensuels, arrogants, gros mangeurs, qui, depuis les premiers barons du Moyen Age, à la faveur des alliances jusqu'à Saint-Louis, et de Saint-Louis à Louis XIV, venu au monde avec deux dents, avait peuplé tous les grands fiefs de France et les trônes d'Europe, de ses insatiables rejetons.

A côté d'elle, la fière petite héritière des Lenoncourt semblait une vassale écrasée par une aitière suzeraine.

— J'ai à peine besoin de vous dire, Mademoiselle, fit-elle en le prenant très sec et de très haut, que

des rêves ne rencontrait point de barrières. Et elle se rappelait une fable en vers qu'un poète ami de la duchesse de Bouillon avait récemment composée et lue un soir à l'Hôtel de Soissons et qui s'appelait « Le Loup et l'Agneau ».

Elle avait oublié le nom de l'auteur, mais point la morale de la fable; et elle se sentait assez dans la peau du petit agneau accusé de méchefs affreux par un loup ironiquement innocent.

— Je suis bien mortifiée, Madame, de vous avoir tant déplu, dit-elle avec douceur mais sans humilité, car je n'ai point eu d'intentions coupables. Au surplus, je vois bien que je vous suis à charge, voire importune, et c'est un fort grand malheur pour moi qui ne demandais qu'à bien faire.

Ce petit plaidoyer n'eut pas l'heur d'apaiser le courroux de Mme de Carignan, née Marie de Bourbon-Soissons, pour ce qu'il décelait non dans les termes, mais dans le ton, une fort grande pertinence d'esprit. Fort bien élevée et mieux instruite que ne l'étaient en général les filles de ce temps, par la bonne abbesse d'Orléans, la charmante Sidonie plaisait aux uns et déplaisait aux autres par cette distinction native toujours maîtresse de soi, par ce style de la pensée et de l'extérieur, qui la faisaient toujours s'exprimer avec une extrême recherche.

Non qu'elle fût pédante ou précieuse; mais c'était respect du prochain et modestie de soi-même, qui ne bridaient point d'ailleurs sa juvénile spontanéité toutes les fois qu'elle n'y sentait point de péril ou d'effronterie.

— Nous allons voir, reprit la princesse, si vous êtes vraiment aussi disposée que vous le dites à bien faire. Vous vous rendez demain à une audience particulière que M. de Louvois daigne vous accorder.

Sidonie ne put contenir un éclair de joie.

— Oh ! vraiment, Madame ? Déjà ? M. de Louvois m'aurait-il trouvé un mari ?



M. de Louvois, puissant ministre de la Guerre, était fort intéressé par Sidonie de Lenoncourt.

je suis extrêmement courroucée et mortifiée de votre désinvolture. Avez-vous pensé à ce que va dire Sa Majesté de la façon dont je m'occupe de la pupille qu'elle a bien voulu commettre à mes soins ? Je n'ai point la charge de M. de Villeroi, Dieu merci ! et il ne me doit point compte de ses actions. Il n'en est pas de même des vôtres. Aussi j'ai grande hâte de vous voir hors de ma tutelle, car je vois bien qu'il ne me faut rien attendre de bon d'une nature indépendante et orgueilleuse comme je vous vois.

Sidonie ne comprenait vraiment rien à la violence de cette mercuriale et elle commençait à regretter pour de bon la tranquillité des ombrages du couvent de Saint-Loup, l'apaisement des prières, l'indulgence affectueuse de la bonne tante abbessse et la solitude enchantée où du moins l'aile

La princesse ne perdit pas son temps à chercher pourquoi et comment Louvois se mêlait de chercher un époux à Sidonie; elle le soupçonnait d'ailleurs fort clairement, et se contenta de répondre, à tout hasard :

— Il doit y avoir quelque chose comme cela, puisque décidément vous ne voulez pas de M. Colbert. Françoise vous accompagnera et vous attendra dans l'antichambre. Je n'ai point besoin de vous recommander d'être avec M. Louvois de la dernière amabilité.

Sidonie sourit à l'espérance, comme si vraiment elle attendait de cette entrevue le salut de son destin et s'y prépara dans la plus douce fièvre, jusqu'au lendemain, sans plus penser au charmant Villeroi qui lui faisait décidément l'effet d'être un délicieux écrivain.

Lorsque le lendemain vers cinq heures et demie après-midi, Sidonie rentra avec Françoise à l'hôtel de Soissons, elle y trouva à la fois Mme de Carignan et la comtesse qui profitaient d'une heure de liberté arrachée aux obligations mondaines et officielles pour jouer avec la marmaille d'Olympe, laquelle se composait pour l'instant de cinq petits poussins garçons et filles, échelonnés de deux à six ans.

Les deux femmes, la mère et la grand-mère, tentèrent vainement de déchiffrer une impression quelconque, bonne ou mauvaise, sur le visage naturel, aussi pur et calme qu'à l'ordinaire, de la jeune fille.

— Ah ! voici notre petite mondaine. Elle ne compte plus les succès ! dit hypocritement la princesse à sa belle-fille. Saviez-vous, ma chère bru, que cette jeune personne avait aujourd'hui un entretien particulier avec le ministre Louvois ?

— Mazetta ! s'exclama Olympe, qui n'aimait pas Louvois, ce qui ne lui rendait pas Sidonie plus sympathique, surtout après les assiduités de Villeroi auprès de la jeune provinciale. En voilà une qui va faire son chemin. Elle s'y connaît déjà en intrigue.

Sidonie ne répondit rien. Pas une fibre de son visage, non plus, ne bougea, bien qu'elle ressentit vivement les plus petites choses; mais elle avait vraiment l'air de quelqu'un que l'on peut bien accuser et méconnaître tant que l'on voudra, du moment qu'elle était sûre, elle, de sa parfaite innocence.

— Alors, s'enquit Mme de Carignan, racontez-nous un peu votre entrevue avec M. de Louvois. Il vous a fait bon accueil, j'espère.

— On ne peut meilleur accueil, Madame, fit Sidonie, le plus naturellement du monde.

— Et... c'est tout ? De quoi vous a-t-il parlé ? Pourquoi vous recevait-il ? Que voulait-il de vous ?

— Mon Dieu, Madame, M. de Louvois s'est montré très obligeant, très soucieux de mon établissement... Il m'a dit qu'il me voulait du bien... Il m'a montré des épinettes qui venaient d'Italie et qui étaient aussi curieuses que celle que nous avons vue hier, à la Foire.

— Vraiment ! Et c'est pour vous montrer des épinettes que le ministre de la Guerre de la France, à la veille d'une campagne importante, a passé une heure avec vous dans son cabinet ?

— Je n'y suis pas restée une heure, Madame, mais fort peu de temps, au contraire.

— Alors, qu'avez-vous fait depuis deux heures que vous êtes partie ?

— Mais rien, Madame. Il fait très beau temps; nous avons marché doucement avec Françoise, dans le jardin du Palais-Royal.

La belle-mère et la bru échangeaient un regard, comme pour se dire : « Elle a réponse à tout. » « C'est sans doute qu'à tout il y a une réponse », aurait évidemment répliqué Sidonie, qui était le bon sens et la sincérité même.

— C'est bien, mon enfant. Vous pouvez aller vous déshabiller.

Sidonie n'insista pas pour demeurer une seconde de plus. Elle fit la révérence sans hâte, gracieusement et se retira.

Dès qu'elle eût disparu, les deux femmes se regardèrent avec incertitude.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— En tout cas, dit Olympe, elle est discrète. Elle ira loin.

— Il faut un départ pour aller loin. Qu'est-ce qui a bien pu se passer ? C'est une petite chatte qui a dû sortir les griffes. Louvois ne s'en vantera pas. Ah ! Peste soit de la pécore ! Que va dire M. Colbert si elle n'épouse pas son frère ?

— Mais il n'en est pas question, je suppose ! se récria Olympe. Colbert est un homme trop puissant et avec qui j'ai toujours eu de trop bons rapports pour lui faire cet affront.

— Hé ! ma chère, qu'y voulez-vous faire ? Voilà plus d'un mois que la chose est en train et Maulevrier n'est pas encore revenu d'Espagne. Il n'y met guère de hâte.

— Tout de même, cette petite demoiselle n'est pas si pressée de se marier.

— Non, mais d'autres la remarquent aussi, qui ne la trouvent pas laide. Si Colbert est puissant, Louvois est en chemin de ne pas l'être moins et ce n'est pas M. Colbert qui fera votre mari lieutenant général.

— Evidemment, admit Olympe. Louvois vous en a parlé ?

— Cela peut également se raconter ainsi, si l'on veut. Enfin, Eugène sera général à l'issue de la prochaine campagne. Ce n'est donc pas le moment de mécontenter le petit François !

Cependant, Sidonie était tranquillement montée à sa chambre, de son air le plus gracieux en passant devant les laquais.

(A suivre.)

Jeunes mères, vous devez savoir...

LA TOILETTE DU TOUT PETIT

FIDÈLE à son rôle de guide et d'ami, « Regards » a pensé qu'une série de conseils pratiques de puériculture pourrait aider utilement bien des mamans. Certes, l'instinct maternel supplée dans beaucoup de cas, à l'insuffisance des connaissances; mais encore faut-il qu'il soit étayé de quelques données sûres, et même, de petits « trucs » pratiques à la portée de toutes.

Nous publions donc, à partir d'aujourd'hui, des petites chroniques illustrées de photographies, qui serviront elles-mêmes de commentaire aux actes principaux de la vie de Bébé. Nous nous occuperons aujourd'hui de la toilette, occupation importante dans la journée de l'enfant.

La propreté la plus méticuleuse est indispensable aux tout-petits. Il est d'abord agréable de manipuler un enfant bien tenu. Il sent bon, il est frais, il est de bonne humeur, parce qu'il se sent à son aise. Et que d'ennuis, de petites souffrances, de maladies même, évitées par une toilette quotidienne faite avec soin à une heure régulière, de préférence le matin avant une tétée. Les petites affaires nécessaires sont groupées sur une table assez haute, recouverte d'un molleton double et d'une grande serviette propre. A portée de votre main, la cuvette d'émail ou de porcelaine remplie d'eau tiède, le boîte à coton hydrophile, les épingles de nourrice, la vaseline, une bonne crème, le talc, les couches, etc...



A gauche : Bébé est démaillotté, séché avec un linge sec. Les couches souillées trempent dans l'eau pure. La chemise et la brassière sont enlevées et ne seront remises que si elles sont absolument propres. Savonnez l'enfant avec un bon savon de Marseille, et un gros tampon de coton, que vous changerez souvent. Pas de gant éponge, trop rude pour la peau si fine.

A droite : Séchez soigneusement le petit corps et poudrez-le largement avec du talc dans tous les petits coins.



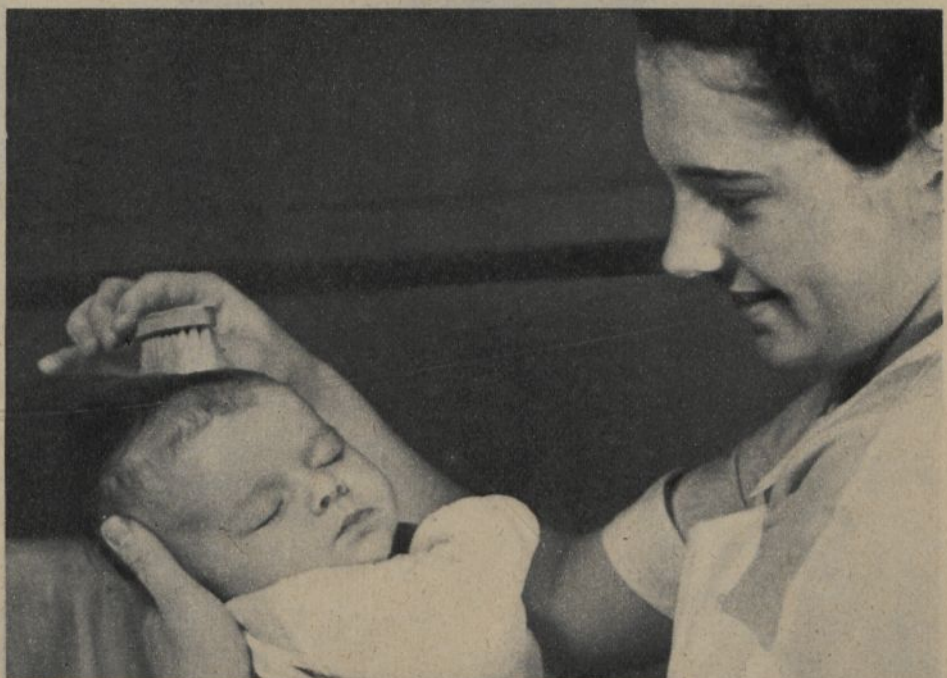
N'oubliez pas le nettoyage des oreilles. Enroulez un morceau de coton autour d'un petit bâtonnet, trempez-le dans de l'huile ou de la vaseline et passez-le délicatement dans tous les replis.



Pensez aussi que Bébé ne peut pas se moucher. Procédez pour le nez comme pour les oreilles, en changeant le coton pour chaque narine.



Surveillez aussi l'état de ses ongles. Maintenez-les bien courts pour que Bébé ne se griffe pas la figure. Coupez-les avec des ciseaux arrondis du bout, pour ne pas risquer de le blesser.

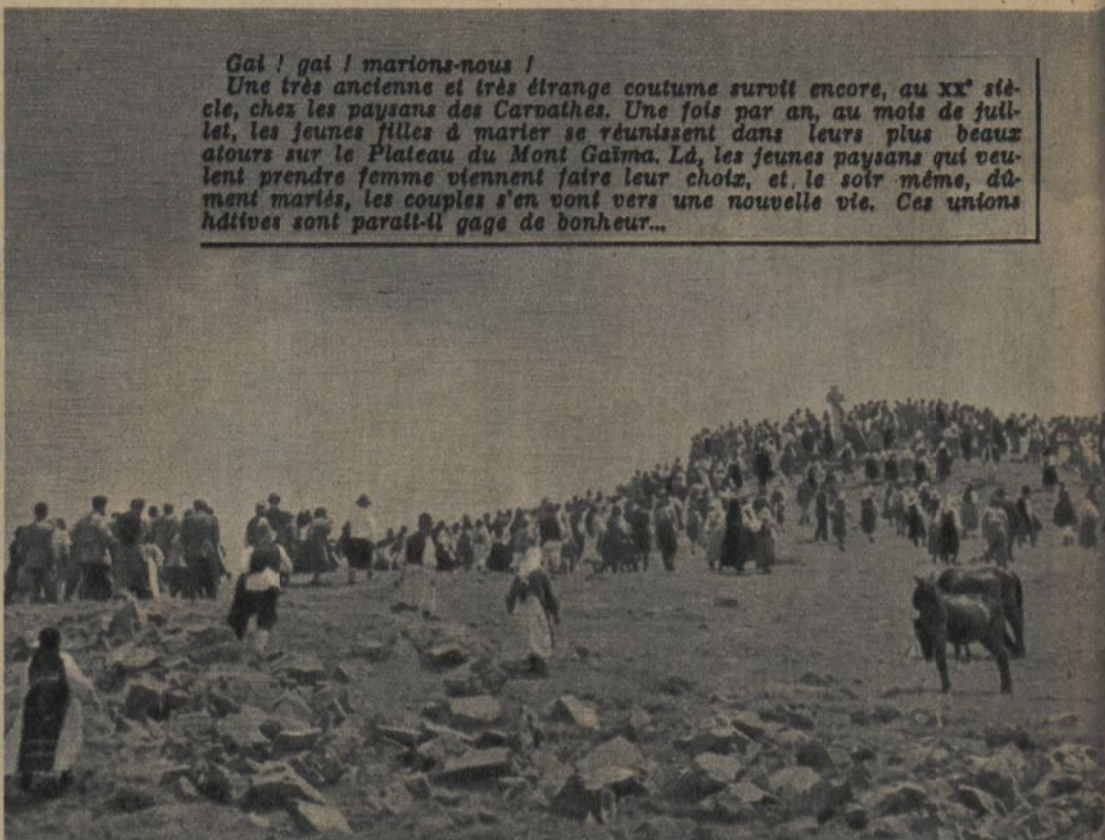


Enfin, n'oubliez pas les cheveux. Même si Bébé en a très peu, passez un tampon d'eau de Cologne sur sa petite tête et coiffez-le avec une brosse douce, en attendant le moment de lui faire une belle boucle !

LA FOIRE AUX FIANCÉS



Les filles se sont levées de bonne heure ce matin-là. A pied ou en carriole elles sont montées jusqu'au grand plateau d'herbe rase qui domine tout le pays. Un dernier soin à la toilette, à la coiffure et elles seront prêtes à affronter les regards masculins.



*Gai ! gai ! marions-nous !
Une très ancienne et très étrange coutume survit encore, au XX^e siècle, chez les paysans des Carpathes. Une fois par an, au mois de juillet, les jeunes filles à marier se réunissent dans leurs plus beaux atours sur le Plateau du Mont Gaïma. Là, les jeunes paysans qui veulent prendre femme viennent faire leur choix, et le soir même, déjà mariés, les couples s'en vont vers une nouvelle vie. Ces unions hâtives sont parait-il gage de bonheur...*

Le rassemblement se fait au sommet d'une légère éminence du plateau où souffle le vent de la montagne qui fait, au soleil, onduler les couleurs vives des costumes.



Celle-ci est heureuse. Ses bonnes joues roses et sa large stature de paysanne travailleuse lui ont valu d'être remarquée par un charmant garçon. Le choix de l'anneau d'argent est un moment plein de félicité.



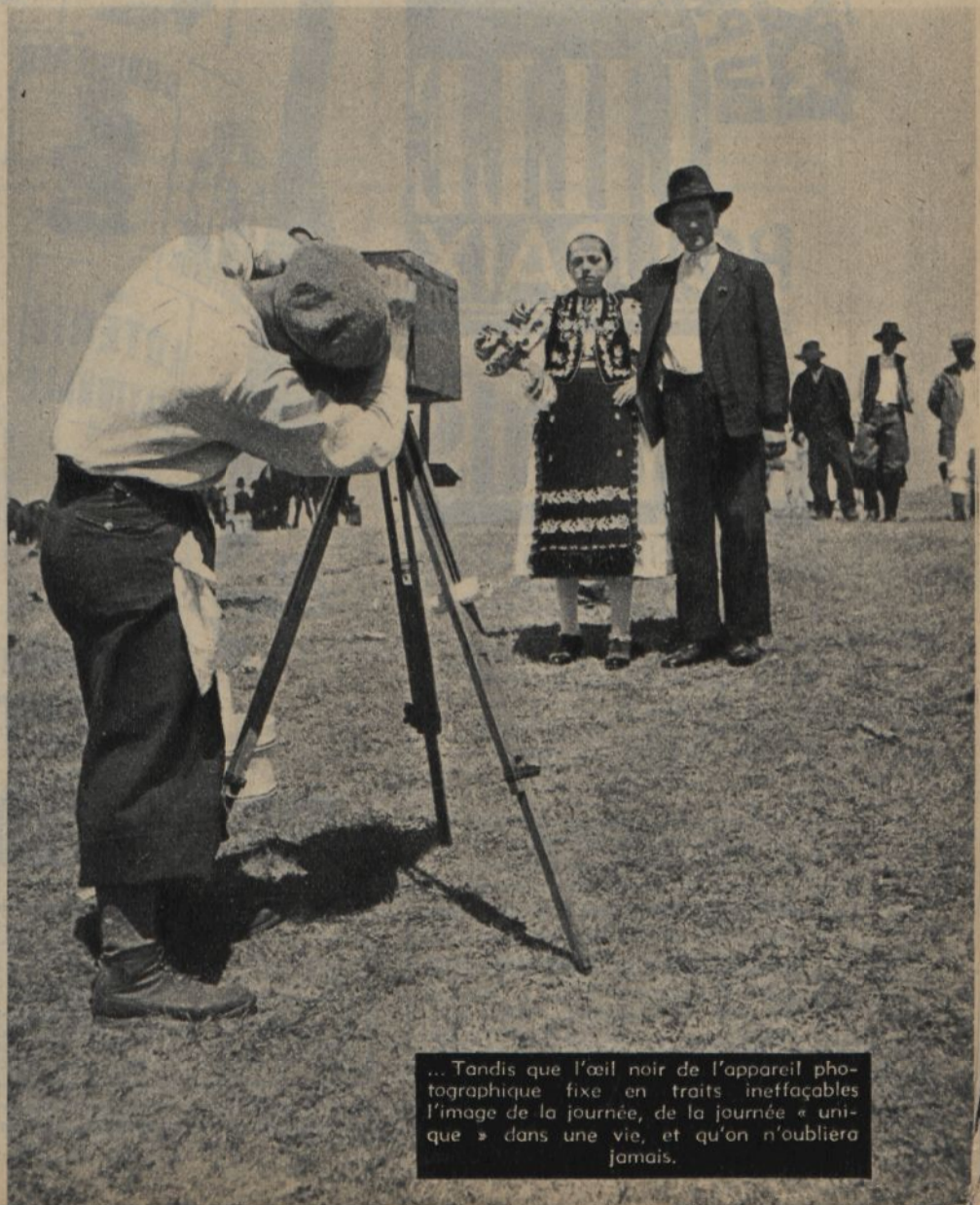
Renouvelant un geste antique, les jeunes filles soufflent dans de longues trompes dont l'écho se répercute dans les vallées les plus fermées, appelant ainsi les fiancés.



Sûrs d'eux-mêmes, les paysans passent entre les groupes de jeunes filles, assises par terre sur leurs larges jupes étalées. Quelle émotion pour elles : Me marierai-je cette année ?



Le pape est là aussi, à l'abri de quelques arbres, il unit pour toujours ceux qui viennent de se rencontrer...



... Tandis que l'œil noir de l'appareil photographique fixe en traits ineffaçables l'image de la journée, de la journée « unique » dans une vie, et qu'on n'oubliera jamais.

Val de LOIRE

DIMANCHES ET FÊTES
JUSQU'AU 29 OCTOBRE INCLUS

TRAIN RADIO DES CHÂTEAUX & DES PLAGES DE LA LOIRE

VOITURE-DANCING-WAGON-BAR

Départ de Paris-Austerlitz à 7^h
Retour à Paris-Austerlitz à 23^h 10

Circuits Automobiles
au départ de Blois et
de Tours pour la visite
des Châteaux.

PRIX des BILLETS

Paris-Orléans (A.R.)	30 ^f
Paris-Blois	40 ^f
Paris-Tours	52 ^f
Paris-Sullys/Loire	46 ^f
Orléans-Tours	27 ^f

Renseignez-vous
Aux Gares de Paris-Orsay et Paris-Austerlitz
Aux Bureaux de renseignements, Bureaux de ville et Agences

Val des LOISIRS

EXPOSITION DU PROGRES SOCIAL

15 MAI - 15 OCTOBRE

ROUBAIX

regards

ABONNEMENTS
FRANCE & COLONIES
3 mois: 24 fr. - 6 mois: 42 fr.
Un an: 78 fr.
Pays de l'Union postale:
6 mois: 56 fr. - Un an: 104 fr.
Autres pays:
6 mois: 70 fr. - Un an: 130 fr.
Les manuscrits non insérés ne
sont pas rendus.

Pour chaque changement d'adresse
envoyer la bande du
dernier numéro reçu et join-
dre 1 fr. 50 en timbres-poste.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
NOUVELLES ÉDITIONS REGARDS
SOCIÉTÉ ANONYME R. C. S. 257-566 B
53, RUE DE CHABROL, PARIS - X^e
Téléphone: TAITBOUT 56-87
Chèque postal: PARIS 1715-54

PARTIR ...

TOURISME

CROISIÈRES

CHÂTEAUX

LOTÉRIE NATIONALE

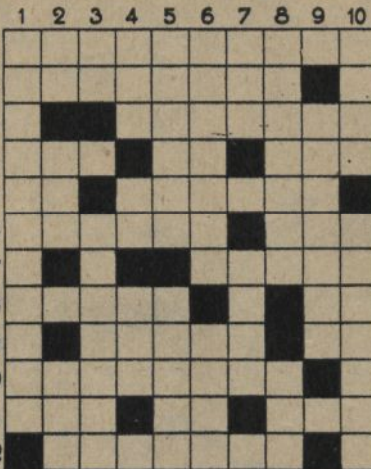
Avez-vous mis votre
BILLET
DE LA 78
LOTÉRIE NATIONALE

Puis-les-Dieppe (Seine-Inférieure), est
une charmante petite localité dans le ba-
geage normand, tout près de la falaise et
de la mer. La très confortable pension
de famille « La Valentine » offre des sé-
jours à 35 fr. pour juillet et 38 francs pour
août, net de toutes taxes.

MOTS CROISÉS

PROBLEME N° 144

Horizontalement
1. Raccourcis grossiers. — 2. Dépecée
pour n'en tirer que la peau et la graisse. —
3. Fruits. — 4. Partie de poule - Pleine lune -
Premier viticulteur. — 5. Métal brillant -
Madame en Angleterre. — 6. Trompée - Com-
me un fondu. — 7. Pays d'Europe. — 8. Obs-
tinés - Conjonction. — 9. Gage de force -



Notes. — 10. Devront être reconnaissantes des
services rendus. — 11. Ecran solaire - Néga-
tion - Trois. — 12. Prénom féminin.

Verticalement

1. Désapprobation. — 2. Deux lettres de
équateur - Époque - Avalée. — 3. Examiné -
Os de genoux. — 4. Rivière de Suisse, af-
fluent du Rhin - Se suivent aussi dans l'alpha-
bet - Qui est en parfait accord pour ne pas
perdre de sa force. — 5. Muse de l'astrono-
mie - Qui est approuvé, certifié par la main
de l'auteur. — 6. Vieux chiffons utilisés pour
faire la pâte à papier - Une surveillance est
imposée lorsqu'on l'a. — 7. Planche de bois
- Boîte à surprises. — 8. Se plaindre sans
motif sérieux - Devant la patronne. — 9.
Accidents mortels où l'on vous tire de l'eau.
— 10. Située - Ancienne mesure de capacité
qui contenait un litre.

PROBLEME N° 143

Horizontalement

1. Patrimoine. — 2. Ecrevisse. — 3. Rois
- Ré - Va. — 4. Mu - En - Ries. — 5. Apé-
ritifs. — 6. NS. - Voies. — 7. Ferez - Pa.
— 8. Nia - TD - Var. — 9. Truc - Icare. —
10. Tapeçul. — 11. Stèles - Tel.

Verticalement

1. Permanentes. — 2. A-coups. - Ir. — 3.
Tri - Faute. — 4. Réservé - Cal. — 5. IV
- Niort - Pé. — 6. Mir - Tièdies. — 7. Ose-
riez - CC. — 8. Is - Ifs - Vaut. — 9. Névés
- Parle. — 10. As - Mare.

A l'occasion du Tour de France NOUS SOLDONS

1.000 APPAREILS PHOTOS A PELLICULES

A titre de réclame pour notre mar-
que, nous avons décidé de sacrifier le
solde de nos appareils box métallique,
objectif excellent, obturateur aménagé
pour prises de vues, pose et instan-
tané. **Garanti 3 ans.**

Les 200 premiers Lecteurs de ce
journal qui nous adresseront leur com-
mande par écrit en joi-
gnant la coupure de cette
annonce recevront notre
box **PROGRES** au prix ex-
ceptionnel de Fr. **15.00**

au lieu de Fr. 55, sa valeur réelle.

Paiement après réception. Profitez
tout de suite de cette offre réclame
et écrivez encore aujourd'hui au Ser-
vice 88 de la Maison Photo-PROGRES,
56, rue de Londres, PARIS (8^e)



Garantie
3 ans
par bulletin enregistré

Pour vos Vacances!...
LA MER, LA MONTAGNE, LA CAMPAGNE
A votre portée grâce
au Service Touristique de «REGARDS»
qui a établi pour vous une gamme de plus de 75 centres
répondant à tous les désirs

Vous serez reçus partout dans des Hôtels Confortables
A des conditions avantageuses

QUELQUES-UNS DE NOS FORFAITS DANS LES PYRÉNÉES

DESTINATION	Durée du Forfait	Durée du Séjour	PRIX SAISON JUILLET AOÛT					
			FORFAIT Billet Collectif		FORFAIT Billet Populaire		FORFAIT Billet 40 Jours	
			1 pers.	2 pers.	1 pers.	2 pers.	1 pers.	2 pers.
Biarritz (BASSES-PYRÉNÉES).	9	7	605	1.175	660	1.285	765	1.490
	16	14	925	1.765	980	1.880	1.080	2.080
	21	19	1.145	2.185	1.200	2.295	1.300	2.500
Saint-Jean de-Luz (BASSES-PYRÉNÉES).	9	7			700	1.400	805	1.610
	16	14			1.055	2.110	1.160	2.320
	21	19			1.305	2.610	1.410	2.820
Hendaye (BASSES-PYRÉNÉES).	9	7			665	1.290	770	1.500
	16	14			980	1.885	1.085	2.095
	21	19			1.205	2.300	1.310	2.510
St-Jean-Pied de-Port (BASSES-PYRÉNÉES).	9	7			635	1.230		
	16	14			915	1.745		
	21	19			1.105	2.105		
Ossès (BASSES-PYRÉNÉES).	9	7			595	1.155		
	16	14			830	1.600		
	21	19			1.000	1.910		
Lourdes (HAUTES-PYRÉNÉES).	8	6	540	1.060	615	1.205		
	15	13	790	1.550	895	1.730		
	20	18	970	1.895	1.090	2.095		
Argelès-Garost (HAUTES-PYRÉNÉES).	9	7			725	1.435	835	1.655
	16	14			1.080	2.130	1.190	2.355
	21	19			1.330	2.620	1.440	2.840

Ces prix comprennent le voyage A.R. 3^e cl. les places réservées. Le séjour complet,
Taxe, Service et boisson.

Adressez-vous à Notre Service Touristique «PARTIR»
1, rue du 4-Septembre - PARIS

RADIO

La nouvelle affaire Bénézet

On aime M. Henry Bénézet, ou bien on le déteste, mais il ne laisse jamais indifférent. J'ajouterais même qu'on peut très bien, à la fois, l'aimer et le détester. C'est selon les moments, ou plutôt selon l'opinion qu'il exprime... ou qu'il reflète.

Il fut un temps où il passait pour antifasciste. Ce n'était peut-être pas vrai, mais c'était, en tout cas, bien limité, puisque, simultanément, fascistes et antifascistes s'y laisseraient prendre.

Les premiers l'attaquèrent avec tant de violence qu'ils réussirent à le bouter hors du Poste Parisien. Les seconds prirent sa défense avec tant de fougue qu'ils obtinrent sa réintégration.

Et, depuis, il arriva, à maintes reprises, que les seconds eussent à regretter d'avoir rompu des lances pour le Caton du Poste Parisien.

Notamment au moment de la grève générale et aussi des décrets-lois.

Finalement, on s'habitua à prendre de lui ce qu'il offrait de bon et à fermer les oreilles sur le reste. (S'il avait moins de talent, ou si d'autres speakers d'informations avaient le sien, on l'aurait volontiers laissé tomber tout à fait).

Mais voici que nos fascistes lancent contre M. Henry Bénézet une nouvelle offensive aussi virulente que celle qui avait amené son départ du Poste Parisien.

Il y a longtemps qu'ils le guettaient au tournant, car les attaques ou les pointes que M. Bénézet ne ménage point contre Hitler, Mussolini et Franco sortaient franchement insupportables aux admirateurs, valets et agents de ces dictateurs.

L'incident « Je suis Partout » vient de fournir à nos hitlériophiles l'occasion attendue.

M. Bénézet s'était fait l'écho d'un bruit selon lequel les principaux collaborateurs de cette feuille fasciste avaient pris la fuite et qu'on avait perquisitionné chez eux.

« Je suis Partout » a riposté en annonçant qu'il poursuivait le Poste Parisien en 500.000 francs de dommages et intérêts. Les choses ont dû s'arranger entre M. Grunbaum, administrateur du poste, dont les opinions réactionnaires sont bien connues, et les rigoles de « Je suis Partout », car des mises au point de ces derniers ont été complaisamment passées au micro à l'heure des émissions de M. Bénézet.

Mais, dans la presse hitlériophile, on n'en demande pas moins le renvoi du coupable.

La feuille infâme n° 1 est particulièrement déchainée. Et comme elle passe de la publicité au Poste Parisien, on peut se demander si M. Grunbaum, cette fois encore, ne sacrifiera pas son collaborateur.

L'autre soir, au Poste Parisien, au cours de l'émission de publicité consacrée à Gringoire, il fut fait allusion aux attaques de ce journal contre M. Bénézet, de sorte que celui-ci se voit pris à parti dans sa propre maison. Drôle de mœurs !

Malgré notre peu d'enthousiasme pour Bénézet 39, nous trouverions déplorable que nos fascistes obtiennent sa tête.

Ce causerait, en effet, trop de joie à M. Goebbels et au Duce.

L'AUDITEUR X.

♦ Tout heureux d'avoir pu entendre ou de voir annoncer certaines émissions sur la Révolution, comme le Robespierre de Romain Rolland, nous nous étions un peu pressés de donner un satisfecit à la Radio d'Etat. Ceux de nos amis qui ont entendu l'émission intitulée : « La République nous appelle », d'André Obey, ont dû nous trouver bien clément. Cette œuvre était, en effet, franchement réactionnaire. Elle défigurait de façon odieuse cette grande Révolution que le gouvernement, pourtant, honore et feint d'honorer en ce moment. Ce n'est pas à la radio d'Etat, payée de nos deniers, de faire cette besogne.

♦ On a donc supprimé brusquement, à la Radio d'Etat, les émissions de la C.G.T. Pour expliquer cette décision prise vraisemblablement à la demande de M. Paul Reynaud, et sur la suggestion des amis de M. Gignoux, le ministre (sic) des P.T.T. déclare, dans une note à la presse, qu'on est en train de procéder à une réorganisation des programmes et des horaires et que, par conséquent, « toutes les émissions d'informations générales à cadence fixe, actuellement assurées par divers groupements, collectivement ou personnellement suspendues ». M. Jules Julien, ministre des P.T.T., ment effrontément. Quand fut supprimée « la Voix de la C.G.T. », cette émission figurait encore dans les programmes et elle continua d'y figurer la semaine suivante !

VOUS POUVEZ ECOUTER

JEUDI 27. — Robespierre (1^{re} partie), de Romain Rolland, par « Art et Travail » (Paris-P.T.T., 20 h. 30); **Histoire du Parti Communiste de l'U.R.S.S.** (Moscou, 1.744 m. et 25 m., 22 h.); **Ta Bouche**, opérette de M. Yvain (Poste Parisien, 20 h. 45); **Fragonard festival** Gabriel Pierné (Tour Eiffel, Bordeaux, Montpellier, 20 h. 30).

VENDREDI 28. — Robespierre (2^e partie), par Romain Rolland, avec « Art et Travail » (Radio-Paris, 20 h. 30); **Il y a 150 ans** (Moscou, 1.744 m. et 25 m., 23 heures); **Le Hérisson**, d'H. Duvernois (Bordeaux, 20 h. 30).

SAMEDI. — **Géipe Roi**, tragédie de Sophocle, depuis le théâtre antique d'Orange (Paris-P.T.T., 21 h.); **La Flûte enchantée**, de Mozart (Suisse Française, 20 h.).

DIMANCHE. — **Orphée**, tragédie lyrique en 3 actes, poème de Moline musique de Gluck, depuis le Théâtre Antique d'Orange (Radio-Paris, 21 h.); **L'Abbesse de Jouarre**, d'Ernest Renan, adaptation radiophonique de G. Colin (Paris-P.T.T., 20 h. 30).

LUNDI. — **Phèdre**, 5 actes de Racine, musique de Massenet, depuis le Théâtre Antique d'Orange, ainsi que **Les Créatures de Prométhée**, ballet de Beethoven (Radio-Paris, 21 h.); **Asmodée**, 3 actes de François Mauriac, depuis la Comédie-Française (Strasbourg, Rennes, Nice, 20 h. 30).

MARDI 1^{er} AOUT. — **Le Sang de Danton**, 5 actes de St. Georges de Bouhélier (Radio-Paris, 21 h. 45); **L'Enlèvement au Sérail**, opéra de W.-A. Mozart (Luxembourg, 21 h.).

MERCREDI. — Soirée consacrée à Tolstoï, avec la Compagnie Pitoëff (Tour Eiffel, Bordeaux, Montpellier, 20 h. 30), relais de l'Opéra (Lille, Toulouse, Limoges, en soirée).

LES LIVRES

MAIAKOVSKI

poète russe

par Elsa TRIOLET (E. S. I.)

NOUS avons déjà, à l'occasion du 10^e anniversaire de la mort du grand poète soviétique Vladimir Maïakovski, parlé ici même des *Souvenirs* que préparait Elsa Triolet. Le livre vient de paraître aux *Editions Sociales Internationales*.

Ecrit par une personne qui a fort bien connu le poète génial de la grande révolution soviétique, cette suite de souvenirs et de documents inédits constitue une précieuse contribution à la connaissance de Maïakovski. L'œuvre du poète, déjà classique, est encore actuelle. « Elle est classique, car son génie est aujourd'hui indiscutable pour tout un peuple. Actuelle, elle l'est, puisque tous les jours la vie, les problèmes soviétiques donnent l'occasion de citer des vers de Maïakovski. »

En effet, il n'est pas un thème de l'édification socialiste auquel le poète russe soit resté sourd. On a pu dire que les vers qu'il écrivait à la gloire de la révolution étaient en quelque sorte le calendrier des grandes dates

du socialisme naissant. « Maïakovski, a dit Staline, est et restera le meilleur, le plus grand poète de notre époque soviétique; l'indifférence à sa mémoire et à son œuvre est un crime. »

Aussi bien, faut-il être reconnaissant à Elsa Triolet de nous fournir aujourd'hui, dans un bref ouvrage qui se lit comme un roman, une véritable révélation de la vie de cet homme magnifique pour qui s'identifiaient grandeur et révolution.

L'ouvrage est écrit dans un style rapide qui convient particulièrement à l'évocation de celui qui brisa tous les moules du langage et de l'expression poétique. Une grande ferveur y domine. C'est que l'auteur de *Bonsoir, Thérèse* a toujours voué un culte à la poésie. « A l'âge, nous dit-elle, où on emporte au lit sa poupée, j'y traînais déjà deux gros volumes : *Lermontov et Pouchkine*. » Faisons comme elle, et emportons avec nous son Maïakovski.

François DRUJON.

vacances 1939

Vous visiterez
P'Exposition d'Agriculture
de l'U.R.S.S.

Vous assisterez, à Leningrad
à la Fête de la Jeunesse

en participant au
CIRCUIT - CROISIERE
de « Regards » vers l'

U. R. S. S.

Départ : 25 août
Anvers-la Baltique
LENINGRAD

et **MOSCOU**
(facultatif : Kiev)
Retour par Varsovie
tout compris

2990 fr.

S'inscrire dès à présent

Dernier délai : 7 août

à « Regards », 53, rue de Chabrol

Les vacances commencent... au Bourget

Le 1^{er} juillet, Air-France a inauguré trois de ses nombreux services de « week-end » ouverts à l'occasion de la saison d'été. L'on va déjà, par avion, en Auvergne : **Vichy**; sur la Côte d'Azur : **Cannes** et en Corse. On peut se rendre, dès à présent, par la même voie, au **Touquet**, au seuil de la Bretagne, à **Dinard** et à **La Baule**.

Destinés aux touristes de passage à Paris, ou aux personnes que les affaires et les obligations mondaines retiennent dans la capitale, ces services hebdomadaires laissent, après un vol très court — 50 minutes pour **Le Touquet**, 1 h. 50 pour **Dinard**, et 2 heures pour **La Baule** — les deux longues journées du samedi et du dimanche à la joie et au soleil.

Le retour, le lundi au début de la matinée, vous met à l'heure à votre bureau... Pas de temps perdu, les vacances commencent au **Bourget**.

POUR NOS FILS ET NOS FILLES

LES AVENTURES DE PIERROT

JACK STRONG AYANT DÉCOUVERT DANS UNE ÎLE DES ESCLAVES ABANDONNÉS A UNE VIE ATROCE, DÉCIDE DE RESTER PRÈS DES INDIGÈNES AVEC SON AMI PIERROT. IL POURRA AINSI LES AIDER DANS LEURS LUTTES POUR LA CONQUÊTE DE LA LIBERTÉ.

LES MEILLEURS GUERRIERS D'ALI SE SONT RÉUNIS DANS LE PLUS GRAND SECRET, ARMÉS DE LANCES ET DE FLÈCHES. L'UN DE SES OFFICIERS LES PLUS FIDÈLES SCRUTE L'HORIZON.

ALI VEUT FAIRE MASSACRER TES AMIS BLANC.

UN AMI DE SIMBA ACCOURT AU PÉRIL DE SA VIE, POUR L'AVERTIR DES INTENTIONS.

D'ALI, SIMBA, DONT L'INFLUENCE EST GRANDE PARVIENT RAPIDEMENT A RASSEMBLER UN GRAND NOMBRE DE JEUNES NÈGRES RÉSOUS A COMBATTRE JUSQU'À LA MORT, POUR SE LIBÉRER DU JOUG CRUEL D'ALI. JACK STRONG

IL FAUT FAIRE TRÈS ATTENTION POUR NE PAS TOMBER DANS UN PIÈGE.

IGNORE LA LANGUE DU PAYS, MAIS GRÂCE AUX QUELQUES CONNAISSANCES QUE SIMBA POSSÈDE DE LA LANGUE ANGLAISE, JACK PEUT LUI EXPLIQUER SON PLAN.

L'AVRAI BON ŒIL, SOYEZ SANS CRAIN, TEM, STRONG.

C'EST MON PIÈRE ROT, JE COMPTE SUR TOI.

IL FAUT LES LAISSER VENIR TOUT PRÈS DE NOUS.

DANS LE TRONC CREUX D'UN VIEIL ARBRE, PIERROT QUI N'EST PAS BIEN GROS, RÉUSSIT A SE CACHER ENTIÈREMENT. DE LÀ IL POURRA AISEMENT OBSERVER L'ENNEMI, TOUT EN RENSEIGNANT JACK STRONG PAR DES SIGNAUX CON-

VENUS. A L'AIDE DE SES JUMELLES, JACK STRONG APERÇOIT DE LOIN LES GUERRIERS D'ALI QUI VONT TENTER DE L'ENCERCLER (à suivre)

DISTRACTIONS

CHARADE : Toujours l'on compte et l'on calcule En jouant avec mon premier. A son ennemi sans scrupule On cherche à jouer mon dernier; Et de l'homme honnête et crétule On se joue avec mon entier.

MOTS EN LOSANGE :

```

+++++
+++++
+++++
+++++
+++++
+++++
+++++
+++++
+++++
+++++

```

1. Consonne de vent. — 2. Ce qui sert de couvert aux oiseaux. — 3. Prénom d'une grande comédienne qui a donné son nom à un théâtre de Paris. — 4. Nom qu'on donne à divers arbres qui produisent le baume. — 5. Couleur rouge très vive. — 6. Oiseaux très recherchés des chasseurs. — 7. Appeler de loin. — 8. Peigne de tisserand. — 9. Consonne de vent.

MOTS EN TRIANGLE ISOCELE :

```

+++++
+++++
+++++
+++++
+++++
+++++
+++++
+++++
+++++
+++++

```

Horizontalement : 1. Toute personne qui n'est pas dans son pays l'est dans un autre. — 2. Occasion bonne à prendre. — 3. Détruis par la base. — 4. Monnaie japonaise. — 5. Phonétiquement, c'est un pronom.

Verticalement : 1. Souvent muet. — 2. Adjectif possessif. — 3. Ce sont eux qui font les grands fleuves. — 4. Averse soudaine. — 5. Espèce d'aconit des montagnes. — 6. Ville arrosée par la Loire, célèbre par ses façades. — 7. Point de départ d'une dépêche historique. — 8. Dans la gamme. — 9. Voyelle.

SOLUTION DES DISTRACTIONS DU NUMERO PRECEDENT

Enigme	Mots en escalier	Métagramme	Mots en carré.
Un lacet.	REVE ETAT VASE ETEN	Parier Papier Palier	SEVIR EGARA VAGIR IRISE RARES
	DUNES UNION ISBA OBEI NAIN		

regards

JEUNESSE DE L'U. R. S. S.

Tous les ans, à la mi-juillet, la grande parade sportive de la jeunesse, démonstration de joie, de gaieté, de force et de beauté, se déroule sur la Place Rouge à Moscou, en présence des dirigeants de l'Union Soviétique. Cette année, 40.000 sportifs ont défilé en un magnifique cortège qui témoigne éloquentement des soins dont est entourée la jeunesse en U.R.S.S.



A la tribune du mausolée de Lénine, de gauche à droite : M. Molotov, M. Vorochilov, M. Staline.



Les magnifiques athlètes de la Société sportive « Dynamo » et les pyramides des jeunes filles.

Belles, fortes et décidées, les sportives de la République d'Azerbaïdjan sur la Place Rouge.



Portant des branches fleuries du cotonnier, les sportifs de la République de Tadjikie se dirigent vers le lieu de la parade.

